

Norman P A L M A

DIALOGUE

Du Mal Absolu
et de
I'Universalité du Crime.

Considérations sur le génocide.

Suivi de

Cogitations Ultérieures

Éditions AZ

Norman P A L M A

DIALOGUE

Du Mal Absolu
et de
l'Universalité du Crime.

Considérations sur le génocide.

Suivi de

Cogitations Ultérieures

Université de Paris VIII

Département de Droit

Editions AZ
47 rue Belliard
75018 Paris
ISBN 2-914128-04-5

Publications théoriques:

Soirée, dialogue, Bruxelles, 1972

Het Marxisme en zijn Perspectief, dialogue, Bruxelles, 1973

1993, *La concurrence pure*, principe moteur du Grand Marché Européen,
Paris, 1990.

Amérique Latine, Crise et Restructuration Sociale, Indigo
Ediciones, Bogotá, 1991.

Reflexiones sobre las destrucciones de las Indias, Indigo
Ediciones, Bogotá, 1992.

América Latina, Economía e Historicidad, Indigo Ediciones, Bogotá,
1994.

Introduction à la théorie et à la philosophie du Droit, textes et
documents,
Université de Paris VIII, 1997.

Réflexions sur l'union monétaire européenne, Analyse de la crise
économique actuelle,
Indigo Ediciones, Paris, 1999.

Introduction à la théorie économique, Tome I, Éditions AZ, Paris,
2001.

Introduction à la théorie économique, Tome III, Éditions AZ, Paris,
2001.

Quarante-trois essais publiés.

Prochaines publications :

Introduction à la théorie économique, Tome II.

Teología y política.

Publications littéraires:

Cantos de Amor y Rebeldía, Poésie, Indigo Ediciones, Paris, 1995.

Cantos del Atardecer, Poésie, Indigo Ediciones, Paris, 1996.

Cantos Bárbaros y Fugas en el infinito de la pasión, Poésie, Indigo Ediciones, Paris, 1997.

Pablo y la Mala Sombra, Novela, Silente Ediciones, España, 2000.

Prochaines publications :

Voyage dans le temps historique, Récit de fiction politique.

Sueños y contrasueños de fines de siglo, Poesía.

À Charly Jacobs et
Anne van Langenhoven

Personnages :

Xocoyotzin

Jean

Pancho

Kyoko

Almina

Xocoyotzin avait invité ce soir-là, pour le dîner, ses amis les plus proches, avec lesquels il aimait réfléchir. Le repas avait déjà commencé lorsque Pancho posa la problématique qui déclencha la discussion de cette soirée.

Pancho : Dernièrement je me suis interrogé sur la manifestation du mal absolu dans le monde.

Xocoyotzin : Qu'entends-tu par le mal absolu ?

Pancho : Je me réfère plus précisément non pas au mal individuel, mais plutôt à celui qui concerne les collectivités et qui se manifeste dans et par l'écrasement total de l'altérité, voire par la destruction de masses. L'histoire connaît beaucoup d'exemples. Il y en a même qui font frémir et dont le simple fait d'y penser rend fou, par l'immensité de l'horreur. Très souvent je me demande comment réfléchir à la destruction de l'humanité amérindienne, à ce qui s'est passé depuis la conquête et qui continue à se manifester encore de nos jours. D'autre fois, j'essaie de penser au cauchemar provoqué par le nazisme, voire à celui produit par la pratique du marxisme.

Jean : En te référant à ces trois exemples, tu poses le problème du radicalisme du mal ou de la négation de l'altérité. Quoique l'altérité ne se pose pas, dans ces trois exemples, sous la même dimension.

Dans le cas du phénomène américain, l'altérité se manifeste comme l'autre en tant que tel. En effet, les Indiens et les Noirs

que sont les objets de cette immense tragédie, ne faisaient pas partie des communautés qui les ont opprimé ou détruit. Ce qui est le cas des Juifs et des Gitans et de certaines populations slaves pendant le nazisme. Par contre, pour la pratique du marxisme l'altérité ne se manifeste pas comme telle, mais plutôt comme l'autre du même.

Xocoyotzin : Posé de cette manière, nous avons affaire à la volonté de destruction visant l'autre comme être différent, mais aussi cet être en tant que l'autre du semblable. Quoique d'une manière fondamentale la différence est indifférente, dans la mesure où l'autre, de telle ou telle manifestation de l'humain, est aussi un être humain.

En d'autres termes du point de vue générique, quelle que soit la différence, nous avons affaire à une différence qui n'en est pas une. Cette dimension universelle contenue dans la pensée de Confucius, indique qu'entre les quatre mères tous les hommes sont frères.

Certes, Jean a raison de signaler que, dans les trois exemples de génocide donnés par Pancho, nous avons affaire à une sorte de progression allant du plus lointain ou l'autre en tant que tel, passant par l'altérité qui est membre de la communauté sociale, pour terminer dans la négation de l'autre du même. Le point de vue adopté ici est celui du particulier, celui de la conscience nationale.

Cela dit, il est important de comprendre que notre caractéristique première ne se résume pas à l'appartenance à telle ou telle nationalité.

En effet, elle serait plutôt d'être des humains. Cette dimension générique est contenue au même degré, dans ses différentes manifestations particulières et singulières.

Kyoko : Tu dis vrai, cher ami, mais comment expliques-tu que, en se limitant au cas de la conquête du dénommé nouveau monde, on dise que les conquistadores n'ont pas reconnu les Indiens comme des humains.

Xocoyotzin : Tu as raison de soulever le problème posé par ce jugement. À vrai dire, on n'a pas besoin de connaître à fond l'histoire de cet événement pour comprendre le contenu effectif d'une pareille conception. On peut saisir ce jugement à deux niveaux différents. En effet, nous disons ne pas reconnaître la dimension de l'humain à telle ou telle de ses manifestations, soit parce que nous refusons de percevoir en eux une caractéristique particulière, soit encore, parce que nous ne les identifions pas comme tels et nous pensons plutôt qu'ils appartiennent à une autre espèce du règne animal.

D'une manière générale, ce jugement est pris au deuxième degré. Ce qui veut dire que telle ou telle manifestation de l'humain n'est pas capable de reconnaître les autres de son espèce.

Kyoko : C'est vrai ce que tu dis. Lorsqu'on se promène avec un chien en laisse on se rend compte jusqu'à quel point, il reconnaît tout chien qui passe et cela quelque soit la différence de l'autre. Un berger allemand reconnaît comme appartenant à son espèce aussi bien un bâtard, produit de n'importe quel mélange, à un lévrier barzoï, ou encore à un pincher nain. En tout cas, il ne confond pas avec un chat, un mouton, ou une vache.

Almina : Oui, on observe dans une grande volière, où il y a plusieurs espèces, que chaque animal cherche et se rapporte aux autres de son espèce.

Jean : Il est clair, en tout cas, que si les animaux sont capables de se reconnaître selon leur espèce, cela est d'autant plus vrai pour l'être humain. Il est impossible de croire que cet animal soit le seul incapable de se reconnaître chez autrui. On sait, de plus, que ceux qui ont envahi et détruit l'humanité et l'objectivité culturelle de ce monde, se plaisaient à avoir beaucoup de jeunes femmes des peuples vaincus. Or, il est impensable que dans les rapports charnels qu'ils entretenaient avec elles, ils aient pu croire un seul instant qu'ils faisaient l'amour avec des singes, ou tout autre espèce d'animal.

Pancho : Cette perception se rapportant à la population de base de ce monde a joué en réalité un rôle de justification. Il est, en effet, moins problématique, du point de vue d'une sensibilité simplement humaine, de croire que ce sont des ours ou des singes qui ont été exterminés, et non pas des êtres humains. Cette fausse conscience est le produit de la mauvaise foi.

Xocoyotzin : Il s'en suit nécessairement que cette non-reconnaissance n'est pas le produit d'une perception inadéquate de l'humanité amérindienne, mais plutôt d'une volonté de négation de sa dimension générique. Plus précisément, d'une volonté de non-reconnaissance de l'autre en tant que manifestation de l'humain.

Or, précisément cette non-reconnaissance est la cause immédiate du crime universel qui déferla, comme malheur absolu, dans ce monde. Mais, cette cause immédiate n'est pas l'unique cause d'un résultat tel.

Almina : Il est clair que les valeurs universelles exigent le respect de l'autre, en tant que humain, même si différent. Le viol de ce principe au niveau du rapport entre les individualités est condamné par

le droit pénal. D'ailleurs nous appelons crime la négation effective de l'autre. Cette négation a toujours été condamnée au sein des communautés humaines. Le problème est comment empêcher la manifestation de la volonté de destruction d'une altérité donnée ?

Pancho : Aristote avait déjà remarqué que l'être humain accompli moralement est le meilleur de tous les animaux, tandis que cette être en dehors de la justice est le pire de tous.

Kyoko : Faut-il en déduire, à partir de là, que l'être humain a besoin de cadres référentiels bien fixes ? Est-il nécessaire, dès lors, de promouvoir et d'assurer le culte d'un Être Suprême en tant que manifestation de l'ordre moral du monde ?

Comment donc maîtriser la volonté de destruction de l'altérité et, d'une manière générale, la volonté thanatique ? La croyance dans une transcendance est-elle suffisante pour empêcher le déferlement du négatif dans le monde ?

Jean : Ces questions-là sont, bien évidemment, essentielles. Le respect de la différence est d'autant plus une exigence primordiale que l'humanité s'achemine nécessairement vers la constitution d'une véritable communauté internationale des nations, se réalisant dans l'universalité des rapports.

L'être humain depuis son apparition s'est dispersé dans les différentes contrées du monde. Dans le processus de cette dispersion il a eu tendance à devenir étranger à son altérité ou à certaines de ses manifestations. Avec le développement des échanges, nous nous trouvons dans un mouvement de construction d'une communauté universelle. Kant est le premier à avoir saisi l'importance de l'existence d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolite.

Mais ce mouvement doit-il être accompagné, comme vient de le dire Kyoko, par la croyance dans une Transcendance, ou peut-il trouver une dimension éthique à partir de la réflexion philosophique ?

Xocoyotzin : Il est clair que le rapport à l'altérité pose la nécessité d'un système de valeurs permettant l'universalité des relations et cela est d'autant plus vrai que la substance universelle de l'humain n'est pas toujours reconnue comme effective dans toutes ses manifestations.

De plus, l'expérience historique du phénomène de la conquête et de la colonisation américaine, nous montre que l'existence d'une Transcendance n'est pas une garantie contre l'"absoluité" du mal et l'universalité du crime. Il ne faut pas oublier que nous avons affaire, dans le cas de cette historicité, à la plus importante hécatombe de l'histoire de l'humanité, et que ce phénomène fut légitimé par les religions établies.

Almina : Il est évident que nous avons affaire, dans cette histoire, à un événement dont l'horreur dépasse tout imaginaire. De plus, il est aussi incontestable que ce phénomène fut légitimé par la Transcendance. Las Casas dans un écrit de 1552 rappelait, à ce propos, que les rois ibériques étaient des princes souverains de ce monde par autorité du droit divin. De plus, le Pape Jean Paul II a déclaré à l'occasion de la célébration du Cinquième centenaire que l'aventure américaine était voulue par Dieu, que la croix plantée sur les terres du Nouveau Monde était là pour illuminer le chemin des colonisateurs !

Pancho : Alors ça Almina, c'est très important, car cela nous rappelle ce qui s'est répété depuis déjà cinq siècles, quand l'histoire américaine a été légitimée par une religion transcendantaliste. Le discours de l'historiographie officielle de ce monde, n'a jamais cessé de rappeler cette vérité. Le principe de cette légitimation a été inlassablement répété "Urbi et Orbi".

Jean : C'est quand même consternant que les idéologues de l'historiographie officielle, n'aient pas pris conscience que la logique de cette légitimation était, et reste, vraiment sinistre. Car, ce qui se légitime, n'est autre chose que le résultat de l'action conquérante en question. Or, si on s'interroge sur les effets de cette entreprise, on arrive à des résultats dépassant l'horreur de ce que l'humanité a connue dans toute son histoire.

Il ne faut pas oublier, en effet, que cette entreprise a provoqué en premier lieu la quasi-disparition d'une des masses humaines les plus importantes de l'époque. Pierre Chaunu a dit lui-même, que l'Amérique nombreuse pesait le poids d'une Chine. En deuxième lieu, la disparition de cette population a provoqué l'esclavage des Noirs. En troisième lieu, l'extermination des amérindiens a continué par delà l'indépendance, et dans certains pays reste encore une réalité de nos jours. Enfin je rappelle que la domination raciale qui s'est établie dans ce monde, a impliqué l'écrasement de la personnalité des vaincus, réduits, pour l'essentiel des Indiens, à l'état de l'animalité.

Kyoko : C'est vrai, lorsqu'il est question du désastre américain, on oublie de parler de ses répercussions en Afrique. Et oui, on oublie tout simplement de rappeler que ces quelques 13 millions de personnes amenées entre *grosso modo*, 1520 et 1870 n'ont pas été prélevées sans pertes. On sait que les *razzias* opérées afin d'avoir des

prisonniers coûtaient très cher en vies humaines. Certains ethno-historiens parlent de plus de trois morts pour chaque personne exportée.

Certes on peut augmenter ce multiplicateur des razzias, comme le font certains spécialistes, de manière arbitraire. Mais ce que nous ne devons pas oublier c'est que cette somme est la part des razzieurs issus des royaumes et des villes d'Afrique spécialisés dans la chasse et la vente de leurs semblables. Ajoutons d'autre part que les razzieurs livraient aux négriers des gens enchaînés et cassés par les conditions inhumaines de ces entreprises. Et ainsi lors de leur arrivée sur les côtes américaines ils se soumettaient à la plus brutale et abjecte des servitudes.

De plus nous ne devons pas oublier qu'il y avait une perte très importante pendant la traversée. Cette perte non seulement se produisait à la suite des mauvais traitements, des maladies et des suicides, mais aussi lorsque les bateaux s'approchaient des côtes, les plus faibles étaient jetés à la mer ; ainsi qu'on le faisait avec les marchandises avariées et que Alexandre von Humboldt a dénoncé. Car n'oublions pas que ces gens étaient conditionnées par une certaine idée de la justice, tout aussi distante des valeurs universelles que le zéro de l'infini. En tous cas pour ces raisons, il est question d'un taux moyen de mortalité de l'ordre de 45%.

Jean : Puisque tu sembles très au courant de l'histoire de la traite des Noirs, permets-moi chère amie de te poser cette question : qui opéraient les razzias ? Car il me semble qu'il y a une confusion à ce niveau-là...

Kyoko : Oui, en effet, la traite des esclaves va favoriser l'essor, près de la côte de Guinée de trois États négriers bien structurés : la confédération achantie, le royaume d'Oyo et le Dahomey.

Du côté de l'Islam, les grands centres exportateurs sont la ville de Tombouctou et Cano pour l'Afrique de l'Est et pour le Moyen-Orient, celle de Khartoum et l'île de Zanzibar.

Xocoyotzin : Oui, effectivement, mais n'oublions pas que cela concerne la traite. L'esclavage ne fut pas non plus un lit de roses. Par exemple, le Code Noir français nous le montre très bien.

Ainsi le maître qui ne voulait plus de son esclave, pour telle ou telle raison, pouvait l'accuser sans aucune preuve à fournir sur le délit imputé. Quant à l'autorité, elle exécutait l'esclave et remboursait sa valeur au maître, selon l'article 40 de ce même code. Dans le cas du Code Noir espagnol le simple fait de lever la main contre un Blanc valait à l'esclave cent coups de fouet de la main du bourreau et la main clouée au pilori.

Pancho : Donc cette entreprise conquérante et de domination radicale, a non seulement presque vidé de sa population d'origine le continent américain, mais elle a aussi failli provoquer le même résultat sur le continent africain. Cela d'autant plus que les cultures islamiques du Nord de ce continent pratiquaient le même commerce.

Almina : Faudrait-il en conclure, à partir de ce qui vient d'être dit, que la cause de ce mal Absolu n'est autre que le phénomène impérial ; plus précisément, l'occupation du territoire des autres ?

Xocoyotzin : En fait le phénomène impérial n'a pas commencé avec l'expérience américaine. Il est aussi vieux que l'histoire de la culture humaine. Rome, par exemple, fut la métropole de l'Empire

mais sa civilisation n'a jamais provoqué la destruction quasi-totale des populations conquises. Des grandes cultures conquérantes comme les Mongoles, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turques, n'ont pas exterminé les populations conquises, comme cela fut le cas en Amérique. Cela ne veut pas dire que ces conquêtes se soient toujours passées dans la douceur, bien au contraire.

On rappelle à ce propos, que Rome n'a jamais laissé le désert derrière elle; que les peuples soumis, ainsi que les peuples vaincus, étaient protégés par le Sénat romain.

Pour le cas de la péninsule ibérique, on constate, en général, qu'elle fut conquise par Rome, par les Germaniques et par les Berbères et qu'à aucun de ces moments sa population fut exterminée. Lors de la conquête musulmane, qui fut extrêmement rapide, une partie très importante de la population s'est convertie à l'Islam et ceux qui ne l'ont pas fait, ont continué à pratiquer leur religion : chrétienne pour les uns, juive pour les autres.

Kyoko : D'où vient donc, pour toi, cette volonté de dévastation et néantisation des vaincus. On se rend compte que les conquêtes ont, dans le pire des cas, décimé les populations vaincues et obligé les autres à payer tribut.

Jean : Je te rappelle que « décimer » veut dire supprimer 10%. C'est un concept très significatif des attitudes particulièrement punitives données par la tradition conquérante.

Xocoyotzin : Le but en tout cas, n'a jamais été d'exterminer les populations conquises, ni de dévaster l'objectivation de leur culture. Il ne faut pas oublier que dans le cas qui nous intéresse, si on prend le cas de l'actuelle île de Saint Domingue et de Haïti, Las

Casas nous dit dans ces *Très Brèves Relations*, publié en 1552, que des trois millions d'habitants qu'il y avait, lorsqu'il est arrivé, en 1502, il ne restait plus que deux cent. Notons qu'à l'époque, dix ans après la soi-disant découverte, plus de la moitié de la population avait déjà disparue. En effet les spécialistes de l'école de Berkeley disent que le poids démographique de cette île était, avant l'arrivée de Christophe Colomb, de huit millions environ. Francisco d'Aguilar, compagnon de Cortés, lui, nous donne dans son témoignage, écrit peu avant sa mort en 1571, des chiffres qui sont proches, pour certaines régions de la Confédération Aztèque, de celles données par Las Casas dans le cas que nous venons de mentionner.

En faisant référence à ces données, je ne cherche pas à éluder la question de Kyoko : comment expliquer cette volonté de destruction et de néantisation des vaincus ?

Jean : Avant d'aller plus loin permets-moi, cher ami, de te rappeler que chez les conquistadores il n'y a pas eu volonté claire de destruction comme ce fut le cas du nazisme avec les Juifs et les Gitans, par exemple.

Xocoyotzin : Tu as raison de signaler cette différence. Quoique dans l'histoire de ce continent il y ait des cas où il s'agissait bien d'un projet conscient. Regarde le cas du dix-neuvième siècle tout d'abord à l'Ouest des États-Unis, et puis dans la pampa et le sud de l'Argentine et du Chili.

Mais, mis à part de pareils cas dispersés sur l'échelle spacio-temporelle de ce continent, il est clair qu'on ne peut pas parler de projet conscient de destruction. C'était plutôt, en général, d'une manifestation spontanée des soldats de la croix.

Pour cette forme de conscience, cette altérité – produite de sa totalité culturelle – était considérée comme « La » manifestation du mal. Le chroniqueur Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdez, exprima cette problématique d'une manière lapidaire en disant que Dieu les considérait comme une génération maudite, à cause de leurs vices et leur idolâtrie. En tout cas la poudre employée contre eux, est de l'encens pour ce Dieu. Le mal se trouvait ainsi dans les systèmes des valeurs existants dans ce monde. Plus précisément, dans leur mode de vie de leurs croyances.

De quels vices s'agissait-il ? On sait que ces vices étaient liés à la liberté sexuelle. Pour ce qui est de l'idolâtrie des amérindiens, il est clair que les catholiques avaient peu à critiquer à leur propos. La seule opposition concrète était de dire : « nos représentations phénoménales de l'idée de l'Absolu prévalent sur les vôtres ! »

Remarque, que dans sa vérité, on n'a pas à faire à une opposition entre Absoluité (déisme) et représentation (iconolâtrie), mais entre deux systèmes religieux où la différence essentielle n'est pas la représentation, mais l'idée de l'Absolu.

Dans le cas du christianisme cet Absolu est perçu sous la forme d'une puissance transcendante à l'être, tandis que dans les religions pré-américaines cette puissance est une sorte de premier moteur-selon la définition aristotélicienne-immanent à l'être. L'opposition fondamentale est, dès lors, celle du monothéisme et du panthéisme.

Kyoko : Je comprends bien ce que tu viens de dire, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

Xocoyotzin : À dire vrai, il faut chercher la cause du mal dans le système de valeurs qui a conditionné et légitimé l'absoluité

du mal et l'universalité du crime. Il n'y a pas d'action englobante qui ne soit pas conditionnée par un système de valeurs. Les principes sont à la fois principe et fin de l'action. C'est au nom de valeurs que nous agissons et en vue de les réaliser.

Pancho : Tu as raison de souligner ce rapport. La raison d'une pratique donnée, se trouve dans le système de valeurs qui la conditionne. Dans l'exemple que tu viens de donner, si pour Oviedo, les Amérindiens étaient une génération maudite par Dieu, c'est à cause du système de valeurs qui conditionne sa conscience. Le problème est, toutefois, de comprendre le passage de cette négation à son horrible réalisation.

Almina : Il est clair que pour la conscience croyante son système de valeurs n'est que la manifestation de la vérité. Chaque système énonce ses propres vérités et il n'y a pas moyen de savoir laquelle d'entre elles est la plus conforme aux valeurs d'ordre universel. Ainsi en se situant sur le plan du particulier – d'une croyance donnée – le mal ne peut être que l'autre.

Il est compréhensible alors que dans ce conflit les Chrétiens aient perçu les autres comme le mal. Ce fut le cas aussi pour les amérindiens. Ainsi Las Casas nous dit dans son dernier écrit le *Traité des douze doutes*, que les amérindiens tenaient la religion chrétienne pour injuste et mauvaise et leur Dieu pour mauvais et cruel. Bien sûr, percevoir le système de valeurs de l'autre comme non-éthique, ne justifie pas son extermination. Le mal absolu est non seulement l'écrasement des populations soumises, mais aussi et surtout leur destruction, non pas parce qu'ils agissent, mais parce qu'ils sont ce qu'ils sont.

Jean : Tu as raison de signaler que l'humanité amérindienne a été détruite pour ce qu'elle était. À ce propos, depuis la conquête il y a une expression dans ce monde qui dit : « un bon Indien est un Indien mort ». Donc, au début c'est la différence culturelle la cause de la négation, ensuite, c'est l'être même de cette différence qui est perçue comme telle.

Si nous prenons l'exemple de la conquête de l'espace méso-américain donc, de la civilisation aztèque et Maya, nous constatons qu'elle fut très rapide. La reddition de Tenochtitlán a marqué la fin de ce monde. Laquelle, il faut le rappeler, fut possible à cause du choc bactériologique. Les pestes, provoquées par les maladies introduites par les conquistadors, nous expliquent l'effondrement ainsi que la paralysie qui a suivie. Dans le cas de la conquête de la Confédération des Aztèques, le choc bactériologique se produit après la mort de Moctezuma et la déroute des troupes de Cortés. Cette vague pestilentielle va emporter, selon Sahagun, un tiers de la population de toute la région, et va coûter la vie à Cuitlàhuac le dixième souverain aztèque. Mais, la volonté de destruction et d'anéantissement de ce monde n'a pas pris fin avec cet événement.

C'est cette volonté négative qui pose un problème de compréhension. Car le système de valeurs qui a conditionné l'action des chrétiens, dit être la manifestation du bien et de la justice en tant que tels.

Xocoyotzin : Marx avait raison de dire que nous ne pouvons pas comprendre un mouvement social à partir du discours qu'il tient de lui-même. Cette problématique est aussi bien valable pour le système de valeurs religieux, que pour les systèmes idéologiques.

Toute action est conditionnée par un système de valeurs, et c'est toujours au nom du bien, du vrai et du juste que l'action se

réalise dans l'histoire. Le problème est de savoir si le contenu éthique est plus ou moins important dans un système de valeurs donné. La revendication de ce contenu éthique, par tel ou tel système, étant en lui-même suffisant.

Enfin, toute action englobante fait appel aux mêmes principes. C'est au nom de valeurs universelles que l'action se réalise et cela même si dans la pratique le résultat est contraire à la logique de ces valeurs.

Il y a un petit moment Almina disait qu'à cause de cette revendication éthique, propre à toute pratique dans le monde, il n'est pas possible de savoir si un système est plus ou moins conforme à la logique des universaux. Pour ma part, je pense que cette distinction peut être et doit être faite.

Almina : Moi je veux bien, mais je ne sais pas comment faire une telle distinction. Car chaque système énonce ses vérités et puis l'acceptation ou la non-acceptation de ce qui peut être considéré comme une coïncidence avec les référentiels aux mêmes, est une affaire de sensibilité.

Je sais aussi qu'une telle façon de percevoir cette problématique est très relativiste pour soutenir que le bien, le vrai et le juste n'existent pas. Je perçois aussi le danger d'un tel jugement, dans la mesure où, dans ce cas, le véritable contenu éthique d'un système de valeurs n'est que le résultat de la raison de la force qui l'affirme. Il résulte que ce contenu dépend de la force brutale capable d'imposer une telle croyance. Me voilà, donc, dans une impasse, j'arrive à des conclusions qui sont contraires à ma sensibilité et à ma raison. Mais, comment en sortir ?

Xocoyotzin : En réalité on a deux possibilités pour connaître la nature du contenu axiologique d'un système de valeurs donné. Soit la connaissance est "*a priori*", soit elle est "*a posteriori*". Cette dernière est la plus simple, car c'est dans l'œuvre que nous reconnaissons le contenu de l'action. Marx disait, à ce propos avec raison que c'est dans la pratique que nous connaissons la vérité d'une idée. Le Christ, lui, disait qu'on connaît l'arbre par ses fruits.

Bien sûr le résultat de l'action ne peut laisser place au doute. Il n'est pas difficile de constater la nature d'une pratique d'ordre sociohistorique, sauf si on est de mauvaise foi. Car, comment confondre autrement le génocide avec l'action humaniste.

Quand le résultat est ainsi la manifestation du mal et du crime universels, c'est à cause de la doctrine qui conditionne cette pratique, possède ces dimensions en puissance. La conséquence d'une action n'est pas dès lors, produit du hasard. Elle est plutôt contenue en puissance dans la doctrine qui conditionne et légitime cette action.

Kyoko : Je te rappelle que beaucoup de personnes pensent, sur ce plan, que le mal ne se trouve pas dans la doctrine, mais plutôt chez ceux qui l'appliquent. Et quand il est question du résultat pratique du marxisme, certaines personnes soutiennent que ces abominations ont été l'œuvre des monstres qui l'ont réalisé. Donc, de Staline, de Mao, de Pol Pot et ainsi de suite.

Xocoyotzin : Doit-on penser alors, d'après cette logique, que le génocide produit par le nazisme fut la conséquence de Hitler et non pas de la doctrine en question ?

Jean : C'est clair, on ne peut pas soutenir une telle argumentation, car le rapport entre la doctrine et son effet y est tout à fait limpide. Mais on peut affirmer dans ce cas, que le devoir-être de cette doctrine coïncide plus ou moins avec son pouvoir-être.

Nous pouvons exprimer cette problématique autrement en disant que dans le cas du nazisme ce qui est donné "*a posteriori*" se trouve déjà contenu, dans ses grandes lignes, dans sa doctrine "*a priori*". Le problème se pose lorsqu'une doctrine se réclame des principes d'ordre universel. En tout cas, il est évident que nous ne pouvons pas tout attribuer à une seule personnalité, ou à quelques chefs.

Les moteurs de l'action socio-historique, ne sont pas les individualités. Hegel disait avec raison, à ce propos, que se sont les idées qui guident le monde. En réalité, les individualités d'action, aussi charismatiques qu'elles puissent être, ne sont que de simples instruments des doctrines qu'ils incarnent. Nietzsche disait que les personnalités d'action sont enveloppées par un voile de croyance. Mais dire, pour justifier une individualité qui a produit le mal et le crime universel, qu'elle était de bonne foi, c'est franchement indécent.

Je ne pense pas qu'on puisse soutenir rationnellement que Hitler ou Staline ait agi de mauvaise foi. Ces individualités sont, en tant qu'incarnation de leur doctrine et de leur mouvement, de véritables croyants. Or, la bonne foi veut dire qu'une personne fait ce qu'elle fait, en accord avec sa foi : avec sa croyance. La mauvaise foi impliquerait plutôt qu'une individualité agit plutôt en non-conformité à la doctrine qu'inspire son action.

Xocoyotzin : Je suis d'accord avec ce que tu viens de dire. Le problème est plutôt la relation entre l'idée et sa réalisation. Tu as soutenu au début de ton intervention que ce rapport apparaît

clairement pour le nazisme, car on a affaire en l'occurrence à une idéologie négatrice des valeurs universelles et produisant le mal et le crime universels. Son but n'était pas d'assurer et de promouvoir le bonheur de la communauté humaine, mais la domination totale de l'altérité en générale et la destruction de ceux qu'elle considérait comme des êtres négatifs, ou tout simplement de ceux à qui elle n'accordait même pas le droit à la servitude.

Maintenant, comment comprendre le rapport entre une doctrine qui se dit être l'expression de la substance éthique de l'humain, ou qui se propose tout simplement son accomplissement, et un résultat pratique qui est horreur et abomination absolues. Cette relation peut paraître paradoxale et aberrante. Et c'est pourquoi la fausse conscience croit que le mal provient de la médiation. On dit ainsi que c'est la faute des hommes. De là, la nécessité de savoir si l'être humain pervertit tout ce qu'il réalise, ou si cette perversion se trouve plutôt uniquement au sein de la réalisation de certains projets.

L'"Absoluité" du mal n'est pas le résultat de toute production socio-historique de l'humain. Cette manifestation, du négatif ne se réalise qu'à partir de certains projets. Et soutenir le contraire c'est vouloir dire qu'il n'y a pas d'espoir pour cet être, car l'abomination et l'horreur forment la substance de son être lui-même.

La raison et la logique nous montrent, en tout cas, que tout effet se trouve en puissance dans sa cause. En d'autres termes, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, car ce qui est en cause est l'œuvre d'une puissance. De plus, dans la pratique socio-historique nous agissons en vue de réaliser tel ou tel système de valeurs. Il n'y a pas d'action sans finalité, donc sans principes.

Pancho : Nous savons toutefois qu'il n'y a pas de transposition pure et simple de l'idée à la réalité. De plus, la réalité ne

peut pas devenir idéalité. Le changement entre l'une et l'autre est d'autant plus important que la doctrine, dans son contenu, est éloignée de la logique du réel. C'est le cas notamment du marxisme lorsqu'il est question du dépassement, avec le règne du communisme, de la loi des contraires et de la création d'une réalité purement positive.

Mais il apparaît clairement, après tout ce qui a été dit, que la puissance en oeuvre dans la pratique socio-historique n'est autre que celle du système de valeurs qui la conditionne. De sorte que le résultat d'une telle pratique, ne peut être que contenu en puissance dans la doctrine elle-même.

Jean : Si j'ai bien compris nous sommes arrivés à la conclusion suivante : Dans la pratique socio-historique les humains sont le moyen terme du processus; car, le *ce par quoi* la pratique se réalise n'est que l'intermédiaire en vue d'une fin.

Ce qui veut dire, plus concrètement, qu'une doctrine peut surgir à un moment donné et que ce système de valeurs peut se transformer en force matérielle, comme aurait dit Marx. Cette transformation implique, précisément, qu'une communauté humaine donnée assume le rôle de sa réalisation.

Dans ce processus nous avons affaire à ce que Hegel appela la négation de la négation. Donc au fait qu'un système de valeurs se dresse en face d'un ordre donné en tant que négativité simple. La pratique étant la deuxième négation, car elle implique le passage de l'idée à la réalité. Plus précisément, la négation de l'idée en tant que telle : sa concrétisation. Mais, cette réalisation n'implique pas l'effacement de l'idée, mais plutôt l'objectivation de sa véritable dimension concrète.

Le résultat pratique s'avère être ainsi le pouvoir-être d'un système de valeurs donné. En d'autres termes, le fait que ce système ne puisse pas donner un résultat qualitativement différent. C'est ainsi que le

marxisme a pu être mis en pratique dans plusieurs réalités et que partout il a donné des résultats semblables.

Xocoyotzin : Formulé ainsi c'est tout à fait cohérent. C'est au sein de cette logique que nous nous situons. C'est, en tout cas, à partir d'elle que nous essayons de réfléchir à ces trois événements produits par la Dérison et la méchanceté humaine.

Je rappelle que la réalisation d'une doctrine n'implique pas qu'elle abandonne la réalité qu'elle conditionne et informe. La doctrine est toujours présente, au sein de cette réalité comme puissance légitimante et force critique. De sorte que la doctrine ne s'épuise pas dans sa réalisation; elle continue plutôt au sein de son objectivation à jouer un rôle de premier ordre.

En tant que puissance légitimante, la doctrine assure à son être-réalisé sa permanence et sa stabilité. Par contre, comme force critique, elle permet de dénoncer la négativité, le côté honteux, contenu dans l'ordre qu'elle conditionne. C'est surtout vrai lorsque la doctrine en question a un contenu universel, comme dans le christianisme et le marxisme.

Almina : On a très souvent souligné le rôle apologétique d'une doctrine par rapport à son résultat pratique. Par contre on a peu remarqué son rôle critique.

Je me demande si ce n'est pas cette dimension critique qui est le critère fondamental pour déterminer la supériorité d'une doctrine sur une autre. Comme vous pouvez le constater je continue à me poser cette question: un système de valeurs est-il supérieur à un autre ?

Xocoyotzin : Tu as, en effet, ma chère Almina posé déjà, il y a un moment, cette question. Je ne pense pas que nous l'avons éludée. Nous avons avancé des éléments de réponse. Mais les choses sont faites de telle manière qu'il faut souvent faire un détour pour arriver à un but donné. Puis, il y a l'ordre de la discussion qui impose très souvent de s'attaquer à des domaines proches, en vue, comme on dit, de déblayer le terrain.

Il me semble, à présent, après tout ces éclaircissements, qu'il est plus facile et adéquat de donner une réponse à la question que tu nous as posée. En effet, le système de valeurs le plus conforme à son exigence éthique est celui qui est susceptible de créer, de sauvegarder et de promouvoir le bonheur des communautés humaines dans lequel il se manifeste.

Au contraire, le système de valeurs le moins conforme à son exigence éthique produit malheur et disgrâce absolus soit dans la communauté sociale où il se manifeste, soit dans d'autres avec lesquelles cette communauté se rapporte. On peut, en effet, concevoir un système de valeurs qui soit capable d'assurer un certain bien être pour des communautés sociales données et provoquer, par contre, malheur et disgrâce absolus pour les autres. C'est le cas notamment du Nazisme qui avait comme but la supériorité et le bien-être de la race allemande et cela au détriment de la vie et de la liberté des autres. Ce fut aussi le cas du catholicisme ibérique par rapport aux cultures amérindiennes et noires. Grâce au catholicisme l'Espagne, par exemple, a connu la grandeur et la suprématie à un moment donnée de son histoire. Mais, cette suprématie et cette grandeur furent bâties sur le charnier et la souffrance infinie d'une partie très importante de l'humanité d'alors.

Kyoko : Si nous nous tenons aux simples faits historiques, il est impossible de contester ce que tu viens de dire. En tout cas, tu sembles partir de la thèse selon laquelle l'être humain, collectivement parlant, n'est ni bon ni mauvais et que ce n'est pas par nature qu'il arrive à produire l'horreur absolue. Ce résultat ne peut être que la conséquence du système de valeurs qui conditionne et légitime son action.

Ainsi, à l'argument selon lequel les Allemands sont un peuple criminel en puissance, il faut démentir catégoriquement. Par contre, cela est le cas lorsque cette communauté sociale est investie par une idéologie qui la pousse à extérioriser une volonté de domination absolue. Ce qui fut le cas de l'idéologie nazie. D'ailleurs, ce phénomène est vrai pour tout autre peuple se manifestant dans les mêmes conditions.

Jean : Il est évident qu'avec le nazisme nous avons affaire "*per se*" à une doctrine meurtrière. Elle ne vise pas une quelconque dimension universelle. Seulement est intéressante et a une valeur pour elle, ce qui permet d'assurer de produire la suprématie de sa propre communauté ethnique. De ce point de vue, cette idéologie est la négation de tout principe éthique et de toute dimension axiologique. Elle est fondée sur la négation de l'altérité et du caractère générique de l'humain.

Nous sommes, en tous cas, d'accord pour constater qu'il y a des systèmes de valeurs qui ne sont pas, en eux-mêmes, conformes à l'exigence éthique fondamentale pour créer, sauvegarder et promouvoir le bien et la justice dans les communautés humaines où ils se manifestent. Un ordre éthique ne peut pas être fondé sur la négation de l'altérité. Le mal, au sens absolu, se trouve précisément dans cette négation.

Cela étant éclairci, je me demande cher Xocoyotzin jusqu'à quel point le manque de dimension critique, au sein d'un système de valeurs, n'a pas comme résultat d'accroître sa fonction négative ?

Xocoyotzin : Oui ! je comprends le sens de ta question. On doit tenir compte que cette dimension critique est le résultat de la relation entre la doctrine et sa manifestation pratique. La doctrine, nous l'avons vue, joue un rôle essentiellement apologétique par rapport à son résultat pratique, mais elle tend aussi à avoir une fonction critique.

Or, cette critique est faite à partir de la logique des valeurs contenue dans la doctrine elle-même. Par conséquent, il ne s'agit pas d'une critique faite à partir d'une dimension purement axiologique. Ce n'est pas au nom des valeurs universelles qu'une telle conscience s'agite.

Quel est, donc, le sens de cette critique ? Dans sa cohérence pure, elle ne fait que dénoncer l'écart existant entre la doctrine et la pratique. Elle réclame ainsi la réalisation pure de l'idée. Son but est, par conséquent, la radicalisation du processus de réalisation de son idéologie. Le marxisme donne des exemples très importants de cette fonction critique pour le trotskisme, le marxisme de la révolution culturelle et le polpotisme.

En effet, Trotski s'attaque, après la mort de Lénine, à Staline, qui défendait les positions révisionnistes de la Nouvelle Politique Économique. Il s'agissait, par conséquent pour Trotski de revenir à l'idée pure du marxisme : le dépassement du règne de la marchandise. Cette critique trotskiste va curieusement provoquer la radicalisation de Staline et que certains ont appelé la deuxième révolution, celle des années trente.

La Révolution culturelle chinoise va jouer le même rôle. Elle est, en quelque sorte, une révolution dans la Révolution. Son but

essentiel est celui de réaliser pleinement la théorie marxiste. Le Polpotisme, quant à lui, ainsi que le mouvement du Sentier Lumineux du Pérou, se réclamaient être les continuateurs de l'esprit du maoïsme de la Révolution Culturelle. Le but de ce processus, dans sa radicalité, étant le dépassement du règne de l'économie. Althusser dit dans son dernier écrit, « si le communisme doit un jour exister dans le monde, il ne peut se manifester que dans et par l'absence des rapports marchands ». En d'autres termes, il ne s'agit pas uniquement de dépasser le capital et la monnaie, mais aussi la production des valeurs d'échange.

Pancho : Tu as raison de parler d'Althusser en ce qui concerne cette fonction critique de l'idéologie marxiste par rapport à ses différentes manifestations pratiques. D'ailleurs, dans le texte dont tu parles, purement autobiographique, il compare ce processus de transition à une immense rivière de merde qu'il faut nécessairement traverser. Ce n'est qu'à la fin du chemin que se profile, selon lui, à l'infini la plage, le soleil et le vent d'un jeune printemps. Alors, tout le monde descend pour se retrouver dans un ordre où il n'y a plus de lutte entre les hommes et les groupes d'intérêt, car il n'y a plus de rapports marchands, mais existent à profusion des fleurs et des fruits que chacun peut cueillir pour sa plus grande joie.

Il est curieux de constater que ce monde idéal, dont parle Louis Althusser, ressemble étrangement à la représentation de la Terre sans Mal des Tupinambas.

Xocoyotzin : C'est très juste ce que tu viens de dire. Il serait très important d'approfondir, à ce propos, le contenu même du concept d'utopie.

Jean : Il faut, en effet, éclaircir le contenu de ce concept, et notamment le mettre en rapport avec la notion de devoir-être. Mais, pour le moment, il est nécessaire, cher Xocoyotzin, que tu puisses continuer ta digression sur le problème de la dimension critique au sein d'une doctrine. Ou bien, penses-tu que tu as suffisamment argumenté?

Xocoyotzin : Non, en effet, il me semble que nous avons encore, à ce propos, des choses à dire et à éclaircir. Nous sommes, en effet, partis de la thèse où la dimension critique d'une doctrine, au sein de son ordre établi, tend à affirmer ce système de valeurs pour lui-même. Nous avons constaté, en plus, que cette dimension critique tend aussi à conduire à la radicalisation de sa propre pratique; plus précisément, à son accomplissement.

Dans le cas du marxisme, ce processus d'accomplissement, nous l'avons signalé, a été conditionné par le développement de sa dimension critique. Plus concrètement, par le dépassement du droit, de la politique et de l'économie.

De plus, cette dimension critique veut dédouaner la doctrine par rapport à son résultat pratique. Ce qui permet la possibilité d'une nouvelle reprise de son projet en vue de le réaliser. Selon ce discours, en effet, la doctrine n'a jamais été souillée par la pratique, car elle n'a jamais été réalisée. De sorte que, toujours selon ce discours, la doctrine a tout simplement été déformée par des forces perverses et perversissantes. Face à l'hécatombe et à l'horreur absolues produites par la pratique de cette doctrine, la conscience croyante a spontanément justifié les déterminations événementielles de son historicité. Le mal absolu, pour elle, ne se trouve pas au sein du système de valeurs, qui a conditionné et légitimé une telle hécatombe, mais chez les êtres qui l'ont réalisée. C'est donc grâce à cette forme de conscience que le résultat pratique des doctrines meurtrières, ne se présente pas comme le

cimetière de ses illusions, mais comme la force où une puissance démoniaque, surgie de l'indéterminé, a sacrifié la vie et la liberté de tant de peuples.

Dans le cas de la tragédie historique de l'Amérique, nous avons affaire à un phénomène semblable. Le christianisme, principalement, est la puissance qui a conditionné et légitimé le processus d'anéantissement que nous connaissons. Cette religiosité se veut l'universalité en tant que telle. Elle résulte de la négation de cette religion particulière qu'est le judaïsme. Jahvé, en tant que source de l'être – puissance créatrice de l'être comme tel – cesse d'être, avec le christianisme, l'absolu qui se rapporte à sa propre communauté. Avec le catholicisme cette puissance se manifeste comme l'universalité pur, où comme la négation de tout système de valeurs différent.

Il est important de comprendre que cette dimension négative est contenue dans le concept même de cette religiosité, car le terme grec "Katholikos" veut dire universel. Le passage du judaïsme au catholicisme est ainsi perçu comme le rehaussement du particulier à l'universel. Mais, cette universalité qui est en elle-même négation de toute particularité, n'est pas libre de tout particularisme. Elle contient comme moment essentiel de sa substance, le particularisme dont elle est issue.

Kyoko : Je ne vois pas bien où tu veux en venir. Je comprends bien que le judaïsme est le système de valeurs de la communauté hébraïque. Cette communauté se rapporte à son Absoluité comme à sa propre substance. Dans sa forme première le Créateur maintenait un dialogue constant avec son peuple, il ne s'adressait qu'à lui. En devenant universalité pure, cette puissance cesse de s'adresser à un peuple en particulier. Il n'y a plus, dès lors, de Peuple Élu. Pourquoi

soutiens-tu alors que cette universalité continue à garder comme moment essentiel de la substance, le particularisme dont elle est issue ?

Xocoyotzin : Eh bien ! Cet Absolu n'est pas dans sa forme première – de Jahvé – une puissance libre de sentiments; elle est anthropomorphe et a toutes les capacités d'aimer et de haïr. Ces caractéristiques, comme on le sait, sont maintenues dans l'idée de l'Absolu que se donne le christianisme. Cette puissance est ainsi capable de préférer les communautés humaines qui se réclament de son esprit. La fidélité absolue en est, dès lors, la cause de cette préférence.

Ce n'est donc, pas un hasard si le peuple castillan au temps d'Isabelle appelée la Catholique, s'est perçu comme le nouveau Peuple Élu, en vertu d'une Nouvelle Alliance. De plus la preuve de cette alliance n'est pas la circoncision dans la chair, mais bien celle de l'esprit, comme aurait dit Paul dans son "Épître aux Romains".

La Nouvelle Alliance a légitimé et cautionné les autodafés des Juifs par l'Inquisition, puis leur expulsion et celle des maures. Le nouveau Peuple Élu avait ainsi conquis cette gloire grâce à l'ancienneté de sa fidélité. De là, les titres glorieux de Vieux Chrétien et d'Espagnol Pur Sang.

La découverte du Nouveau Monde, va ainsi être perçue comme le cadeau fait par Dieu pour récompenser cette fidélité. Le Pape Alexandre VI va d'ailleurs s'empresser de confirmer dans sa Bulle "*Inter Caetera*" de 1493. Pour sa part, le Pape Jules II concède, à ce pouvoir, le gouvernement de l'Église américaine à perpétuité, en 1508.

Pancho : Tu as raison, cher ami, de signaler la logique de ce processus négatif, lequel mène nécessairement à l'hécatombe américaine et à l'institution des sociétés ethniquement hiérarchisées. Le devenir universel de la particularité juive, dans le catholicisme en

particulier et dans le christianisme en général va donner en puissance un ordre capable de détruire toute différence. La croyance pure dans une telle dimension exclut l'acceptation de toute différence, d'un minimum de tolérance, pour déboucher dans le fanatisme qui est simple vertige négatif et puissance thanatique.

La figure de Jacobi, l'apôtre de Jésus, va se manifester précisément selon cette logique négative. Le Sancti Jacobi, Saint Jacques, va dans le mouvement de cette radicalisation devenir le persécuteur des Juifs, le tueur des Maures (matamaure) et trouver son accomplissement en tant que tueur des Indiens ("mataindios") et des Noirs (matanegros).

Almina : Il est, toutefois, difficile de comprendre comment une religion qui prêche l'amour du prochain peut devenir une puissance aussi satanique.

Xocoyotzin : La logique même de ce mouvement qui vient d'être signalé, montre la raison d'être de ce devenir. Il est clair que l'effet se trouve dans sa cause. De plus nous avons montré clairement jusqu'à quel point cette dimension négative était contenue dans cet ordre à la veille de la Conquête.

En effet, le prochain qu'il s'agit d'aimer, n'est pas l'altérité – impliquant aussi le lointain –, mais au contraire cette altérité qui est l'autre du même. Les preuves les plus évidentes de cette problématique en sont la persécution et l'exclusion de la communauté, à la base même de cette religiosité : la communauté judaïque.

Car, si le Peuple Élu, au sens strict du terme, n'a pas été aimé, mais plutôt terrorisé et chassé dans des conditions inhumaines, comment s'attendre à une attitude moins féroce à l'égard des autres communautés avec lesquelles, cette société chrétienne, n'avait pas de

relations d'ordre historique et culturel, cas des Amérindiens. De plus, cette volonté de négation ne s'exerça pas seulement à l'égard des Juifs, mais aussi des Maures, lesquels étaient, pour l'essentiel, des ibériques convertis à l'Islam.

Ainsi, le concept de prochain contenu dans cet impératif chrétien se transforme en simple rapport positif à l'égard des membres de la communauté des croyants eux-mêmes : des Vieux Chrétiens, c'est-à-dire ceux qui partageaient la même dimension ethnique dite de la pureté du sang.

Dans ce sens, la communauté des croyants était formée de fidèles, dont la loyauté envers le Créateur ne s'était jamais démentie, qui avaient des liens ethniques très étroits. Ainsi, l'universalité de ce système de valeurs va non seulement impliquer la négation sans faille des autres croyances, mais aussi la supériorité ethnique des membres de ce nouveau Peuple Élu. Ce n'est, donc, pas un accident si, dans la pratique, le processus de domination, commencé sous la Conquête va provoquer l'universalité du crime et l'"absoluité" du mal. À savoir, l'anéantissement de la presque totalité de sa population et l'écrasement de la personnalité de ses résidus. Cela va permettre la création d'un ordre où les seigneurs se sont fait et se font traiter comme des dieux, tandis que les dominés sont, eux, considérés comme des animaux.

Jean : Il est clair que ce système de valeurs contenait en puissance, cette dimension démoniaque dont tu parles. L'accident non prémédité, dans cette histoire, fut l'effondrement de ces cultures dont le phénomène résulta du choc bactériologique, des maladies contre lesquelles ces populations n'étaient pas immunisées. Le même phénomène s'est d'ailleurs produit dans l'île de Pâques après le passage de l'amiral hollandais Roggeveen, le dimanche de Pâques 1722. Ce choc a permis le déferlement de la volonté de destruction dans ce

monde. En effet, la puissance démoniaque qui se manifestait dans la péninsule ibérique, contre les Maures et les Juifs, va réaliser pleinement son oeuvre sur le continent américain. Ce qui était en puissance va, ainsi, devenir acte pur dans ces circonstances.

Pancho : Il est, toutefois, très étonnant que le nouveau Peuple Élu se soit conçu comme le bras de Dieu pour accomplir cette oeuvre. En effet cette oeuvre, fut perçue comme une mission providentielle. Mais selon son résultat pratique cette argumentation veut dire que ce Dieu a choisi ce peuple pour accomplir l'"Absoluité" du mal et l'universalité du crime.

Kyoko : C'est cette certitude, qui explique tout simplement l'absence de remords et de culpabilité, chez ceux qui ont réalisé pareille horreur. La seule exception étant, sans nulle doute, Las Casas.

On constate, en effet, que ce personnage est horrifié par cette destruction de masse de l'humain; et cela, alors qu'il a légitimé théologiquement l'entreprise et a préconisé le commerce des esclaves noirs sur le Nouveau Continent. Ce sentiment est vraiment évident à la fin de sa vie. Il transparaît clairement dans son *Traité des douze doutes*, qu'il rédige en 1564 et surtout dans son Testament.

Dans ce dernier texte, par exemple, il demande que les lettres et témoignages du génocide qu'il a reçus soient gardés "*ad perpetuam rei memoriam*", pour si un jour Dieu décidait de détruire l'Espagne. Afin que tout le monde puisse savoir que cette destruction ne pouvait être que le juste châtiment pour l'universalité du crime commise dans le nouveau monde.

Ainsi, le Dieu des chrétiens est rétabli dans sa véritable dimension éthique : réaliser la justice dans le monde et non pas être la

puissance qui inspire et légitime l'universalité du crime. Cette critique ne dépasse pas la logique du système de valeurs qui l'informe, mais tend plutôt à la consolider.

Ce discours de Las Casas est ainsi présenté comme la preuve la plus évidente que ce système de valeurs ne peut pas être l'instrument du mal, mais dont le but est la réalisation du bien et du juste de par le monde. Le mal produit n'est pas, dès lors, la conséquence de ce système, mais plutôt le résultat de la perversion naturelle de l'être humain.

Xocoyotzin : Suivant la logique de ce que tu viens de dire, il est clair qu'une telle doctrine n'est pas faite pour les humains, mais pour une communauté angélique. Or le rôle de tout système de valeurs est de réguler le comportement humain; surtout pour ce que Jaspers a appelé *les situations limites*. Mais, si une doctrine n'est capable d'éviter le mal Absolu qu'au sein d'une communauté angélique, il est évident, qu'une telle doctrine, n'est pas viable dans le monde de l'humain.

Almina : C'est un argument particulièrement pertinent. En fait le rôle d'un système de valeurs est celui d'informer, conditionner et légitimer l'action dans le monde. Le problème fondamental, au niveau collectif, est, comme nous le voyons, le rapport à l'altérité.

En d'autres termes, la question est si une communauté donnée est en droit de nier la dimension humaine à une autre et provoquer son anéantissement ? Ainsi, le problème fondamental de l'altérité ne se situe pas au niveau de la relation entre les individus, mais au niveau du rapport entre les communautés. La réglementation des rapports entre les membres d'une communauté est de l'ordre du

quotidien. Tout ordre est fait, en principe, en vue d'empêcher les injustices réciproques.

Par conséquent, tout ordre social est fait non seulement en vue de sauvegarder sa logique interne, mais aussi dans le but de maintenir sa propre identité en tant que communauté. Une structure dont le but est la destruction de sa propre communauté, est par définition un ordre voué à sa propre perte. D'où, la nécessité de créer un système capable, au moins, de garantir l'identité de la communauté elle-même.

Le principe chrétien d'aimer son prochain comme soi-même, va, bien sûr, dans le sens précis de cette cohésion interne d'une communauté en elle-même. Il s'agit bien, à la base, de régler cette insociable sociabilité dont parle Kant. Aristote déjà signalait le que l'être humain n'est pas un animal destiné à vivre dans la solitude, mais à exister au sein de communautés. Même si les agissements des individus sont très souvent contraires aux exigences de la vie en communauté.

Pancho : Tu as raison, chère amie, de souligner que les systèmes de valeurs régulent aussi bien l'existence des communautés en elles-mêmes, que le rapport de chaque communauté avec les autres. Sur le plan communautaire, le système réglant les relations entre les singularités peut correspondre, comme l'a montré Hegel, soit à la moralité familiale, soit à la moralité objective.

La moralité familiale est exprimée par l'éthique religieuse. C'est cette forme de moralité qui règle la coexistence au sein de la communauté proprement dite. L'individualisme au sein de cet ordre n'existe pas, car il se perçoit comme une grande famille.

Au sommet de cet ordre – depuis la religiosité catholique – se trouve le Père Absolu, puis le Pape et les Rois. À la base de cette pyramide se trouvent, suivant l'ordre de haut en bas, les curés

et les nones, appelés pères et mères, puis les pères s'occupant à proprement parler de leurs enfants.

Suivant la logique de la moralité familiale, pour être un homme de bien, il faut tout d'abord être un bon fils. La pitié filiale est, montrée par Confucius, le ciment des rapports sociaux et hiérarchiques, au sein d'un ordre communautaire perçu comme une grande famille.

De plus, à l'intérieur de cet ordre les valeurs sont données à la subjectivité afin d'orienter et de conditionner son comportement. Le Père Absolu s'adresse à la singularité à travers des commandements très simples, pour lui ordonner ce qui ne doit pas être fait et comment elle doit se comporter. Ces commandements lui demandent, par exemple, de ne pas ôter la vie à son prochain. Cette interdiction est formulée d'une manière très contraignante, tel un interdit, car il est dit : « Tu ne tueras point ! »

Au sein du règne de l'individualité – du social au sens strict du terme –, le comportement des singularités n'est pas réglé de la même manière. Les règles sociales sont d'ordre juridique. En d'autres termes, à l'intérieur de cet ordre la substance éthique de l'humain ne se manifeste pas de la même manière. La moralité s'y objective à travers le droit, l'économie et la politique.

Xocoyotzin : Cette différence dans la manifestation de la moralité, de la substance éthique de l'humain, que tu viens de souligner est bien entendu, cher Pancho, très importante. Hegel signalait avec raison que la moralité ne se manifeste pas de la même manière au sein du règne de l'individualisme, qu'à l'intérieur des structures où ce phénomène n'existe pas encore.

Les religiosités expriment le contenu essentiel de la moralité familiale. En d'autres termes cette moralité patriarcale s'objective dans les religiosités. Chaque religion exprime la logique de

cet ordre d'une manière plus ou moins radicale. Leur but, en tous cas, est d'affirmer et de sauvegarder l'autorité des pères. C'est la raison d'être de l'ordre patriarcal que Pancho vient de rappeler.

Le Père Absolu légitime le Pape et les Rois, lesquels confirment les pères intermédiaires – les curés et les pères effectifs – dans leur principe d'autorité. Dès lors par rapport à qui ces pères exercent leur principe d'autorité ?

Almina : Il va de soi que cette fonction d'autorité se manifeste à l'égard des fils et des femmes. Les fils doivent être, dans la mesure du possible, la continuité des pères et maintenir les valeurs patriarcales. L'essentiel de cette capacité de domination et de conditionnement, s'exerce par rapport aux femmes. Il s'agit de supprimer la dimension désirante de la femme, pour la transformer en simple instrument de la reproduction de l'espèce.

La moralité familiale a comme finalité essentielle le contrôle des désirs et des pulsions de la femme. C'est pourquoi on assiste, dans certains cas, à la mutilation du sexe de la femme, c'est-à-dire à l'excision et/ou à l'infibulation.

Xocoyotzin : Effectivement, tu as raison. Le but de la moralité familiale est le conditionnement du comportement des singularités, selon la logique patriarcale. Le contrôle efficace des femmes, est d'abord celui de la moitié de la communauté sociale. Ensuite il s'agit de maîtriser la volonté et la passion des hommes. Ce conditionnement donné par l'éducation patriarcale amène chaque homme à posséder son propre territoire, où il exerce son autorité, tout en sachant qu'il doit obéir à ses supérieurs.

Dans le cas du christianisme, il s'agit essentiellement, pour maintenir l'ordre social, d'assurer la soumission des femmes et

l'obéissance à l'égard de l'autorité. En ce qui concerne le problème de la domination de l'homme sur la femme, rappelons les propos de Paul dans sa première Épître aux Corinthiens. Il indique, en effet, que le Christ est le chef de tout homme et que l'homme est le chef de la femme. Cela, de la même manière que Dieu est le chef du Christ. Puis, dans son Épître aux Éphésiens il soutient : comme l'Église est soumise au Christ, de même les femmes doivent l'être à leurs maris en toute chose.

Concernant le principe d'autorité, le même Paul affirme dans son Épître aux Romains que toute personne doit être soumise aux autorités supérieures; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu. C'est pourquoi, nous dit-il, celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre établi par Dieu. Et pour Paul tous ceux qui résisteront attireront une condamnation sur eux-mêmes.

Il s'agit ainsi pour Paul, comme il le dit dans son Épître à Tite, d'exhorter les serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à leur plaire en toutes choses, à ne point contredire, à ne rien dérober, mais à montrer toujours une parfaite fidélité, afin d'honorer en tout la doctrine de Dieu.

Jean : Il est évident que ce discours de la soumission et de la servitude volontaire, ne cadre pas avec la philosophie sociale que nous avons héritée de la Grèce Classique. Cela dit, comment on est parvenu à l'idée du respect de la dignité de l'autre ? Car, l'amour est un sentiment tellement indéfinissable. Il ne faut pas oublier que les maîtres aiment leurs esclaves et que les prédateurs aiment les bêtes de proie. Certaines amours sont bien plus redoutables que la haine.

Pour nous, qui partons de la raison axiologique, il ne s'agit pas de demander l'amour de l'autre, mais le droit au respect et à la dignité. L'amour est, sous sa forme sublimée, un sentiment très

particulier qui nous lie à des êtres constituant en quelque sorte d'autres de nous-mêmes. Ce sentiment comme lien spirituel, au sein d'une structure englobante, ne peut avoir une fonction régulatrice que dans un ordre qui se manifeste sur le modèle d'une grande famille.

Cela n'est pas le cas de l'ordre social, car celui-ci est fondé sur le principe de l'individualité et non pas sur celui de la famille patriarcale. Cette différence essentielle peut être facilement comprise, mais le plus difficile à saisir, c'est la logique même de la production éthique dans un ordre et dans les autres.

Xocoyotzin : Pour comprendre la logique de cette production, il est nécessaire de partir de la simple constatation que l'être humain – comme l'animal en général – est un être de besoins. Mais l'humain, à la différence des autres animaux, doit non seulement de produire l'essentiel de ses biens, mais aussi de se donner des règles et des cadres référentiels pour s'orienter dans le monde. Et il est important de rappeler que le comportement animal est codifié génétiquement, ce qui n'est pas le cas de l'être humain.

Aristote rappelle sur ce point, que nous avons besoin de valeurs pour maintenir et assurer notre existence. Or, nous nous rendons bien compte que nous avons besoin, pour sauvegarder notre être, de biens matériels et de biens culturels. Nous appelons valeurs aussi bien les uns que les autres, car nous en avons besoin pour accomplir notre existence individuelle et collective.

En ce qui concerne la production de valeurs culturelles, l'être humain ne produit pas uniquement des règles particulières, lui permettant de s'orienter dans l'existence, mais aussi des cadres référentiels, les *universaux* et ils sont, comme le signale Kant, produits de la capacité synthétique de la raison. Ces concepts universels sont, de plus, communs à tous les êtres humains et évidents en eux-mêmes.

Ainsi l'humain est un être moral car il est un producteur de valeurs. Sa substance éthique se trouve contenue, justement, dans sa dimension rationnelle lui permettant de faire la différence entre le juste et l'injuste, entre le bien et le mal et entre le vrai et le faux. Cette activité de la réflexion se réalise au sein de l'être, qui se manifeste, à son tour, à travers les catégories de l'universel, du particulier et du singulier, et présuppose comme fondement la loi des contraires.

Kyoko : En ce qui concerne les universaux il faudrait, à mon sens, les différencier des concepts en général. Ceux-ci sont des notions à posteriori. En effet, le concept de table et celui de cheval, présupposent l'existence empirique de ces réalités. Tandis que le concept du juste n'implique pas sa manifestation empirique. C'est pourquoi nous disons que les universaux sont des catégories *a priori*.

Cette différenciation permet en définitive de dépasser la célèbre dispute des scolastiques entre le nominalisme et le réalisme. D'ailleurs, la méconnaissance de cette différence a mené Platon à poser l'existence du règne des idées, comme une dimension existante en dehors du monde phénoménal.

Bien sûr cette perception naïve, ayant une dimension mythologique à la base, n'a plus de validité pour nous. Car depuis Aristote se manifeste l'idée selon laquelle les universaux sont produits de la raison, ils sont donc propres à tous les êtres humains et évidents en eux-mêmes.

Xocoyotzin : Nous sommes d'accord là-dessus. Toutefois le problème présent est si les universaux doivent être l'objet d'une perception purement spirituelle – comme le croit la conscience monothéiste et déiste en général – ou s'ils doivent être plutôt l'objet de la réflexion, comme le pense la philosophie.

Pancho : Tu touches là un problème fondamental, qui est celui de la méta éthique. Car, *stricto sensu*, la dimension des universaux est celle de la méta éthique, car concerne tout ce qui est au-delà du monde empirique. De ce point de vue-là, les universaux sont perçus, comme cette totalité qui est l'idée de l'Absolu Éthique, ou comme ce domaine qui est le règne de la raison. En d'autres termes, on peut percevoir les universaux comme les déterminations d'un Ego-transcendental, ou comme les catégories de la raison éthique pure.

À ce niveau-là, dans cette différence, je pense que nous sommes d'accord. J'aimerais, toutefois, savoir pourquoi tu fais une distinction entre monothéisme et déisme ?

Xocoyotzin : Pour te répondre clairement, je dois reprendre les catégories que nous venons d'exposer. Nous avons dit, en effet, que les universaux sont les produits de la capacité synthétique de la raison. Ces concepts peuvent être perçus : soit comme objets de la raison, soit comme catégories existantes en elles-mêmes et pour elles-mêmes dans une dimension purement métaphysique.

Dans ce dernier cas, ces catégories se présentent à la conscience soit, comme l'Entité Absolue dont le contenu est celui de ces concepts en eux-mêmes, soit comme la figure simple de cette entité. Dans le premier cas, nous avons affaire au déisme, tandis que dans le deuxième, il s'agit plutôt de l'Absolu tel qu'il est perçu par les religions monothéistes.

La représentation déiste se trouve aussi bien dans l'idée de L'Être Suprême perçue de la sorte pendant la première époque de la Révolution française, que dans la conception de Dieu véhiculée par la franc-maçonnerie. Selon cette perception de l'Absolu, Dieu est l'ensemble des valeurs universelles. Il est le fondement de l'ordre moral

du monde, la forme simple de ces valeurs, la substance éthique qui est puissance pure. La conscience a accès à cette source grâce à la perception de son contenu, à travers une vision dite stigmatique. C'est ce que Nicolai Hartmann a appelé la "Wessensschau".

Jean : Permets-moi, cher ami, de te demander très simplement, par rapport à ce que tu viens de dire : est-ce que dans cette détermination de l'Absolu, cette puissance doit être perçue comme une force transcendant l'Être, ou bien comme une force immanente ?

Xocoyotzin : Je ne pense pas que cette conception de l'Absolu puisse être perçue, dans ces sens-là, ni comme l'une, ni comme l'autre. Nous parlons de transcendance et d'immanence à l'être, lorsque l'Absolu est conçu comme l'origine de cet être. Dans le premier cas, on a affaire à l'idée du Créateur et dans le deuxième à la thèse du Premier Moteur, exposée par Aristote. Or, la détermination déiste de l'Absolu, ne conçoit pas cette mesure comme étant à l'origine de l'être, mais plutôt comme le fondement de l'ordre moral du monde.

Ainsi perçu, l'Absolu dans la conception déiste est plutôt une catégorie métaphysique d'ordre éthique. L'Être Suprême est une détermination éthique transcendant la conscience, mais au sein du monde de l'humain lui-même. De plus, le déisme n'est pas lié à l'historicité d'un peuple, comme dans le cas du judaïsme, fondement et modèle des autres monothéismes. Concrètement, le déisme est une doctrine à caractère universel et est donc très proche de la perception philosophique des universaux.

Pancho : C'est très pertinent ce que tu viens de dire. En effet, pour la philosophie, les universaux sont le produit de la capacité synthétique de la raison. Et ces catégories, ne sont pas simple

objet de culte ou de l'intuition, mais plutôt référentielles de la réflexion elle-même. Le but de la pensée philosophique étant de réfléchir le monde de l'humain à partir de ces catégories.

Xocoyotzin : On peut aussi ajouter, à cela, que la logique de ces valeurs, l'axiologie, est posée par la raison comme la substance éthique de l'humain, ou comme puissance énergétique qui conditionne le développement de son histoire. C'est pour cela qu'il est essentiel que la raison puisse guider l'histoire. Car, seulement ainsi la raison historique peut devenir raison pratique.

Pancho : Je suis d'accord avec toi. Il est évident que la réflexion à partir des universaux est le fondement de la pensée éthique et la condition de toute pratique historique dont le contenu est purement axiologique.

Mais le problème est pourquoi le simple culte de l'Absolu, n'est pas une garantie contre la malfeasance et l'horreur dans le monde ? C'est d'autant plus étonnant que ce culte est, en lui-même, celui des universaux contenu dans l'idée de l'Absolu.

Xocoyotzin : Tu as raison de poser cette question. Toutefois je te rappelle que l'idée de l'Absolu véhiculée par les différents monothéismes, se manifeste sous la forme d'un Ego-transcendantal. Il s'agit bien d'un être doué de volonté et capable d'action selon son bon vouloir. De plus, cet être n'est pas simplement fondement de l'ordre moral du monde, mais aussi créateur de l'être qui est pure objectivité. Dans le cas du judaïsme, son but est de donner à son peuple, un rôle dominant et axiologique dans le monde. Le Peuple Élu est en puissance, de ce point de vue, le peuple conducteur de l'humanité, lui seul connaît les vraies valeurs car il est le plus proche de cet Ego-transcendantal.

Bien sûr, on sait, aussi que ce rôle dirigeant n'est pas donné immédiatement, et ne peut devenir effectif que lorsque ce peuple aura prouvé suffisamment sa fidélité au Créateur. Seulement alors, cet Ego–transcendantal pourra envoyer le Messie, qui donnera à son peuple le rôle dominant devant être le sien.

Ce projet n'a donc pas, un contenu purement éthique. Mais est bien l'expression de la volonté dominatrice de ce peuple lui-même. Ainsi, selon ce discours, l'humain fut créé en vue non pas de son accomplissement universel, mais afin d'être guidé par le Peuple Élu de cet Ego–transcendantal.

Kyoko : Ce concept d'Ego–transcendantal que tu empruntes à Kant, paraît être conforme à ce que tu essaies d'expliquer. Le monothéisme dans sa forme première, de l'*Ancien Testament*, le présente, en effet, comme un être qui est pure volonté. L'Universel existe ici en vue du particulier. Ce n'est qu'après la venue du Messie que l'Absolu pourra se manifester dans l'universalité de l'humain; quoique cette manifestation soit toujours médiatisée par ce particulier qu'est le Peuple Élu.

En effet, lorsque Dieu, dans l'Exode 19,6, s'adresse à son peuple, il lui dit : Vous serez toujours pour moi, collectivement, une dynastie de prêtres et une nation sainte. D'aucuns pensent même que ce peuple assure le salut universel par son attachement inconditionnel à son alliance par la Loi mosaïque.

Xocoyotzin : Chère amie, tes remarques sont très pertinentes. Il est clair, selon cette doctrine, que l'universel –Absoluité simple – ne se manifeste pas au même niveau chez tous les membres de la famille humaine. Il est tout d'abord l'Absolu de son peuple, et doit, par la suite, devenir la Puissance conditionnant l'ensemble de l'humanité.

La fonction de médiation que joue le Peuple Élu est un rôle prédestiné par cet Ego–transcendantal lui-même.

Dans ce processus, ce qui tend à devenir universalité, c'est la substance éthique familiale, du Peuple Élu lui-même. Or, on sait que c'est avec le christianisme que ce mouvement est sensé s'être réalisé. Le particulier devient ainsi universel; quoique, dans cette transformation, le Peuple Élu ne joue pas le rôle censé être le sien par prédestination.

L'ironie de cette histoire montre que ce passage du particulier à l'universel, a impliqué la négation du particulier dont il est issu, ainsi que celle de toutes les autres particularités.

Mais cette transformation n'a pas impliqué le dépassement de l'idée de l'Absolu en tant qu'Ego–transcendantal. Quoique cette catégorie se soit davantage anthropomorphisée par le fait de la participation à son être lui-même de l'idée du Fils.

Pour les cas du catholicisme et de l'orthodoxie, la dimension transcendantale tendait à ressembler plus à une cour qu'au Tribunal Suprême de sa manifestation première. Quoique puisse paraître le contenu de cette représentation, l'important dans le christianisme, comme dans l'islam, est que l'idée de l'Absolu ne se manifeste pas comme le simple contenu des valeurs d'ordre universel, mais comme la puissance qui est volonté pure.

Jean : Permetts-moi de te demander ceci. Penses-tu que le contenu purement axiologique, tend à disparaître dans cette idée de l'Ego–transcendantal ?

Xocoyotzin : Bien sûr ce contenu ne peut être absent, car d'un côté, selon l'éthique familiale le Père est la manifestation même du juste, et, de l'autre côté, l'intuition simple des

valeurs mène à l'idée des universaux. Par conséquent les religions monothéistes ont exprimé leur contenu, tantôt selon une dimension, tantôt selon l'autre. L'influence de la philosophie grecque a permis, tu le sais, le développement de la théologie, où s'expose une vision plutôt déiste. En dehors de cette influence nous avons affaire à une perception paternaliste transcendantale.

Toutefois c'est évident que cet Ego-transcendental ne parle pas. Il est bien plutôt l'être au nom de qui on parle. Ceux qui parlent en son nom sont les médiateurs, les responsables des institutions religieuses.

Almina : C'est très vrai ce que tu dis. Toutefois il faut souligner cette différence qui se manifeste au sein des religions monothéistes, concernant leur idée de l'Absolu. Nous avons, en effet, affaire tantôt à l'idée de l'Ego-transcendental, tantôt à une manifestation déiste de cet Absolu. Dans le premier cas Dieu est *le notre Père qui est aux cieux*; une figure anthropomorphique à l'image de laquelle sont faits les hommes. Et précisément à ce propos, cette Figure correspond à celle de l'homme et non pas à celle de la femme, car comme le dit Paul dans sa première Épître aux Corinthiens l'homme est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme. Par conséquent il s'agit d'une image anthropomorphique bien déterminée correspondant à l'homme et non pas à la femme ou à des êtres indéterminés, comme le sont les anges.

Dans le deuxième cas par contre, l'idée de l'Absolu éthique représente le noyau des valeurs universelles. Évidemment cette conception fut très influencée par la philosophie grecque. C'est, en tout cas, la dimension exposée par les théologiens.

De plus il est très étonnant de constater que dans les cas du catholicisme et de l'orthodoxie, coexistent ces deux dimensions plus

celle du polythéisme. L'idée de l'Absolu éthique comme noyau des universaux, est destinée à l'intelligentsia des croyants; tandis que l'idée de l'Ego-transcendantal avec celle des différents saints et vierges est destinée au peuple. Dans le Judaïsme et dans l'Islam ne coexistent que les deux premières dimensions de l'idée de l'Absolu.

Xocoyotzin : Tu as, chère amie, tout à fait raison. Il est, en tout cas, indispensable de comprendre que quelles que soient les différences dans les déterminations de l'idée de Dieu, les catégories axiologiques ne sont pas, pour la conscience religieuse, objets de la réflexion et de la pratique. C'est-à-dire, les universaux ne sont pas les déterminations essentielles de sa substance éthique, mais plutôt cette dimension purement transcendantale à laquelle on se doit de croire afin d'assurer le bien, le vrai et le juste dans le monde.

De plus, cet absolu est le Grand Muet car à sa place bien des hommes de chair et d'os parlent non pas pour assurer et promouvoir la justice et la vérité, mais plutôt pour légitimer et garantir l'ordre patriarcal dont ils sont la manifestation. Dans le cas du colonialisme des puissances chrétiennes, nous avons vu jusqu'à quel point cette Puissance a été la force légitimante de la destruction et de la déshumanisation d'une très large partie du genre humain.

Cet absolu s'est ainsi manifesté dans l'histoire comme une simple instance légitimant l'ordre patriarcal et les intérêts des communautés contrôlant les institutions garantes de son culte. Pour le catholicisme, le Pape est en principe la bouche du Grand Muet. Dans la pratique ce rôle est détenu par les autorités de l'institution religieuse et les rois, tous sensés être aussi des représentants de Dieux sur la terre.

Et toujours dans le cas du catholicisme, le principal médiateur entre Dieu et les hommes reste le Pontife. C'est-à-dire le "Pontifex", le pont fixé entre la Transcendance et l'immanence. Ce

médiateur ne peut, dès lors, selon cette croyance qu'exprimer la parole Absolue. Dans ces conditions on dit que le Pape est infaillible...

Jean : Ce que tu dis cher ami, semble correspondre à la logique de cette manifestation de ladite parole Absolue. Toutefois j'aimerais revenir sur la thèse développée par Almina. Ne penses-tu pas qu'on constate une évolution dans les religions monothéistes, vers une dimension déiste et cela sous l'influence de la réflexion philosophique ? Dieu n'est plus, en effet, perçu comme cette volonté de la volonté, capable de fureur, de vengeance et de sentiments contraires, mais de plus en plus comme la manifestation simple des universaux.

On observe pour l'Église catholique que cette immense structure, qui fut pendant des siècles la machine la plus redoutable quant à la capacité de destruction de l'humain, se convertit de plus en plus en une organisation revendiquant le droit à la vie, ainsi que les droits de l'Homme. La papauté ne considère plus, par exemple, l'esclavage des Noirs et des Indiens comme un phénomène naturel et légitime, mais comme un péché contre Dieu. Car dans la tradition religieuse, ne n'oublions pas, les Indiens, les Noirs et autres victimes de cette histoire, furent présentés comme des descendants de Cham, le fils maudit de Noé. Or suivant le discours de l'*Ancien Testament* ces peuples doivent être détruits. Par conséquent le dénommé Testament de Noé – où le monde est divisé entre sémites, japhétistes et chamistes – va jouer un rôle de première importance.

Je me demande s'il ne faudrait pas voir dans ce changement, une évolution liée à cette différence dans la perception de l'Ego-transcendantal ? Notons que le Concile Vatican II s'est donné comme but le dépassement du christianisme de Constantin. Passer ainsi de la christolâtrie à l'état pur, pour s'orienter vers le culte de l'Ego-transcendantal et où le Christ n'est autre que le paradigme de la bonté.

Xocoyotzin : Tout indique, en effet, qu'il y a une certaine évolution, de la part de certaines églises dans la perception de l'Absolu. Mais, il me semble en tout cas, problématique de parler du dépassement d'une perception de cet Absolu en tant qu'Ego-transcendantal, médiatisé par le libre arbitre de ceux qui contrôlent la hiérarchie religieuse. De plus, la substance éthique de la religiosité – la morale familiale – continue d'être le substrat axiologique qui conditionne sa parole et son action.

Certes, on constate une évolution très importante dans la pensée théologique et particulièrement dans la théologie protestante. Mais ce changement est, sans nul doute, le résultat de l'incidence de la philosophie dans la pensée religieuse. Cela dit, je ne pense pas que nous puissions parler pour les cas de ces théologies d'une pensée purement déiste. Car, le déisme implique nécessairement le dépassement de l'idée d'un Ego transcendantal. Ce qui se présente alors à la conscience, c'est l'idée des universaux en tant qu'ensemble de catégories pures.

L'évolution constatée dans le cas de l'Église catholique concernant le problème de l'esclavage des Noirs, par exemple, n'est-il pas le résultat de l'incidence de la doctrine des droits de l'homme dans un système qui ne détient plus le pouvoir Absolu ? On remarque lorsque des pouvoirs à prétention totalitaire sont des systèmes résiduels, qu'ils se convertissent à l'humanisme et défendent les grandes valeurs de l'humain. Nous constatons ce phénomène non seulement pour l'Église catholique, mais aussi pour le parti communiste. Les minorités sont obligées de défendre le principe de la liberté.

Jean : Nous constatons, en effet, ce phénomène. Mais, comment expliquer dans le cas de l'Église catholique, cet acharnement pour la défense du droit à la vie ?

Xocoyotzin : Tu fais allusion sans doute au problème de l'avortement.

Jean : C'est cela !

Xocoyotzin : Sur ce point, il faudrait savoir, si la lutte de l'Église contre l'avortement est conditionnée par le respect du droit à la vie au sens strict du terme, ou plutôt par le principe de négation du désir et par l'exigence d'enchaîner la femme à la nécessité de la reproduction de l'espèce ? D'un point de vue historique et doctrinaire, on sait très bien que cette deuxième dimension est, de loin, la grandeur dominante.

Affirmer le contraire, c'est soutenir que la pratique historique de cette institution a été un exemple de mansuétude, d'humanisme et de paix ! Par contre, on sait très bien que pour cette doctrine le désir érotique est la manifestation même du mal. Ainsi que l'est la liberté et l'autonomie de la femme concernant son corps et son existence.

Kyoko : Tu as raison de rappeler que les systèmes traditionnels des mœurs, les doctrines patriarcales, ont toujours eu comme but la négation de l'éros et de la personnalité de la femme. L'objectif principal y est de transformer la femme en simple instrument de reproduction de l'espèce.

Car à partir du moment où cet être est attaché à sa fonction de reproductrice, elle est en condition de dépendance. La femme enchaînée à sa propre nécessité de simple reproductrice de l'espèce, voilà le but de ces systèmes de valeurs. En d'autres termes, la femme qui pêche, doit payer au prix le plus fort la conséquence de son acte.

La modernité a créé les conditions de la libération de la femme à travers précisément la possibilité d'échapper à cet enchaînement, grâce à la contraception et à l'avortement. Mais, voilà que les mouvements traditionalistes religieux cherchent à supprimer ces acquis et toujours au nom du droit à la vie. Qu'est-ce qu'on fait de la liberté de disposer de son propre corps ?

Il est urgent de comprendre que la libération de la femme est non seulement la condition nécessaire de la libération de l'homme, mais aussi la seule possibilité pour empêcher ce grave et tragique problème pour l'humanité de la surpopulation. C'est le cas particulièrement dans les pays où les valeurs traditionnelles empêchent toute forme de régulation rationnelle de ce phénomène.

La seule régulation rationnelle du problème de la surpopulation, me semble être celui de la libération de la femme. Les mesures administratives adoptées déjà dans certains pays – comme l'interdiction d'avoir plus d'un enfant, cas de la Chine, et la vasectomie et la ligature des trompes, comme en Inde -, sont plutôt la manifestation de l'horreur et de l'abjection des temps qui courent. Que dire d'autre lorsqu'on pense à ce qui se passe en Chine depuis un certain nombre d'années ?

On commence, par exemple, à se rendre compte que l'interdiction faite, dans la Chine communiste, d'avoir plus d'un enfant a provoqué, non pas l'infanticide des fillettes comme on l'a cru pendant de nombreuses années, mais plutôt la non-déclaration des autres enfants

donnant naissance en Chine à une population flottante actuellement non déclarée de l'ordre de plus de 200 millions. Ce sont des sous-citoyens soumis à l'arbitraire du marché et sans aucune garantie juridique.

Nous savons, en tout cas, que la réduction de la natalité, voire l'enfant unique, tend à se manifester, sans aucune contrainte, dans les pays où les femmes ont réussi à se libérer. Nous y constatons même le maintien de ce phénomène indépendamment des politiques natalistes développées par les États.

Xocoyotzin : Ce que tu as dit, chère amie, est la manifestation que l'humanité n'a pas encore compris que le progrès dans l'histoire doit être le résultat de la prise de conscience du contenu rationnel de sa substance éthique. L'essence de l'humain n'est pas le travail, comme pensait Marx, mais plutôt le contenu rationnel de sa substance éthique. Cette substance est la force énergétique qui est contenue en puissance dans cet être.

De ce point de vue, le processus historique doit être perçu comme le mouvement d'extériorisation de cette substance éthique qui doit nécessairement se concrétiser dans sa plénitude, se réaliser d'une manière accomplissante. Mais malheureusement ce passage de la puissance à l'acte, de la substance éthique de l'humain, est constamment dénaturé par la fausse conscience et la mauvaise foi. Le problème essentiel qui se pose est comment empêcher une telle perversion ? Ou, comment rendre transparent le contenu effectif de l'axiologie rationnelle ?

En réalité, ce qui empêche la réalisation d'une telle finalité c'est que toutes les doctrines et tous les grands acteurs de l'histoire font appel aux mêmes valeurs. Car c'est, toujours, au nom des principes universels que les grands mouvements se réalisent, et, cela, en vue de les accomplir.

C'est ainsi que tous les grands monstres produits par l'horreur des temps négatifs, se sont toujours cachés derrière le masque de la justice. Mais la représentation que des personnalités comme Torquemada le Grand Inquisiteur, le Pape Alexandre VI, Hitler et Staline, ont eu de la justice, n'a rien à voir avec l'idée même de cette catégorie axiologique. Je ne pense pas qu'il soit exagéré de dire que pour ces êtres cette représentation se résume à l'image d'une botte de sept lieux écrasant le visage d'un être dont son seul défaut était encore de respirer.

Pancho : Cher ami, je te rappelle aussi qu'à un moment donné de l'histoire on a cru que cette perversion ne pourrait être surmontée que le jour où l'ordre des sociétés ne serait plus légitimé par la religiosité, mais par les principes de la raison. La Révolution Française a semblé, alors, ce moment de la rupture, où la Raison allait remplacer Dieu dans l'histoire. La mort de Dieu fut donc célébrée comme le grand événement permettant la réalisation du règne de la raison pour dépasser l'obscurantisme et le mal dans le monde. Or ce changement n'a pas produit les résultats escomptés. Nous avons assisté plutôt au déferlement de l'horreur à une échelle comparable avec ce qui s'est produit avec la conquête et la colonisation du continent américain.

Xocoyotzin : Tu as raison, cher ami, de faire cette remarque. Il est vrai qu'il y a eu ce grand espoir de l'avènement du règne du bien et de la justice, et, il est vrai aussi, que nous avons assisté au déferlement de l'absoluité du mal et du crime universel.

La cause de ce processus vient de la conscience pensante qui n'a pas réussi à formuler le contenu de la raison axiologique de manière claire et évidente. Nous avons assisté plutôt non

seulement à une confusion des catégories de base de la pensée, mais aussi à une chute dans la croyance et la négation de la pensée.

Ce glissement dans le négatif semble être conditionné d'une part, par la relativisation des contraires chez Hegel, et de l'autre par la croyance dans la vision de l'histoire de Marx. Cela dit, il est vrai que la rupture dont tu parles reste un événement primordial; il représente incontestablement un moment essentiel dans l'histoire universelle. C'est grâce à cette rupture que nous sommes, à présent, capables de penser d'une part à la perversion de ce que ce mouvement a produit et de l'autre, à l'urgente nécessité de reconstruire le devoir-être du monde.

Jean : Il semble, en effet, incontestable que cette rupture, dont vous venez de faire allusion, représente pour l'histoire de l'humanité un moment très important. En effet, avec cette rupture la substance éthique de l'humain cesse d'être une puissance lointaine et étrangère à son être, pour devenir l'essence même de sa réflexion et le substrat de sa raison pratique.

Mais il est important aussi de saisir que ce reversement n'implique pas une appropriation dans le sens que Feuerbach a donné à ce mouvement. C'est-à-dire que, dans et par ce changement, l'homme ne devient pas une déité. Il s'agit bien plutôt que la substance éthique de l'humain cesse d'être objet de culte, pour devenir dans ces différentes catégories, l'objet même de sa réflexion fondamentale.

Xocoyotzin : Tes propos sonnent tout à fait justes. Avec la naissance de la modernité, nous avons assisté à cet immense bouleversement dans la perception de notre propre substance éthique : l'Ego-Transcendantal a laissé la place à la Raison éthique; dont la finalité est devenir raison pratique. Ainsi, la source des valeurs morales

et sociales, de même que la légitimité politique n'est plus à chercher dans un au-delà de l'humain.

Kyoko : Pour la morale individuelle, il est évident – mis à part les intégristes des religions monothéistes – qu'il est difficile de trouver des personnes saines d'esprit pouvant croire que le bien se trouve dans la négation des puissances qui s'agitent en dessous de la ceinture. Jadis, les impuissants n'avaient pas de difficulté à être considérés comme des personnes très morales.

De plus, cette perception de la moralité amenait une personne à être considérée comme un être juste et saint, tout en réalisant réalisait l'"absoluité" du mal, s'il était capable de nier ses pulsions érotiques. C'est au nom de cette perception de la moralité que certains américanistes soutiennent encore de nos jours, que les responsables de la conquête des Indes étaient issus d'une pépinière d'hommes exceptionnels. Tels des personnalités comme les grands inquisiteurs de l'époque – comme Zumarraga et Landa – étaient des êtres exemplaires pour l'humanité tout entière.

Xocoyotzin : Tu as raison, chère amie, de soulever la perversion infinie de ces types de jugements qui sont, en quelque sorte, les produits d'une dégénérescence de la pensée. La problématique de ces jugements se dévoile aussi au niveau de la légitimité politique. Dans ce domaine, en effet, rares sont les personnes cultivées qui considèrent nécessaire le retour à une légitimité transcendante. Car n'oublions pas qu'il n'y a pas d'accord pour l'être même de cette instance transcendante. En effet, le Dieu des chrétiens et celui de l'Islam, ce n'est pas la même chose et ce, même si la source est commune : le Dieu d'Israël.

Peut-on, en effet, se prononcer rationnellement pour que la souveraineté cesse d'appartenir au peuple afin qu'elle soit le seul domaine du prince ? De plus, peut-on soutenir que le souverain doit tirer la légitimité de l'Ego-transcendantal ? Il est clair que cette logique de la raison du pouvoir ne peut pas se légitimer au sein d'un monde individualiste.

Jean : Bien sûr rares sont les personnes cultivées qui se prononcent pour un retour à la légitimité transcendantale, en ce qui concerne l'ordre du pouvoir. Cette forme de légitimation ne peut pas avoir de place dans un univers individualiste et, par conséquent, politiquement pluraliste.

En effet l'individualisme mène au pluralisme et ce dernier implique l'État de droit et le principe de la souveraineté du plus grand nombre, celle du peuple. De sorte que dans cet ordre le peuple légitime le pouvoir, légitimé à son tour par la loi fondamentale : la constitution.

Toutefois cette double légitimation n'est pas en elle-même suffisante pour assurer et garantir la réalisation d'une finalité éthique. La communauté sociale n'existe pas seulement pour la vie en commun, mais surtout pour la réalisation d'une finalité axiologique qui n'est autre que celle de la communauté d'égaux. D'une communauté où l'égalité des chances des membres de la société soit considérée comme la fin ultime de sa propre pratique. C'est pourquoi raison on dit que le but de la démocratie n'est pas de produire la justice.

En d'autres termes, la loi de la majorité et la constitution légitiment ceux qui accèdent au pouvoir, mais non pas ce qu'ils font de ce pouvoir. Il y a, par conséquent, un au-delà de la dimension purement positive qui doit, en principe, légitimer la pratique du pouvoir. Cette dimension n'est autre que celle de la raison axiologique. Ainsi on dit que le devoir-être de l'État de droit n'est autre que l'État de justice.

Xocoyotzin : Tu as raison, cher ami, de rappeler que dans le règne de l'individualisme, il y a une instance supérieure à celle de la positivité du droit, et que cette dimension n'est autre que la raison axiologique.

Toutefois elle ne doit pas être perçue comme un Être suprême et ni comme un Ego-transcendantal mais plutôt comme la substance éthique de l'humain. C'est-à-dire son contenu rationnel qui se dévoile dans le "logos" des universaux.

Nous avons affaire, par conséquent, à une dimension purement rationnelle. Le contenu de la raison éthique s'y dévoile sous la forme des catégories qui sont, par définition, objet de la réflexion.

Avec l'avènement du règne de l'individualisme – manifestation de l'empire du droit – s'est produit le passage du règne de Dieu au règne de la raison. Ainsi, avec cette rupture les universaux cessent d'être perçus comme un simple tout, auxquels il faut croire pour assurer le bien et le juste dans le monde. À partir de ce moment, ces catégories deviennent objet de la réflexion. La marche vers le règne du bien et du juste est, dès lors, conditionnée par la prise de conscience du contenu rationnel de la substance éthique de l'humain.

Jean : Le problème est que ce savoir va être identifié au marxisme. Où ce dernier va être considéré comme le contenu rationnel de ce savoir. Or, on sait que la pratique de cette théorie a produit non seulement l'horreur, mais aussi le crime universel. De là vient cette méfiance à l'égard de la raison que nous constatons par les temps actuels. Et certains ressentent la nécessité de retourner aux valeurs de la religiosité.

Il a fallu, par conséquent, l'immense tragédie produite par le marxisme pour que ce qui symbolisait, peu de temps encore,

l'obscurantisme et le malheur universels, soit actuellement, de plus en plus, perçu comme une source de vérité et de justice. Comment expliquer ce changement ?

Xocoyotzin : Il est clair que ce phénomène résulte de ce qui est convenu d'appeler l'échec du marxisme. N'oublions pas, en effet, que cette doctrine s'attaquait aux religions car elles étaient considérées comme l'opium du peuple. Or, voilà que cette doctrine a produit dans sa pratique non seulement l'absoluité du mal et l'universalité du crime, mais aussi l'obscurantisme et l'abrutissement des masses.

Concernant le crime, nous savons que ce mouvement a laissé derrière lui des millions de morts. Soljenitsyne parle de soixante six millions pour la seule expérience soviétique. Dans le cas du Cambodge, nous savons qu'en trois ans les Khmers rouges ont exterminé, d'après ce qu'il semble, un peu plus du tiers de leur propre population. Quant à la destruction des monuments du passé, comment exprimer le vandalisme absolu des gardes rouges de Mao Tsé Tung au Tibet et dans la Chine elle-même ?

De plus, cette puissance de destruction du monde objectif se manifeste aussi bien dans le résultat totalisant de cette pratique, que dans ses propres alternatives. Il se pose, par conséquent, non seulement le problème des résultats de ces mouvements, mais aussi celui de leur continuité dans la différence. En effet, ce qui se passe actuellement en Yougoslavie avec les néo-communistes de Milosevic et compagnie, et la nouvelle version des Khmers rouges au Cambodge semble être en cohérence avec la logique de ce mouvement dans sa totalité. Le socialisme purement national revendiquant les principes du sang et du sol, était déjà inscrit dans les premières manifestations de ce système avec Staline, on le sait.

Kyoko : Il est évident que le résultat de cette pratique, palpable actuellement, après l'effondrement du socialisme réel, est une hécatombe dont l'étendue paraît incommensurable, car elle augmente au fur et à mesure des nouvelles révélations. À présent il est incontestable que ce résultat est la conséquence du pouvoir-être du marxisme. Et c'est d'autant plus vrai que nous avons affaire, non pas à une expérience limitée à une seule communauté sociale mais bien à une pratique réalisée par une partie très importante de l'humanité.

En outre les résultats de cette pratique se manifestent selon la même logique. On peut donc dire que ces résultats ne sont pas une exception à la règle, mais constituent bien la règle elle-même. De plus, ce qui se donne invariablement se donne nécessairement. Il ne s'agit nullement d'un accident, sinon bel et bien d'une nécessité car la non-variabilité dans un résultat pratique confirme la règle dans sa nécessité.

Certes des variantes existent au sein de ces pratiques, mais elles sont le résultat du degré de radicalisation de ces processus. En tout cas, on assiste partout à la formation des mêmes phénomènes, tels que la nomenklatura, le despotisme absolu et l'appauvrissement du social.

Pancho : Évidemment il est important de constater cette similitude dans le résultat pratique de ces expériences car cette identité nous permet de soutenir d'une part, que ce résultat ne peut être autrement, et de l'autre, que c'est bien le marxisme la cause de cette manifestation socio-historique appelée *socialisme réel*.

Mais je rappelle que certains marxistes, de nos jours, continuent à soutenir que cette règle n'est pas valable pour toutes les nations et qu'il existe des nations échappant à cette règle. Or ils oublient que les règles se dégageant de l'expérience humaine sont valables pour

toutes ses différentes manifestations. En d'autres termes, au niveau de l'expérience, l'identique ne peut se produire que dans le semblable et non pas dans le dissemblable.

Par conséquent, si une expérience universelle n'est pas valable pour une réalité donnée, c'est que cette réalité n'a pas le même fondement. Alors dans ce cas nous avons affaire à une communauté sociale substantiellement différente, capable d'échapper à la loi de l'humain, parce que supra humaine ou infra humaine. Bien évidemment, nous ne constatons pas ce genre de variante dans les réalités que nous essayons de comprendre.

Ce que nous observons à partir de ces expériences, c'est bien plutôt quelque chose d'uniforme. En tout cas, tout indique que Marx avait raison lorsqu'il disait que la vérité d'une idée se démontre dans la pratique. Pour lui, cette vérité n'est pas une question de théorie, mais bien de pratique. Or peut-on percevoir a priori la dimension négative d'une théorie ? C'est-à-dire savoir si la pensée et la raison réfléchie sont capables de prévoir les incidences négatives de leur propre théorisation ?

Et contrairement aux affirmations de Marx, le but essentiel de la pensée n'est pas de se limiter à constater le résultat d'une pratique donnée, mais bien plutôt de comprendre les incidences qui peuvent avoir, dans la réalité, une théorisation donnée.

Xocoyotzin : Tu as raison, cher ami, de souligner l'urgente nécessité de cette tâche de la pensée. Car c'est une pensée qui s'est voulue et qui a été perçue comme la manifestation de la raison elle-même. En effet, cette vision de l'histoire est apparue lorsque la philosophie avait signalé avec Kant le besoin d'un État conditionné par la raison et que Hegel avait parlé de la nécessité que la raison puisse conditionner l'histoire.

Mais ni l'un ni l'autre n'ont déterminé le contenu de cette raison : la raison axiologique elle-même. En d'autres termes, quel est le sens de cette exigence selon laquelle la raison doit remplacer la Transcendance dans l'histoire, en tant que puissance légitimante et comme source des principes devant se réaliser au niveau de la pratique socio-historique.

Bien sûr, ces philosophes donnent une certaine idée de la nature de ce mouvement. Ainsi pour Kant l'État conditionné par la raison est la forme dans laquelle s'accomplit l'État de droit. Pour Hegel c'est dans le processus historique, que l'humain réalise sa substance éthique. Mais, il ne définit pas d'une manière précise le contenu de la raison axiologique qui doit conditionner l'existence sociale dans son processus d'accomplissement.

C'est, justement, ce vide que la pensée de Marx est censée avoir comblé. La raison guidant l'Histoire est, ainsi, apparue comme la raison marxiste.

Jean : Si j'ai bien compris ta démarche la philosophie classique allemande n'a pas expliqué quel était le contenu de la raison devant guider l'Histoire. Selon toi, Kant et Hegel ont exprimé la nécessité d'aller au-delà de la simple légitimation légale de l'État de droit pour donner naissance à un État de justice, mais ils n'ont pas spécifié les déterminations essentielles de cette dimension éthique.

C'est ce manque qui a fait apparaître le marxisme comme la raison théorique devant accomplir, précisément, cette tâche exprimée par la philosophie classique allemande. En d'autres termes, c'est parce que Marx est censé exprimer le contenu du devoir-être devant guider l'Histoire que sa théorie est apparue comme étant la seule légitime à devenir raison pratique.

Xocoyotzin : C'est justement ce que je voulais dire.

En effet, Marx semblait avoir exprimé le contenu de ce projet devant conduire à la transformation du monde et, donc, à son accomplissement. Dans sa philosophie de l'histoire il n'y a pas uniquement la détermination des changements à opérer en vue d'un devenir-autre, mais aussi une finalité d'ordre englobante. La création en somme d'une communauté de singularités autonomes vivant dans l'abondance puisque c'est ainsi qu'il définissait la société communiste.

Pancho : Nous sommes d'accord pour dire que Marx ne reste pas, à la différence de Locke et de Hegel, sur la simple légitimation juridique de l'État de droit. Le passage de la légitimation transcendantale à la légitimation axiologique implique un processus d'accomplissement. Mais il est clair que ce mouvement ne peut s'arrêter au niveau de l'idée de l'État de droit car le droit ne garantit pas la justice de par sa simple existence. Les lois, Aristote le signalait déjà, se prononcent sur tout, soit pour sauvegarder les intérêts de ceux qui gouvernent, soit pour assurer et garantir les intérêts des gouvernés.

L'État de droit et la pratique démocratique, qui est une de ses manifestations, ne peuvent garantir la justice sociale par eux-mêmes. C'est, d'ailleurs, ce que nous constatons dans notre histoire présente. En d'autres termes, la démocratie libérale n'est pas la finalité de l'histoire, mais bien un moment nécessaire dans son processus d'accomplissement.

Marx a signalé la nécessité d'un mouvement d'accomplissement donc le processus, soyons-en conscients, est inscrit dans la logique même d'un ordre conditionné par la raison axiologique. Le passage au règne de la raison pose la nécessité de la plénitude de sa réalisation. La lutte pour la justice est, comme l'a signalé Ihering, une tâche sans fin.

Mais pour le marxisme le problème est savoir pourquoi cette philosophie de l'histoire a produit autant de malheur et de disgrâce ? Pourquoi cette utopie des lendemains qui chantent, s'est transformée en utopie meurtrière et destructrice du monde objectif ?

Xocoyotzin : Ces interrogations lancinantes sont, tu le sais, dans l'esprit de tous ceux qui ont une intention éthique fondamentale et qui, comme tels, participent à la communauté des justes. Pour cette forme de conscience la question essentielle est savoir si l'échec du marxisme est l'échec de la raison elle-même.

Si tel est le cas, il est évident que la pensée théorique ne peut que perdre sa raison d'être, de même que la lutte pour les valeurs universelles. Et nous amènerait à cette position définie par le taoïste Tchouang-Tseu, d'après qui le détachement, le silence, le vide et le non-agir constituent l'équilibre de l'univers et la substance de la vertu.

D'ailleurs, cette attitude peut même être considérée comme modérée, car l'échec de la raison tend à conduire à la misologie, à la haine de la pensée. C'est une position que nous rencontrons souvent actuellement. On considère, en effet, de plus en plus, que l'être pensant est comme un animal dépravé et dangereux.

Or il est faux de soutenir que l'échec du marxisme est celui de la raison, il s'agit plutôt d'une crise de la pensée. Car, la dimension négative de la pratique du marxisme, n'est pas un produit du hasard ou de la nature pervertie et pervertissante de l'être humain.

Nous avons déjà, à ce propos, souligné que les systèmes des valeurs existent afin de régler des comportements humains et non pas pour régler des relations au sein d'une communauté angélique. La négativité du résultat pratique de cette théorie se trouve bel et bien en elle-même. Le grand problème n'est pas de reconnaître cette dimension, mais plutôt de constater sa non-compréhension. En d'autres termes, il

est particulièrement surprenant d'observer que la pensée théorique, de ce dernier siècle, n'a pas perçu le caractère hautement problématique du système marxiste.

Kyoko : Sur quel plan situes-tu cette problématique?
Je suis anxieuse de savoir ce que tu as à nous dire à ce propos.

Xocoyotzin : Eh bien, pour moi elle ne se situe pas uniquement au niveau de sa vision globale, mais aussi au niveau de ses présupposés. Concernant sa première dimension, rappelons que Marx pose, ainsi qu'Aristote, l'idée de la communauté d'égaux comme le but à accomplir.

Il faut toutefois pour mieux saisir la différence entre l'un et l'autre, séparer le processus du but afin de comprendre la différence de ces deux systèmes de la pensée. Concernant le processus lui-même, je rappelle que pour Marx ce mouvement est conditionné par les automatismes de l'histoire. Pour Aristote, par contre, tout comme pour Hegel, ce que l'être humain accomplit dans ce processus c'est sa propre substance éthique.

On peut exprimer cette différence d'une autre manière en disant que chez Marx l'humanité ne réalise pas un quelconque devoir-être, ou dimension déontologique, dans sa propre historicité. Ce qui s'accomplit, dans et par ce mouvement, c'est la nécessité contenue dans cette puissance motrice de l'Histoire, qu'il appelle les forces productives. Il s'agit dès lors d'un processus a-éthique.

Rappelons que le dévoilement de cette totalité se réalise grâce aux automatismes de ce processus selon lequel, tout moment est supérieur productivement à celui qui le précède, et inférieur –toujours productivement – à celui vers lequel il tend. La logique de ce processus

d'accumulation de positif, est ce que Marx appelle le matérialisme dialectique.

Gardons présent à l'esprit que ce mouvement d'accomplissement implique, chez Marx, la négation de ce que Hegel appela la moralité objective. Ou l'économie du droit et du politique. De plus, au sein de ce rapport, l'économie est pour lui la dimension dominante, tandis que le droit et les mœurs font partie de la superstructure.

Jean : Pour ce dernier point, il est clair que la différence de Marx par rapport à Aristote est particulièrement importante. Tout indique, en effet, que pour Aristote le droit est le fondement du social, en tant qu'ordre institué. Par contre, comme tu viens de l'indiquer, pour Marx c'est l'économie qui constitue le fondement de l'ordre social. Il semble, dès lors, n'avoir pas compris que l'économie ("*oikos-nomos*") contient comme moment essentiel précisément le "*nomos*". Donc en plus de l'offre et de la demande – de la production destinée à satisfaire la consommation – existe une dimension juridique extrêmement importante, sans laquelle ce rapport ne saurait exister. Cette dimension s'appelle droit privé, droit commercial et droit des contrats. De plus, il y a la monnaie qui en grec, comme le remarque Aristote, s'appelle "*nomisma*" – de "*nomos*", loi –, car elle est produite de la convention.

Ainsi un État peut décider si une monnaie a cours, ou s'il faut qu'elle cesse de l'avoir, pour instituer une autre à sa place. De sorte que la production pour l'échange ne pourrait pas exister si cette dimension juridique cessait d'être. Dans ces conditions on ne peut donc pas concevoir le règne de la marchandise en dehors de cette dimension juridique dont nous venons de faire mention.

Xocoyotzin : Tu as raison, cher ami, de souligner cette différence de Marx par rapport à Aristote. Cela dit, il est important de rappeler que pour Aristote comme pour Hegel, l'humanité accomplit sa substance éthique dans le processus de sa propre réalisation. Tout d'abord, cette substance s'extériorise sous la forme de la religiosité, ou de la moralité domestique. Puis, cette substance se manifeste sous la forme de la moralité objective; plus précisément, du droit, de l'économie et du politique.

De sorte que l'humain produit non seulement des valeurs destinées à satisfaire ses besoins matériels, mais aussi des cadres référentiels et des valeurs d'ordre universelles capables de l'orienter dans l'existence et de lui permettre de s'accomplir dans l'histoire. En tout état de cause ce processus d'accomplissement est pour Aristote médiatisé par la réalisation pleine et entière de la moralité objective. Nous constatons la logique de ce processus dans le cas du politique. En effet, pour Aristote le règne de l'individualisme produit par le droit, implique tout d'abord la liberté et la loi du plus grand nombre. Cette loi du plus grand nombre ne peut pas exister pleinement sans l'égalité devant le droit, le pouvoir et la parole publique. Ceci, car la justice, selon la conception démocratique, réside dans l'égalité numérique. Ce qui veut dire que, selon cette logique, toute personne vaut un et pas plus d'un. Le principe de l'inégalité ne peut exister qu'en rapport à la formation et à la distribution de la chose publique. La justice distributive est le complément de la justice corrective; dont la convergence permet d'assurer l'égalité des chances et le nivellement social. C'est précisément l'accomplissement de cette dimension qui permet la réalisation de la communauté d'égaux.

La position de Marx est totalement différente, dans la mesure où cette finalité implique la négation des déterminations de la moralité objective. Dans le cas de l'économie, par exemple, il s'agit de

nier aussi bien le capital, que la monnaie, le marché et la production des valeurs d'échange. Il ne faut pas oublier, à ce propos, que la monnaie et la valeur d'échange sont pour Marx la manifestation de la vénalité et de la prostitution universelle.

Pancho : Tu as raison de rappeler cet aspect anti-économique de la pensée de Marx. Pour l'auteur du *Capital*, l'échange est un mal. Pour cela même, il s'agissait de construire, selon lui, un ordre dans lequel la production des valeurs d'usage soit le but principal des producteurs immédiats. Par contre, pour Aristote, l'échange est consubstantiel à la vie en société. Il ne peut pas y avoir, nous dit-il, de vie sociale sans échange.

Kyoko : D'après ce que vous venez de dire, il ressort clairement que Althusser avait raison lorsqu'il disait que le marxisme était une pensée anti-économique et anti-humaniste. Le côté anti-économique est clairement manifeste, car pour lui, comme vous venez de le rappeler, il s'agit de nier les déterminations essentielles de l'économie, comme l'accumulation élargie, le marché, la monnaie et la production dominante des valeurs d'échange.

Cela dit, je ne vois pas clairement sa dimension anti-humaniste. Je la perçois, mais je ne pense pas pouvoir l'expliquer d'une manière simple, comme lorsqu'il s'agit de cette épaisseur anti-économique que nous trouvons dans son oeuvre.

Xocoyotzin : L'anti-humanisme de Marx se manifeste clairement dans sa philosophie de l'histoire. Comme nous l'avons souligné, pour Marx, l'humain ne réalise pas sa propre substance éthique ni dans son existence sociale, ni dans son processus d'accomplissement. Ce qui se réalise dans cette manifestation n'est,

donc, pas le devoir-être de sa substance éthique, mais bien plutôt la puissance des forces qui lui sont extérieures. Les forces productives sont la substance de ce processus et ne constituent pas, comme telles, l'essence de l'humain. En d'autres termes, le moteur de ce processus est une puissance extérieure à sa propre nature.

Kyoko : Je comprends très bien ce que tu viens de dire. Il reste, tout de même, étonnant qu'on ait pu croire que l'accomplissement matériel de l'humain puisse impliquer la négation des formes et des facteurs qui lui permettent de réaliser une telle finalité.

Xocoyotzin : C'est là précisément que se trouve la partie la plus étonnante de cette affaire. Marx pense, en effet, que le règne de l'abondance matérielle ne peut qu'être le produit de la négation de l'économie. Cela de la même manière que, toujours pour lui, le règne de l'individualité à l'état pur est conditionné par la négation du droit. En ce qui concerne la liberté civile, il soutient que son accomplissement implique la négation du politique.

C'est d'ailleurs pour cette raison, de la négation de la moralité objective, que la finalité de ce processus se présente d'une manière différente chez Marx, que cela est le cas pour Aristote. Si nous considérons la thèse de ce dernier, nous pouvons dire que pour lui la société politique doit se manifester comme une forme de communauté d'égaux en vue de bien vivre. Cela implique, par conséquent non seulement la réalisation pleine et entière de la justice démocratique, mais aussi l'accomplissement matériel et culturel de ses membres. La communauté politique existe pour lui en vue de la réalisation totalisante du bien et du juste, et non seulement en vue de la vie en société. Ce qui veut dire aussi que le droit qui se réalise dans l'ordre institutionnel doit

avoir nécessairement une finalité éthique et non pas le simple but de maintenir un ordre donné indépendamment de cette fin.

Pour Marx, par contre, il s'agit de construire une communauté de singularités autonomes, vivant dans l'abondance. Il s'agit, par conséquent, d'une communauté d'égaux, car composée de singularités autonomes. Au sein de cet ordre, l'autonomie est un principe fondamental, car il n'y a plus en lui d'État, ni des lois, ni des mœurs. De sorte que chaque singularité produit ses propres règles.

Ainsi la production normative devient un phénomène purement singulier. De plus, les règles ainsi produites ne sont pas contradictoires avec celles des autres singularités, car selon le théoricien dudit socialisme scientifique ces sujets cessent d'être égoïstes pour devenir altruistes. À la question de savoir comment expliquer ce changement, Marx répond que ce phénomène est dû à la disparition de la propriété privée.

De plus, ces singularités, selon l'auteur du *Capital*, se manifestent au sein d'un monde où l'abondance matérielle existe. Cela de sorte que chacun aura selon ses besoins. On peut, évidemment, à ce propos, se demander comment il explique l'existence de cette abondance au sein d'un ordre où les mécanismes de la reproduction élargie ont cessé d'exister.

Eh bien, pour Marx, cette abondance de biens matériels est le résultat de la libération des forces productives, lesquelles ne sont plus entravées par la propriété privée des moyens de production et d'échange. Nous avons ainsi affaire à un présupposé théorique qui n'a aucun fondement empirique. Soutenir, en effet, que les forces productives vont jaillir spontanément comme conséquence de la fin de la contradiction fondamentale, c'est énoncer un jugement hypothétique tout en le percevant comme un jugement apodictique. Car, c'est une chose

de dire que A peut produire B et encore une autre que d'affirmer que A doit nécessairement produire B.

Marx a avancé, ainsi, un argument sans aucun fondement valable, car il repose sur des hypothèses qui ne sont pas d'ordre empirique. Comme sont les thèses suivantes : premièrement, les forces productives sont le fondement du réel social, et deuxièmement, la libération totale de ces forces doit se produire avec la fin du règne de la propriété privée des moyens de production.

Nous trouvons aussi ce côté problématique, lorsqu'il est question du principe de l'autonomie. Nous savons, en effet, que la production normative est un phénomène social et non pas un phénomène individuel. Les valeurs englobantes ont comme source les communautés particulières, ou l'humain, mais à aucun moment les singularités.

Nous savons que la production normative a comme but, en général, régler les rapports entre les membres de la communauté sociale. Elle présuppose ainsi la convention, c'est-à-dire l'accord entre ses membres, ou entre ses représentants. La règle ainsi produite est valable pour tous ses membres. La production normative s'impose donc d'une manière hétéronome.

En d'autres termes, la production strictement autonome ne peut pas s'imposer à tous les membres d'une communauté d'égaux. Ceci pourrait se produire seulement dans le cas du despotisme. Le despote, en effet, impose sa règle à tous les autres.

Almina : Comment devons-nous placer l'impératif catégorique Kantien, par rapport au sujet que tu développes ? Rappelons-nous que selon Kant, il faut agir de sorte que le comportement de chacun puisse devenir mesure et exemple universels.

Xocoyotzin : L'impératif catégorique peut dégager des modèles de comportement, mais pas de règles valables pour tous. Le problème n'est pas de trouver des modèles de comportement, mais plutôt produire des règles valables pour tous.

Au sens strict du terme, l'impératif catégorique de Kant appartient qu'au règne de la moralité domestique et pas à la moralité objective. Les religions ont toujours cherché à dégager des comportements exemplaires, pour les imposer aux autres comme modèle avec les cas notamment de Jésus et des Saints dans le catholicisme et l'orthodoxie.

Dans le règne de l'individualisme, par contre, il ne s'agit pas de dégager des modèles de comportement, sinon des règles capables de concilier la liberté des uns avec la liberté des autres et d'empêcher les injustices réciproques. Pour cette raison au sein de ce règne, la production normative ne peut être que le résultat de la convention, et ne peut se manifester d'une manière autonome.

Jean : C'est important de souligner cette différence entre la production normative et la sélection de modèles de comportement. Mais toutefois le principe de l'autonomie ne permet pas l'existence de règles valables pour tous. Toute singularité peut, en effet, à tout moment refuser des règles générales sous prétexte qu'elles ne sont pas le produit de sa propre subjectivité, ou de son soi. Le culte du principe de l'autonomie tel que nous le constatons chez Marx, est un résidu des illusions de son époque. On pensait alors que l'authenticité ne se manifestait que dans l'autonomie. Robinson Crusoé, sans son esclave Vendredi, était considéré, précisément, comme le modèle de cette authenticité.

C'est curieux que Marx projette cette figure au sein de cet ordre censé être l'accomplissement du processus historique.

Quoique si nous approfondissions un tant soit peu la logique de cet ordre, nous nous rendrions compte qu'il y subsiste une cohérence très importante. Nous avons affaire, en réalité à un univers de *monades* sans fenêtres, très proche de celui de Leibniz. La différence fondamentale étant que chez Marx la figure de la Transcendance n'a plus de place.

Nous disons un univers de *monades* sans fenêtres, car au sein de ce monde chaque singularité vit repliée sur elle-même. Chacun produit ce dont il a besoin, de sorte que le commerce avec les autres pour des raisons matérielles, n'a plus de raison d'être. De plus, quand il n'y a plus dans cet ordre des lois communes, et que chacun produit ses propres règles, alors chaque singularité va chercher, par tous les moyens, à sauvegarder sa propre autonomie. De là, la nécessité de l'isolement des singularités inscrite dans cette logique de la production matérielle et de la production normative.

Cette représentation de l'homme nouveau coïncide très bien avec l'idée que Marx s'était fait, dans sa jeunesse, de cette singularité. C'est, en effet, dans *L'Idéologie Allemande* qu'il parle de cette figure qui pouvait être le matin pêcheur, l'après-midi chasseur et le soir philosophe.

Nous avons ainsi affaire à une figure de la singularité proche de celle de l'Unique, de Max Stirne, son ami de jeunesse, figure qui, remarquons-le, n'est pas non plus très éloignée de celle de la *monade* sans fenêtres de Leibniz.

Il est déconcertant que cette représentation de la singularité enfermée en elle-même et avec ses circonstances, a pu être perçue comme une figure idéale, comme l'image de l'individualité accomplie. Mais, le plus surprenant encore est que des personnalités aussi intelligentes que Lukàcs, Sartre et tant d'autres penseurs de l'époque moderne, ont pu croire que le développement de la production passait par la négation de l'économie. En d'autres termes un système

fondé sur la production des valeurs d'usage, pouvait être plus productif qu'un système fondé sur la production et le développement des valeurs d'échange. On allait jusqu'à soutenir que le système de production des communautés primitives était plus productif que celui des sociétés modernes...

Kyoko : Donc d'après ce que vous venez de dire, le résultat pratique du marxisme, tel que nous le constatons, est tout à fait cohérent par rapport à sa théorie. Le désastre de ces économies, est le résultat de la négation de l'économie. L'empire de l'arbitraire à l'état pur, on le constate, est la conséquence de la négation des principes de la sécurité juridique et de l'État de droit. L'existence de la nomenklatura, d'une caste des seigneurs de la chose publique, est quant à elle, le résultat de la négation du principe de l'alternance pure et de la régulation politique elle-même.

De sorte à partir du moment où il y a négation des mécanismes de la reproduction élargie, apparaît nécessairement une surpopulation. L'importance de ce phénomène est en rapport direct avec la radicalisation de ce processus. Il faut aussi remarquer que cet excédent de population est dû non seulement à la réduction brutale de la production et de la productivité, mais aussi à l'augmentation des prélèvements destinés à satisfaire les besoins ostentatoires et la volonté de domination des seigneurs de la chose publique. La militarisation croissante de la structure du pouvoir et la volonté de conquête de cette nouvelle caste à vocation universelle, n'a fait qu'aggraver ce phénomène de l'apparition excédentaire de population, excédent voué, par ailleurs, à la négation pure et simple. Cette capacité de néantisation est d'autant plus radicale que ce système de pouvoir ne possède pas un fondement éthique. La morale faisait, en effet, partie, pour Marx, des préjugés bourgeois.

Pancho : Tu expliques-là la facilité avec laquelle cette machine s'est avérée capable de broyer la matière humaine. Car ce système se considère non seulement dans son action quitte de tout principe éthique et de toute moralité minimale, mais était sensé être l'objectivation même de la raison et du progrès dans l'Histoire.

De plus lorsque le fanatisme et l'intolérance se posent en tant qu'universalité pure, ils se manifestent dans la pratique comme puissance meurtrière. Les camps de la souffrance et de la mort ne peuvent être que le résultat pratique d'une telle doctrine.

Cela dit, la cohérence constatée à présent entre théorie et pratique de cette doctrine, n'explique pas pourquoi autant d'intellectuels ont fait l'apologie de cet enfoncement dans l'horreur à l'état pur. Car rappelons-nous quand cette machine à broyer l'humain fonctionnait à plein rendement, que des intellectuels en occident, sans aucune honte, applaudissaient ces événements, voire même demandaient leur radicalisation !

Comment expliquer de tels comportements, particulièrement dans le cas des philosophes ? De la part de ceux qui sont sensés promouvoir et lutter pour les valeurs universelles. Je sais que certains croient les philosophes sont naïfs en politique. Mais, si le philosophe n'est pas capable de faire la différence entre le bien et le mal, qui peut alors le faire ?

Est-il possible de soutenir, suivant l'expérience de ce terrible 20^{ème} siècle, que les intellectuels sont particulièrement attirés par le sortilège maléfique des doctrines thanatiques.

Xocoyotzin : Je ne pense pas que nous puissions soutenir une thèse pareille, car si cette attirance était vraie, toute pensée axiologique serait alors impossible. Or, nous soutenons que tout être

humain normalement constitué est capable de faire la différence entre le juste et l'injuste.

Dans le temps on disait que le philosophe est par définition l'ami de la sagesse, celui qui lutte pour la vraie connaissance, c'est-à-dire celle qui se manifeste à deux niveaux différents : d'un côté, celle qui se réalise par rapport à l'univers des valeurs, et de l'autre côté, celle qui se concrétise en fonction de la réalité elle-même. Il s'agit, par conséquent, de réfléchir d'une part, à partir des valeurs universelles, et de l'autre, de comprendre le logos de l'être.

La modernité a failli incontestablement à ses exigences. Tout indique que la cause principale de cet échec se trouve dans le phénomène de l'engagement. Car, nous avons affaire dans cette modernité à un monde où l'individualité est libre. Nous n'avons pas à faire, en tous cas, à un monde où les êtres qui pensent sont le produit du dressage, comme sous l'empire de l'absolutisme religieux.

Dans la modernité, il s'agit d'un phénomène tout à fait différent, car l'individualité a la possibilité de réfléchir en dehors de la contrainte. Or les possibilités d'une pensée vraie vont disparaître à cause de l'engagement. Les idéologies vont remplacer la Transcendance en tant que puissance légitimante. Mais ces idéologies ne sont pas la manifestation de la raison axiologique, comme on a pu le croire. Dans sa vérité nous n'avons pas à faire au "logos" des idées, mais aux manifestations des intérêts en jeu.

On arrive à comprendre mieux si on tient compte que le passage de la légitimation transcendantale à la légitimation populaire donne naissance au pluralisme politique. Chaque manifestation de cette pluralité va se réclamer de systèmes de pensée sensés être l'expression même du juste visant l'intérêt général. En d'autres termes, chaque formation politique va se réclamer du "logos" même des idées. Plus précisément, des universaux.

Almina : Si j'ai bien compris, dans la pratique de cette histoire, la Transcendance est remplacée par les idéologies en tant que puissance légitimante. Mais ces idéologies sensées exprimer le "logos" des universaux, ne sont pas, en réalité, la manifestation de la raison axiologique. Elles expriment plutôt les virtualités des intérêts établis.

Xocoyotzin : Je cherche justement à exprimer cela. Mais on peut aussi expliquer ce point de manière différente, rappelant que le pluralisme s'exprime de la façon la plus simple, par la différence entre la droite et la gauche. Or la droite et la gauche ne sont pas des déterminations absolues sinon relatives car non seulement l'un n'est pas le juste et l'autre son contraire, mais aussi car la droite et la gauche sont les variantes de chaque ordre institutionnel. Ainsi en prenant un exemple significatif dans la réalité actuelle, on constate qu'en France le parti communiste représente la gauche, tandis qu'en Russie il représente plutôt la droite.

Or d'une manière générale on conçoit la gauche et la droite comme des déterminations absolues, comme l'est la différence au sein des catégories d'ordre universel. Ainsi, pour les uns le libéralisme se perçoit comme le mal et le socialisme le bien, tandis que pour d'autres c'est l'inverse le vrai.

Cette existence immédiate et immanente du bien et du mal présuppose, pour la conscience idéologique, que la morale personnelle est fondée sur l'engagement. Cet engagement, remarquons-le se définit par rapport à un projet et implique que cette conscience est immergée dans l'action. Ainsi, la croyance dans le projet et son engagement permet à cette conscience de se considérer du côté du bien et légitimer son action et cela même lorsque cette action est la manifestation de l'horreur absolue.

Cette conscience croyante se réclame, en dernière instance, seulement des idéalités de sa doctrine. Pour elle la manifestation concrète de cette doctrine est le résultat soit, de l'intervention des puissances perverses et pervertissantes, soit, de la nature imparfaite de l'être humain qui lui permet de ne pas assumer l'historicité de la manifestation pratique de sa doctrine. C'est une façon d'é luder toute responsabilité. Or l'honnêteté minimale exige que le partisan d'une doctrine assume sa manifestation pratique, car cette historicité n'est que le pouvoir-être de son idéalité. Plus précisément, elle ne peut pas être autrement. En outre, cette responsabilité, par rapport à l'historicité concrète d'une doctrine, est d'autant plus une exigence éthique que nous avons affaire à des systèmes de valeurs qui ont produit le mal et le crime universel.

Mais la tendance à l'engagement, au sein des forces luttant pour le pouvoir, a aussi une incidence négative au niveau de la pensée et de l'action. L'intellectuel engagé, devient ainsi l'instrument d'une pensée parcellaire qui n'a pas conduit à la fin de la philosophie, avancé par certains, mais plutôt à sa perversion, voire à la dégénérescence de la pensée.

Rappelons à ce propos que la réflexion est un jugement. Or on ne peut pas être, à la fois, juge et partie. L'intellectuel engagé fait, dans la réalité, l'apologie de la ligne de son parti et assume sa perception du réel. C'est pourquoi les théoriciens marxistes n'ont pas compris que le développement de la productivité n'est pas être le résultat de la négation des mécanismes de la reproduction élargie. En d'autres termes, la négation de l'économie ne va produire que dévastation et ruine du monde objectif.

Pancho : Ta démonstration, cher ami, est tout à fait évidente. Bien sûr cette volonté de croyance idéologique a empêché de

voir les phénomènes les plus simples. À présent, avec l'effondrement du communisme, des personnes engagées hier encore dans ce mouvement, se rendent compte de l'étendue du désastre, mais surtout qu'ils ont participé à une des entreprises de destruction les plus grandes de l'histoire : au génocide et au crime contre l'humanité. Combien de peuples n'ont-ils pas été poussés vers la ruine et la disgrâce absolues par des penseurs, en qui ils ont eu la confiance la plus totale, car ils se présentaient comme philosophes, c'est-à-dire des défenseurs de la vérité et de la justice ?

Xocoyotzin : En effet ces personnages ont compromis et souillé la pensée. Et en légitimant l'horreur et le crime universels, ne font pas partie de la communauté des justes, de ceux qui, comme aurait dit le taoïste Lie Tseu, ont comme fondement de leur pensée l'humanité et la justice.

Almina : Évidemment ceux qui ont remplacé la lutte pour la justice par la lutte pour la domination et ont fait l'apologie des doctrines et des mouvements producteurs du crime universel font partie de la communauté des méchants. Il est clair que les penseurs qui ont adhéré à des organisations criminelles ne font pas partie de la communauté des justes.

Mais on ne peut inclure dans cette catégorie des méchants, ceux qui ont adhéré circonstanciellement à ce type d'organisation dans leur jeunesse car la pensée dominante de l'époque et ses grands philosophes ont avancé qu'il s'agissait du chemin de la vérité et de la justice.

Xocoyotzin : On ne peut être que d'accord avec ce que tu dis. Mais, le phénomène de l'engagement et de la croyance dans

les idéologies pose le problèmes des distorsions provoquées au niveau de la pensée insurmontables par la simple constatation des résultats et la condamnation de ceux qui en ont fait l'apologie. En effet, la position d'un Heidegger par rapport au nazisme et d'un Sartre par rapport aux marxisme ne peut être que condamnable. Mais, cette condamnation est un point de départ et n'implique qu'une rupture par rapport à la morale de l'engagement. Car il faut replacer la recherche du savoir vrai, à la place qui lui revient.

Tout indique, en effet, que la place du philosophe, et de tous ceux qui réfléchissent en fonction des valeurs universelles, n'est pas de servir des greffiers à ceux qui luttent pour le pouvoir. Les penseurs du savoir-vrai doivent se situer plutôt en dehors du jeu de ceux qui portent, comme disait Protagoras, le masque de la justice. Ils ne doivent pas, par conséquent, participer à la démagogie ordinaire et encore moins en faire l'apologie.

Les penseurs du savoir-vrai ont un rôle très important à jouer dans la société et dans la communauté des nations. Mais n'oublions pas que le dépassement des pouvoirs absolutistes et despotiques, légitimés par les religiosités, conduit à l'apparition de l'État de droit et que cette forme juridique contient comme devoir-être un ordre conditionné par la raison universelle : l'État de justice.

En d'autres termes, la légalité d'un pouvoir n'implique pas sa légitimité axiologique. Dans la réalité historique que nous connaissons, la vérité est bien le contraire. Il s'agit, par conséquent, d'introduire cette dimension dans l'ordonnement juridique et dans la pratique sociale. Le rôle régulateur d'une instance extra-juridique s'avère, ainsi, nécessaire. Cette instance ne peut être autre que celle d'une communauté d'intellectuels ayant un compromis éthique fondamental d'ordre universel. C'est-à-dire avec la dimension strictement éthique de l'humain qu'est l'axiologie rationnelle.

Kyoko : Si je comprends bien, tu penses qu'une communauté intellectuelle avec un compromis éthique fondamental est la seule capable d'assurer l'existence d'un ordre susceptible de promouvoir et d'assurer la justice dans le monde. Tu reprends, alors, l'idée de l'intelligentsia, sans attache, flottant librement, dont parlait Karl Mannheim. Mais, que répondre, dans ce cas, à la critique selon laquelle ces êtres sont, ainsi, en dehors de la pratique, enfermés dans une Tour d'Ivoire ?

Xocoyotzin : Tout d'abord, je ne pense pas que ma position soit la même que celle de Mannheim. Bien évidemment, l'indépendance des penseurs du savoir vrai, est quelque chose de fondamental. Mais il n'est pas difficile de comprendre qu'on ne peut être juge et partie à la fois. D'où, la nécessité de cette indépendance dont parlait Mannheim.

Mais, le penseur du savoir-vrai ne doit pas penser le monde à partir de lui-même et ni de ses propres circonstances. L'axiologie rationnelle exige que cette réflexion se fasse, soit en fonction des universaux, soit en relation à la logique de l'être. Toute réflexion morale, en tout cas, ne peut se faire qu'en fonction de ces valeurs universelles.

Cependant ce sujet de la pensée universelle n'est pas en dehors du monde. Il est immergé au niveau de sa totalité et des problèmes universels qui s'y posent, n'étant pas simplement présents, mais passés et futurs. Bien sûr, à ce niveau-là, le penseur du savoir-vrai ne doit pas être compromis avec les forces qui luttent pour sauvegarder un pouvoir, ou y accéder, en quête de sinécures, privilèges et d'honneurs. Les cadeaux des associations de malfaiteurs – des élites corrompues –, et, encore plus, des organisations criminelles, ne sont que des cadeaux empoisonnés. Pour l'être possédant une intuition

éthique fondamentale, il n'y a rien de plus terrible que de reconnaître qu'il a soutenu un pouvoir de cléptocrates, et, plus encore, s'il a participé au crime universel.

Il ne faut pas oublier que l'absolu dans l'horreur est capable non seulement de rendre fou tout être conditionné par un minimum d'éthicité, mais il est aussi capable d'oblitérer toute forme de pensée. Adorno se demandait, à ce propos, si on pouvait encore continuer à penser après Auschwitz. Pour nous, savoir si une telle possibilité existe après la prise de conscience des trois formes de mal absolu et de crime universels reste le plus important. Or d'une part, cette possibilité existe pour autant qu'elle est faite à partir des valeurs universelles, et de l'autre nous sommes obligés de réaliser une telle réflexion pour pouvoir introduire dans l'existence l'espoir d'une vie heureuse et digne pour tous les membres de la famille humaine.

Almina : On totalement d'accord avec ton argumentation. Le bien-être de la communauté humaine n'est pas le résultat de la simple rationalisation de ce qui est, mais bien de la mise en pratique d'un système de valeurs conforme à sa finalité. Or cette dernière n'est autre que le principe de la communauté d'égaux égalité entre les individualités au niveau national et égalité entre les sociétés sur le plan international.

Il s'agit, par conséquent, d'introduire cette dimension dans la pratique sociale. L'État de droit n'épuise pas les possibilités de la moralité objective. Dès lors, la seule prise en charge, par la juridicité de la dimension de l'axiologie rationnelle, est-elle suffisante pour assurer son accomplissement ?

D'après ce que j'ai compris, Xocoyotzin pense que le maximum de positivation de l'axiologie rationnelle n'est pas en elle-même

suffisante. Que seulement l'indépendance des penseurs du savoir-vrai peut permettre d'accomplir une telle finalité.

Est-ce bien, cher ami, la façon dont tu poserais ce problème ?

Xocoyotzin : C'est très exactement, chère amie, ce que je veux dire. Mais, avant de revenir sur ce point, j'aimerais vous rappeler que nous venons de vivre, avec la pratique du marxisme, une expérience particulièrement malheureuse de l'histoire de l'humanité. À nous, par conséquent, de bien réfléchir sur cette expérience.

Or, concernant la position sociale des intellectuels, pour Marx une partie des idéologues bourgeois, en particulier ceux qui se sont haussés à l'intelligence théorique du mouvement général de l'histoire – comme il le dit dans *Le Manifeste Communiste* –, doit rejoindre l'avant-garde prolétarienne. L'intellectuel qui veut lutter pour la justice, se doit, dès lors, de faire partie de cette avant-garde prolétarienne. Son rôle, au sein de ce mouvement, est de rappeler aux membres du Parti les buts universels qu'ils se doivent de réaliser.

Nous connaissons le résultat de cet engagement. La pensée théorique et la philosophie en particulier ont été compromises dans un mouvement qui a conduit à la destruction de la raison dans la théorie et dans la pratique. Il faut par conséquent, éviter tout compromis de la pensée qui est volonté de savoir et de justice, avec tout mouvement tendant à la prise du pouvoir.

Il ne faut pas oublier de plus que cet engagement a empêché toute perception critique de la théorie et de la pratique. Cette théorie disait, par exemple, que la propriété privée des biens immobiliers est la source même de la domination et de l'exploitation. Ainsi la suppression du règne de la propriété privée conduit à la disparition de toute forme de domination et à la constitution d'une communauté

d'égaux. C'est-à-dire à la création d'une communauté où, comme disait Marx, le libre épanouissement de chacun est la condition du libre épanouissement de tous.

Nous savons, par contre, pour Platon – et également pour ceux qui ont suivi sa théorie politique comme Saint-Augustin, Thomas More et Campanella – que la disparition du règne de la propriété privée et de l'individualisme, conduit à la castification du social. De plus, la pratique du marxisme, on le constate, a produit un ordre très proche de celui prévu par Platon dans sa *République*, avec sa nomenklatura et le peuple en général. Le tout, bien sûr, se reproduisant de manière simple. Dans ces conditions les enfants de la nomenklatura deviennent nomenklaturistes à leur tour, et ainsi de suite.

En tout état de cause, il est important de reconnaître que l'ordre institutionnel du marxisme pratique n'a rien à voir avec les idéalités de Marx et d'Engels. Nous avons plutôt affaire à un système castifié, tel que Platon l'avait imaginé.

Or on constate curieusement que ces intellectuels élevés à l'intelligence théorique du mouvement général de l'histoire, n'ont pas perçu ce phénomène. De plus, Marx lui-même n'a pas cherché à expliquer sa différence avec l'auteur de *La République*. Il n'a pas réalisé qu'en partant des mêmes présupposés il arrivait à des résultats contraires à la tradition platonicienne. Il arrivait à une pensée qui s'est aussi posée le problème de la négation de la moralité objective.

Il faut aussi rappeler, à propos de ce sujet et que Marx lui-même constate au début des années 1850, dans ses études sur l'Inde, que la non-propriété privée de la terre tend précisément à la castification de l'ordre communautaire. Or, au lieu de saisir l'importance de cette observation et sa cohérence par rapport à la théorie platonicienne, le théoricien du socialisme scientifique va l'évacuer sous la forme du concept du mode de production asiatique.

Par ce concept, il tache d'expliquer que dans ce mode de production la loi universelle est faussée. Cette loi veut, selon lui, que la propriété donne la domination et que la non-propriété produise la non-domination. Or, dans ledit mode de production *asiatique* se serait plutôt le contraire, à savoir que la non-propriété secrète la domination, et, cela, sous une forme très radicale, car il s'agit du phénomène de la castification.

Ce présupposé de la théorie marxiste est non seulement problématique, mais faux. Le résultat pratique de sa propre théorie, en est la confirmation la plus éclatante. Or ni Marx ni d'ailleurs ceux qui ont cru à son système de pensée, n'ont compris la problématique de cette thèse. Tout ceci indépendamment de l'expérience historique de tous ces systèmes que le marxisme a englobé dans le concept dont nous venons de faire mention, ainsi que de la tradition de la théorie platonicienne.

Le même aveuglement concerne cet autre présupposé du système de Marx qu'est la théorie de la valeur travail. En effet, selon cette théorie, qu'il a repris à Ricardo, la valeur des marchandises est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à leur production. Plus simplement, la production est le seul facteur à ajouter de la valeur. De sorte que d'autres facteurs présents dans le marché, comme le transport, la distribution, la commercialisation, la vente, la publicité et les taxes ne participent pas à la formation de la valeur. Ces facteurs ne seraient, dès lors, que de faux frais de la production capitaliste...

Mais la théorie de Marx pose des problèmes d'inadéquation au réel très importants. Comment expliquer cet aveuglement, si ce n'est par l'engagement et la volonté de croyance? Or la croyance est la négation de la pensée, car sa loi est le "*credo quia absurdum* !".

De plus la pensée qui s'investit dans le particulier prend celui-ci pour l'universel, d'où le dogmatisme, le fanatisme et l'intolérance. La pensée qui s'enferme dans le particulier est, par définition, une pensée bornée et par conséquent le contraire d'une pensée dont le seul compromis n'est autre que la recherche de la vérité et la lutte pour la justice.

L'indépendance de la pensée qu'incarne la raison axiologique, est aussi une exigence fondamentale même lorsque ces valeurs ont atteint le maximum de positivation dans un ordre donné. En effet, la légalisation des principes n'implique pas leur efficacité. La lutte pour la justice n'est pas une abstraction théorique, elle implique nécessairement la lutte pour la justice concrète. De là la nécessité d'être constamment en garde contre toute forme de perversion, de tout ce qui se rapporte à la substance du devoir-être du monde.

Jean : Il est clair, cher ami, que le compromis avec les forces qui luttent pour le pouvoir, ne peut que conduire à la perversion de la pensée et de la perception éthique. L'être engagé devient nécessairement partisan et développe une pensée unidimensionnelle et unilatérale, conduisant forcément au dogmatisme et au fanatisme et à croire en un système donné de valeurs et à la négation de toute réflexion à partir des valeurs universelles, ainsi que toute perception conforme à la logique du réel.

Mais le problème ne s'arrête pas là, car il n'est pas strictement nosologique. Une des manifestations les plus graves de cette forme de conscience est le fanatisme et l'agressivité. Dans le cas du marxisme, sans l'oublier, que cette volonté de négation de toute pensée différente, de toute interrogation pouvant mettre en cause les dogmes établis, pouvait conduire à la diabolisation et à l'anéantissement de ceux qui se rendaient ainsi coupables. Bien évidemment, cette volonté de

destruction de toute différence de pensée, a pris des dimensions particulièrement inouïes dans les pays où cette doctrine était l'idéologie officielle. De ce point de vue, le marxisme pratique n'a rien eu à envier dans ce domaine au catholicisme de l'époque de l'inquisition expliquant, dans ses textes normatifs, que l'Église a le droit de torturer et de tuer.

Pancho : On est tous d'accord là-dessus. Tous ceux qui ont essayé, pendant l'époque du marxisme conquérant, de réfléchir autrement afin de restructurer le devoir-être du monde, ont connu les déchaînements de l'agressivité que toute critique faite à Marx était un sacrilège. Ils considéraient, en effet, comme l'a dit Sartre dans *La Critique de la Raison Dialectique*, que le marxisme était l'horizon indépassable de la pensée de notre temps. On ne pouvait donc que commenter cette pensée et croire qu'en dépit des horreurs et des crimes sa pratique conduisait nécessairement à la constitution du meilleur des mondes.

Mais toutefois l'effondrement du socialisme réel n'a pas résolu les problèmes théoriques posés par Marx. On peut constater encore des survivances très fortes de cette pensée. Très souvent, d'ailleurs, ces formes de pensée sont véhiculées à travers, ce qu'on appelle, la doctrine socialiste en général.

Nous avons déjà parlé de la thèse de Marx concernant le règne de la propriété et celui de la non-propriété. Mais par contre nous n'avons pas fait référence à la thèse de l'augmentation du secteur public qui accroîtrait la justice sociale. Par conséquent, cette justice serait en rapport direct avec l'importance du secteur public.

Xocoyotzin : Tu touches là un des grands problèmes de l'économie politique moderne. Certes, nous assistons à un mouvement de désengagement économique des États un peu partout

dans le monde. L'échec du socialisme réel, de nos jours, se répercute dans les économies mixtes. L'existence d'un secteur nationalisé n'est plus considéré comme une cause de justice sociale et de rationalité économique.

À la base de toute cette problématique, c'est savoir quelle est la proportion convenable entre le secteur privé et le secteur public. Il est, toutefois, curieux de constater que la pensée politique moderne semble se perdre dans un domaine qui fut déjà réfléchi lors de sa formation.

Le point de départ de toute cette réflexion est sans nul doute la thèse platonicienne indiquant que la disparition du secteur privé est la condition essentielle de la réalisation de la justice sociale. La négation du secteur privé implique, par conséquent, que tout doit devenir secteur public et ainsi rentrer dans le domaine de la propriété publique, de la propriété commune, de la propriété de tous.

Celle-ci est la thèse de Platon, tout comme elle sera plus tard celle de Marx. Aristote, pour sa part, n'est pas d'accord avec cette théorie. Et ceci, pour deux raisons. La première étant qu'il n'y a pas propriété publique sans propriété privée. Nous avons affaire ici, à une manifestation de la loi des contraires dans le social. Car le réel, quel qu'il soit, se meut au sein de la loi des contraires. Il ne peut y avoir positif sans négatif. Dans le domaine qui nous intéresse, il n'y a donc pas de secteur public sans secteur privé. De la même manière qu'il n'y a pas offre sans demande etc.

Voilà la logique du fondement du réel. Plus précisément, ce sans quoi le réel ne peut pas être en tant que tel. Je rappelle, à ce propos, que pour Marx la loi des contraires n'est pas comme telle le fondement du réel. Le communisme est, en effet, un ordre dans lequel la société civile existe sans l'État et la propriété publique sans la propriété privée.

Mais la deuxième raison du désaccord entre Aristote et son maître, Platon, provient de la signification du concept de la propriété publique. En effet, pour Aristote cette propriété est bien la propriété commune, le bien de tous. Cependant ce tout ne doit pas être pris dans le sens de chacun d'eux. La chose publique appartient à tous collectivement et non pas à chacun de ses membres pris individuellement.

La chose publique, au sens économique, est ainsi l'ensemble des richesses mises à la disposition de ceux qui contrôlent le pouvoir. Le principal problème est, dès lors, savoir comment doit être reparti cet ensemble de richesses. D'un point de vue axiologique cette pratique concerne la justice distributive.

Il s'agit de comprendre, par conséquent, que la chose publique ne doit pas être objet d'appropriation ni de monopole par une minorité quelconque. Ce domaine n'a pas être géré selon les principes de l'économie privée car une telle forme de gestion est la négation de sa propre logique.

Les principes conditionnant la formation et la distribution de la chose publique ne peuvent être qu'axiologiques. La formation des budgets publics doit être déterminée par la justice contributive, tandis que la logique de leurs dépenses, doit se rapporter à la justice distributive.

Kyoko : Cette partie de la réflexion aristotélicienne est, sans aucun doute, extrêmement importante. Elle nous permet, en effet, de saisir d'un côté, quelle doit être la proportion raisonnable d'un secteur par rapport à l'autre, et de l'autre côté, quel est le rôle de l'État du point de vue économique.

Il est clair, en tout cas, que l'État a, selon Aristote, un rôle axiologique fondamental. On perçoit cette dimension dans son

oeuvre politique et éthique, quoi qu'elle n'ait pas été jusqu'à présent bien comprise. Pour cette raison il me semble qu'il serait plus profitable pour nous tous, que tu puisses, cher Xocoyotzin, approfondir cette dimension.

Xocoyotzin :Tu as raison, chère amie, de souligner l'importance de cette réflexion. Il faudrait toutefois rappeler que chez Aristote les catégories ne sont pas entièrement développées. Les textes politiques et éthiques parvenus jusqu'à nous, sont des notes de cours assez confuses. Mais lorsqu'on approfondit cette réflexion on se rend compte qu'elle est très riche et très cohérente.

Nous savons, en effet, qu'Aristote s'est demandé quelle était la proportion raisonnable entre le secteur public et le secteur privé. Nous savons aussi qu'il n'a pas donné là-dessus, une réponse claire. Mais nous pouvons, tout de même, trouver une réponse précise, dans ce domaine, en partant de la constatation qu'il a faite c'est-à-dire que toutes les choses sont susceptibles d'être en propriété commune ou en propriété privée. Ainsi dans une cité appelée à être bien administrée vaut-il mieux que la possession commune s'étende à tous les biens, ou qu'elle soit limitée à certains biens, à l'exclusion de tous les autres ?

De plus, pour lui, il est évident que ne rien posséder en commun est une impossibilité manifeste. Car parmi les biens produits par les communautés sociales, il y en a qui sont plus conformes à la propriété commune. C'est le cas des lois et des traditions par exemple. Il y en a d'autres, en tant que fondement de ces ensembles, sont amenés à rester dans le domaine commun, cas notamment du territoire.

Et on peut, à ce propos, se demander si le rôle d'un État éthique est celui de produire des biens destinés à la satisfaction des besoins individuels et de garder dans le domaine commun ces unités économiques ? Ou est-ce que le rôle d'une telle institution est de

produire des biens comme les chaussures, les voitures, les maisons, etc. ? Évidemment ces types de production ne correspondent pas à la finalité d'un tel État.

L'activité économique d'un État avec une finalité éthique ne se limite qu'à l'administration de ce qui correspond au domaine public au sens strict du terme. Le rôle d'un tel État n'est pas, comme a dit Adam Smith de devenir le super-intendant des affaires des particuliers. Par delà ce problème de l'administration de la chose publique, cet État a une finalité axiologique essentielle, qui est de produire et administrer le droit juste.

Pour mieux saisir cette exigence de la limitation du rôle économique de l'État, il faut se rappeler que pour Aristote la chose publique est l'ensemble des biens mis à la disposition de ceux qui contrôlent le pouvoir. Mais, pour éviter toute forme d'abus de la "res-publica", il est nécessaire, toujours selon lui, de réaliser trois conditions essentielles. Premièrement, organiser les lois et les institutions de telle sorte que la chose publique ne puisse pas être une source de profit ou d'appropriation. Ceci implique nécessairement que le budget de fonctionnement de l'État doit être réduit au strict minimum. Cette diminution permettant, bien sûr, l'augmentation du budget de dépenses sociales.

Deuxièmement, instituer des mécanismes de régulation objective, susceptibles d'empêcher toute forme de monopole de la chose publique, par conséquent, la démocratie doit assurer l'alternance pure. Dès lors les postes à vie dans la fonction publique sont contraires à cette exigence éthique et implique que le bien de tous ou la propriété commune, ne doit pas être monopolisé par une minorité quelconque. Les fonctions de seigneurs de la chose publique sont, ainsi, contraires à cette exigence.

Troisièmement, assurer à travers les lois, les institutions et le discours public que les principes de la justice distributive soient appliqués sur le plan de la pratique institutionnelle.

Pancho : Si tu me permets, cher Xocoyotzin, j'aimerais qu'on revienne sur certains points déjà évoqués. Certes, tu as une interprétation très particulière de la philosophie d'Aristote. Cela fait vingt-trois siècles qu'on le lit et jusqu'à présent personne n'a réussi à le déchiffrer de cette manière. Les concepts sont, en effet, de lui, mais tu as une telle manière de les agencer qu'il en résulte quelque chose de très fort, et d'extrêmement séduisant.

Peu importe, nous n'allons pas discuter pour savoir si la théorie que tu développes est entièrement d'Aristote. L'important c'est la théorie elle-même.

Xocoyotzin : À dire vrai, mon cher Pancho, je ne prends et développe les concepts que dans leur rapport, tels qu'ils se trouvent, sous leur forme première, dans l'œuvre qui nous est parvenue de ce grand monument de la pensée universelle.

Pancho : Quoi qu'il en soit, tu nous livres un produit fini, dans lequel la transformation joue un rôle aussi important que la matière première. C'est donc à cet ensemble qu'il convient de faire référence, en évitant de séparer le fond de la forme, pour ne pas se perdre dans l'inéssentiel et l'abstraction pure et simple.

La loi des contraires est posée, semble-t-il, comme le point de départ de cette théorie que tu as exposé. Le fondement du réel est, bien sûr, ce rapport des contraires. Les classiques de la pensée chinoise ont aussi parlé de cette loi. Pour eux, le "Sing", le principe vital, se compose de yin et de yang. Mais, cette différence peut aussi se

présenter en tant qu'unité; ce qui donne le "Koua", c'est-à-dire l'union du yin et du yang. De plus, cette philosophie, en rapport avec cette loi des contraires, présente la catégorie du "t'ai-ki", qu'est l'indistinction première. C'est-à-dire lorsque la différence fondamentale est dissoute dans l'indifférence. Mais les catégories de base y sont en puissance. Notons aussi, à ce propos, que dans la pensée aztèque, ces catégories sont présentes de manière particulièrement significative. C'est ainsi qu'Omotheotle est le principe de l'unité simple. Puis qu'Omothecutli est le Seigneur de la dualité (donc dominant masculin), tandis qu'Omocihuatle est la Dame de la dualité (par conséquent dominant féminin).

Dès lors, pour la grande pensée Universelle, le rapport des contraires est le fondement de l'être. Il n'y a donc pas de réalité en dehors de ce rapport. Et vouloir dépasser le rapport des contraires, c'est se projeter dans la dimension de l'abstraction pure, par conséquent, dans cette dimension qui n'a plus rien à voir avec la logique du réel, ni avec les lois de la pensée.

Concernant le social, le rapport des contraires se manifeste dans la relation entre l'État et la société civile. Où il ne peut y avoir de société sans État, ni d'État sans société civile. Or pour Marx le communisme est un ordre où l'État cesse d'exister, de même que les lois. Il s'agit ainsi d'un ordre acratique et anémique qui, selon la théorie politique héritée des classiques grecs, donne l'anarchie.

C'est une réalité tendant à un état d'entropie maximale. À ce propos, pour Marx la disparition de l'État résulte de la révolution prolétarienne qui doit provoquer le dépassement de la contradiction fondamentale. Ce monde post-révolutionnaire doit être, ainsi, le règne du positif à l'état pur, être donc, le dépassement de la loi de la contradiction.

Marx est un des rares théoriciens de l'histoire de la pensée à avoir proposé le dépassement de la loi des contraires. Novalis,

le penseur romantique allemand est aussi un de ceux qui propose le dépassement de la dyade. C'est ainsi que dans ces *Fragments* il nous dit qu'anéantir le principe de la contradiction est la plus haute tâche de la logique supérieure.

Or, ce qui est compréhensible chez Novalis ne l'est pas chez Marx. Novalis est, en effet, un poète et comme l'a montré Jean Cohen, le rôle de la poésie est de se projeter par delà la logique des contraires, car elle aspire à la conciliation pure de l'être en lui-même. Celle-ci ne peut pas être la position de Marx. L'auteur du *Capital* se veut scientifique. De là que le moins qu'on puisse attendre de lui c'est le respect de la logique de l'Être. Donc, qu'il est ce qu'il est et non pas son contraire : néantisation de lui-même, tendance à l'entropie maximale.

Pour cette raison, il est hautement problématique de soutenir que Marx était un matérialiste radical. Il serait plus juste soutenir que son matérialisme historique débouche sur l'idéalisme absolu. Qu'il soit, en somme, rattrapé par Platon l'idéaliste qui est, dans son projet, d'un réalisme surprenant. Ce n'est, dès lors, pas un hasard si la pratique du marxisme mène au-delà du degré zéro de la civilisation. Ce n'est pas non plus un accident si ce processus de néantisation de la moralité objective, et de tous les principes de l'éthique rationnelle, conduit à la régression brutale dans la barbarie du sang et du sol.

Or le but de l'axiologie rationnelle n'est pas de se perdre dans le sortilège maléfique des doctrines thanatiques, mais plutôt de poser comme devoir-être du monde la constitution d'une communauté d'égaux au niveau national, comme au sein de la société des nations.

Xocoyotzin : C'est juste ce que tu dis. En tout cas le but de la raison pratique n'est pas la réalisation du règne de l'utopie car cette dernière – telle que Thomas More l'a expliquée et ainsi qu'elle est

explicitée par le projet socialiste – est la négation du devoir-être, c'est-à-dire du contenu rationnel de la substance éthique de l'humain.

Kyoko : C'est vraiment déconcertant de constater que pour les marxistes le concept d'utopie n'a jamais posé de problème. Il est l'expression de la finalité de leur projet. Bien qu'à aucun moment cette conscience – dans ses manifestations les plus authentiques – n'a jamais eu comme but, conscient de sa propre pratique, la création d'un ordre castifié. Or indépendamment de ce manque de conscience – quant à la finalité effective de sa propre pratique, – ce sujet exprime à travers le concept d'utopie la vérité de son engagement. Où si tu préfère la construction d'un ordre où l'État est but et où l'individu n'est rien. Un ordre ponctuellement hiérarchisé, où il n'y a plus de mobilité verticale et où chaque niveau de cette hiérarchie s'auto-reproduit d'une manière simple menant à la castification d'un tel ordre.

Xocoyotzin : C'est justement pour éviter la perspective d'un tel ordre que nous posons, à la base du social, la loi des contraires, ce qu'implique le rapport entre l'État et la société civile. De plus, il n'est pas question pour nous de poser comme finalité la création d'un ordre communautaire légitimé par la moralité familiale.

Le but est plutôt le dépassement d'une telle logique. C'est dans et par l'accomplissement de la moralité objective que la raison pratique réalise sa propre finalité. Toutefois il faut comprendre que, pour nous, la raison pratique est raison instituante. C'est en effet grâce à cette faculté de la raison pratique que l'humanité est capable de contrôler sa propre destinée et de réaliser sa propre substance éthique.

Une fois défini le rapport des contraires comme fondement du social, on peut se demander quelle est la proportion raisonnable d'un côté par rapport à l'autre ? Il est, ainsi, important de

comprendre, du point de vue de la logique du réel, que le social ne peut être conçu ni réfléchi qu'à partir de cette relation entre l'État et la société civile. À partir du rapport entre le règne de la propriété privée d'une part, et le règne de la propriété publique, de l'autre.

Une fois la logique de ce rapport posée, il s'agit d'y réfléchir en fonction de sa finalité éthique, à savoir l'accomplissement du règne de l'individualité. En d'autres termes, la liberté, le chacun pour-soi, se réalise dans l'égalité. C'est donc un processus dont le moteur est la raison instituante et dont les moments sont l'"isotymia", l'"isonomia", l'"isegoria" et l'"isocratia".

Mais, avant d'approfondir ces différents moments, il semble nécessaire de revenir sur le point de la proportion raisonnable entre le secteur public et le secteur privé. Ainsi cette proportion renvoie-t-elle au concept de la médiété : de la juste moyenne ? La réponse est négative, dans la mesure où cette idée du juste milieu renvoie au problème de la vie individuelle et de la justice corrective. Pour cette dernière, nous savons qu'elle implique la manifestation de la justice, dans le rapport entre les sujets. Dans ce domaine la justice est le moyen terme en relation à l'excès et au défaut.

Par contre, lorsqu'il est question de l'ordre social, la justice est la logique éthique la plus conforme à sa propre finalité. Par conséquent suivant cette logique, l'État ne doit pas être perçu comme la puissance qui se manifeste afin de sauvegarder les intérêts des gouvernants. Ce serait plutôt le contraire. Ainsi, l'État est cette puissance où se réalise la moralité objective selon sa dimension accomplissante.

Dans la réflexion de ce rapport, au sein de la dyade du social, nous tenons compte que toute perception englobante, est conditionnée par des principes qui déterminent la tendance de ce qui est. Les principes sont ainsi point de départ et finalité de la pratique

sociale. C'est au nom des principes que nous agissons et en vue de les réaliser.

À ce propos, on peut, par exemple, partir de la thèse où il n'y a de société vivante que celle animée par l'inégalité et l'injustice, comme l'a soutenu Paul Claudel. Nous pouvons aussi partir de la thèse contraire et soutenir que la société la plus riche et la plus capable lutte pour réaliser sa propre finalité éthique. En observant le monde actuel, nous constatons que ce ne sont pas lesdites sociétés sous-développées les plus vivantes ni les plus capables de réaliser leur propre potentialité. Bien au contraire, il n'est pas difficile de reconnaître que ces sociétés infiniment injustes et inégalitaires sont celles où l'incapacité d'être et d'agir demeurent les plus importantes. Les sociétés développées, connues actuellement, sont, par contre, celles où ces possibilités sont les plus considérables.

Enfin puisque nous partons des principes axiologiques quel doit être le rôle de l'État dans une société appelée à être bien gouvernée ? Tout indique que le rôle axiologique de l'État exclut toute participation dans la production des biens particuliers. Son rôle essentiel est de produire les normes justes en vue d'accomplir la finalité éthique du social. Or par cette production l'État participe de manière très significative à la sphère économique, politique et sociale. La production des normes ne se limitant pas, dès lors, à la production juridique au sens strict du terme.

Dans le domaine économique national le rôle de l'État se rapporte à :

- 1) La politique fiscale.
- 2) La politique budgétaire.
- 3) La politique sociale.

4) La politique monétaire.

5) La politique d'investissement dans l'infra-structure.

Au niveau international ce rôle se projette dans les domaines suivants :

1) Des accords commerciaux particuliers.

2) Des accords d'échanges généraux.

3) Politique monétaire régional.

4) Politique monétaire internationale.

Par delà ces politiques strictement économiques l'État se doit de produire la législation nécessaire pour favoriser les échanges et les droits liés aux choses et aux personnes. En d'autres termes le droit commercial et le droit civil. Cette partie de la production normative, a, selon sa raison pratique, comme but essentiel de favoriser les échanges et non pas d'entraver la reproduction matérielle du social, mais de lui permettre son développement optimal.

Concernant le politique, le rôle de l'État est de créer les conditions institutionnelles, pour l'accomplissement de sa finalité éthique : la création d'une communauté d'égaux. Dans ces conditions il faut non seulement empêcher l'appropriation et le monopole de la chose publique, mais également créer les conditions de l'alternance pure et de l'égalité devant le pouvoir : l' "isocratia".

Dans le cadre de la dimension sociale, le but essentiel d'un tel État, est de mobiliser toutes ses capacités pour le nivellement social. Car l'égalité normative, par elle-même ne crée pas ces

possibilités. Cette égalité n'est que la condition première en vue de cette fin.

Jean : Tu a biens signaler, que l'État a un rôle essentiel dans l'accomplissement de l'ordre social. Il est important de voir que ce but doit être atteint grâce à la production normative, où plutôt grâce à la production d'une normativité conditionnée par l'axiologie rationnelle.

En tout cas, d'après tout ces propos, le rôle de l'État n'est pas de s'occuper de la production de biens particuliers, ou de gérer des entreprises. Le marxisme et le socialisme en général partent, pour ceci, d'un point de vue différent. Pour eux la nationalisation, ou l'étatisation, plus ou moins totalisante de l'économie, est la condition de la justice sociale.

Ces formes de pensée n'ont pas encore enregistré – souligné déjà par Aristote –, que la chose publique est l'ensemble des richesses mises à la disposition de ceux contrôlant le pouvoir. Qu'est-ce que cette élite doit faire de cet ensemble de richesses ? Doit-elle, par exemple, l'utiliser pour créer des privilèges et des sinécures destinés à ses propres membres et pour sa clientèle ? D'un point de vue éthique, la réponse à cette question est formelle : non. Or c'est ce qui se passe depuis que la société existe.

On peut aussi se demander s'il serait souhaitable que ces richesses soient objet d'appropriation des chefs eux-mêmes, cas de nos jours dans beaucoup desdits pays du tiers-monde ? La réponse à cette interrogation est plus qu'évidente. On n'a pas besoin de faire appel à des valeurs universelles pour comprendre la malfaisance de ces pratiques qui ont pris dans le monde actuel des proportions particulièrement consternantes.

Par conséquent, quels sont les principes devant guider l'utilisation de ces richesses ? Cette question est d'autant plus urgente

que le monopole de la chose publique est devenu, à l'époque moderne, un phénomène très répandu. Nous avons assisté, en effet, depuis la fin de la première guerre mondiale au développement et à la consolidation du phénomène nomenklaturiste, à l'apparition d'une caste de seigneurs de la chose publique.

Hegel, dans sa *Philosophie du Droit*, avait déjà annoncé l'existence de cette classe, qu'il a appelé classe universelle. Car, selon lui, cette élite de permanents est censée avoir comme but de son action l'universel pour soi. Donc cette classe d'administrateurs de la chose publique, a comme but spontané de son action la réalisation de l'intérêt général et de la justice sociale. Elle est, pour ainsi dire, grâce à sa position dans l'espace du pouvoir, composée de spécialistes du bonheur du peuple.

Bien sûr cette thèse de Hegel va devenir une réalité sociologique de premier ordre avec l'apparition de l'économie mixte et surtout avec la socialisation de l'ensemble de l'économie. Les entreprises publiques vont ainsi devenir de véritables chasses gardées de cette nouvelle classe. Nous observons, en tout cas, ce phénomène dans le cas des économies mixtes, car le secteur des entreprises nationalisées permet de placer le surplus de cette élite dont le destin manifeste est l'administration de la chose publique.

Évidemment, le phénomène nomenklaturiste a atteint son accomplissement avec la pratique du marxisme. Dans cet ordre, en effet, la nomenklatura est en identité pure avec le pouvoir étatique qui lui permet le dépassement non-encore totalisant de son rôle, tel que nous le trouvons dans le cas du fascisme et de l'économie mixte dite libérale. Ce rôle totalisant de la nomenklatura, constatable dans le socialisme réel, est la condition de sa propre castification.

La nécessité de ce processus a été interrompue, on le sait, par la décomposition et l'effondrement des ordres produits par la

pratique du marxisme. Toutefois signalons que cette dérive entropique a conduit au dévoilement du rôle effectif de cette nomenklatura totalitaire. En effet, la néantisation du voile idéologique qui a protégé et légitimé un tel ordre, a dévoilée cette élite du pouvoir non plus comme une direction de bienfaiteurs, mais bien plutôt comme une organisation de malfaiteurs et de criminels en puissance et en acte.

Xocoyotzin : Cher Jean, pour toi, le nomenklaturisme dans sa forme totalisante est, sans nul doute, la manifestation la plus concrète de la perversion des valeurs devant conditionner l'existence d'un ordre social juste. Ce n'est pas un hasard si son règne provoque désolation, humiliation et abaissement absolu.

En effet c'est pervers et aberrant, qu'il peut y avoir, comme l'a cru Hegel, une classe d'administrateurs de la chose publique, capable de produire spontanément l'universel comme but de son action.

Bien évidemment, nous ne pouvons pas mettre au même niveau le nomenklaturisme des économies mixtes ni celui développé au sein du socialisme réel. La différence, quant au résultat, peut s'expliquer par le fait que la société civile existe au sein de l'économie mixte, ce qui n'est pas le cas dans le socialisme réel.

D'une manière générale la perversion du nomenklaturisme, résulte de la monopolisation de la chose publique par cette classe. Donc, en pratique, elle est un ordre de seigneurs de l'espace public. Dans pareilles conditions ces membres se comportent, dans les domaines qu'ils contrôlent, comme de véritables satrapes dans leur satrapie. De plus, l'existence d'un tel ordre fait que le but de l'État cesse d'être l'intérêt général, pour ne chercher qu'à satisfaire l'intérêt, justement, de cette élite du pouvoir.

Il est, donc, évident que dans un État éthique l'ordre nomenklaturiste n'a pas lieu d'être, car il implique d'un côté, l'alternance

pure, et de l'autre, le respect des principes de la justice distributive. Le principe de l'alternance pure implique que tous les citoyens ont la possibilité de participer, à un moment ou à un autre, à la gestion de la chose publique. Car, disait Aristote, quand ce sont les mêmes qui sont toujours au pouvoir, il en résulte forcément que le reste de la population est frappé d'indignité. La division du social, voulue par l'Abbé de Sieyès, entre citoyens actifs et citoyens inactifs, ne correspond pas à la logique de la communauté politique telle qu'elle doit être.

Dans la réalisation de cette finalité éthique, nous avons affaire à un processus dont la logique conceptuelle nous semble être la suivante.

En premier lieu, se manifeste l'"isothymia", c'est à dire, la reconnaissance égale de la dignité humaine de toute personne. Le premier texte historique exprimant cette reconnaissance semble être la "Déclaration des droits de l'homme et du citoyen".

En deuxième lieu, se réalise l'isonomia, plus précisément, l'égalité de tous devant la loi. L' "Habeas Corpus Act" de 1679 et la "Déclaration" citée précédemment expriment justement cette exigence.

En troisième lieu, se manifeste l' "isegoria", la liberté de parler, égale pour tous. Cette possibilité apparaît dans le cas de la France avec les lois sur les libertés publiques, du début de la Troisième République.

Enfin en quatrième instance nous avons l'isocratia, l'égalité de tous devant le pouvoir. Cette pratique, on le sait, commence à se manifester aux États-Unis en 1829, lorsque le parti démocrate accède au pouvoir pour la première fois, avec Andrew Jackson.

Pour la manifestation concrète de ces catégories, nous avons affaire, en réalité, à un mouvement très souvent ponctué de régressions. C'est pourquoi, concernant la réalisation de la justice dans

le monde, il n'y a pas de lutte finale. Cette idée de lutte finale, – dit dans l'"Internationale" – est une perception propre à la vision marxiste de l'histoire. Pour nous il est plutôt question de lutte constante et perpétuelle pour la justice. Donc le rôle de ceux qui réfléchissent à partir des valeurs universelles, n'est pas de soutenir le trône, mais bien de jouer dans la distance un rôle de contre-pouvoir. La conscience axiologique se doit d'exercer constamment son travail de justice et de vérité.

Kyoko : Il y a un petit moment, tu as parlé, cher ami, de la justice distributive. Nous savons que ce terme aristotélien est très important pour toi. Il est nécessaire que tu nous expliques ta position là-dessus. Quel rôle peut jouer, selon toi, ce concept dans le monde moderne ?

Xocoyotzin : Très bien, je vais essayer de m'expliquer de la façon la plus simple et la plus précise. Je rappelle que pour Aristote la justice se manifeste dans le social suivant la loi des contraires. Sur ce point il faut savoir si nous sommes en relation d'égalité, ou plutôt dans un rapport contraire ? Quelque soit la situation, une chose est simple pour Aristote, c'est que la justice veut que l'égal soit traité en égal, et l'inégal en inégal. En effet traiter l'inégal en égal est une injustice, de même que considérer l'égal comme inégal l'est.

Dès lors, en quoi sommes-nous en rapport d'égalité et dans quel domaine sommes-nous dans la relation contraire ? Selon lui, nous sommes en relation d'égalité dans tous les domaines où nous nous manifestons d'une manière volontaire, de même que dans toutes les relations entre sujets. Cette sphère est régulée par la justice corrective. C'est "*grosso modo*" la sphère du droit civil et du droit pénal : le domaine de la société civile. Par contre, par rapport à la chose publique, nous sommes en relation d'inégalité. Et cette dimension de l'ordre social est

justement régulée par la justice distributive. Mais cette justice présuppose, de manière significative, la justice contributive. Car du point de vue des richesses, la chose publique est composée d'une part, de biens contrôlés par les puissances publiques, comme l'immobilier, et de l'autre, de l'ensemble des prélèvements monétaires. La justice contributive concerne, précisément, cette dernière partie. Elle se rapporte ainsi, pour la réalité actuelle, aux prélèvements à la source et à l'imposition directe et indirecte.

Ces prélèvements, remarquons-le, composent, tous le savent, le budget de l'État et celui de la sécurité sociale. De plus il faut signaler que, selon l'axiologie rationnelle, ces deux manifestations de la justice fonctionnent selon le principe de l'inégalité.

Pour la justice contributive, convient-il, d'un point de vue éthique, que ces prélèvements soient réalisés selon le principe de l'égalité ou plutôt celui de l'inégalité ? Rappelons que la société civile est le règne des inégalités au niveau de l'avoir. Il y a, en effet, des gens qui en ont beaucoup, d'autres qui en ont suffisamment pour vivre plus ou moins bien tandis que d'autres encore manquent du strict nécessaire,

On n'a pas besoin de faire de grandes études pour comprendre que le prélèvement égalitaire est une impossibilité manifeste, car les nécessiteux ne pourraient pas s'acquitter de leur dû. Il est évident que, dans ce domaine, la justice veut que la contribution soit faite selon les capacités financières de chacun. En raison de leurs facultés, comme il est dit dans l'article 13 de la première "Déclaration des droits de l'homme et du citoyen".

Est-il difficile de reconnaître que cette forme inégalitaire de prélèvement correspond à l'idée du juste ! Car, après tout, Descartes le remarquait dans le *Discours de la Méthode*, la puissance de bien juger, et distinguer le vrai du faux est naturellement égale en tout homme. Par conséquent, tout être humain est capable de reconnaître que

l'application, dans ce domaine, du principe d'égalité, ne peut qu'être profondément injuste, tout en n'étant pas viable si on veut le réaliser tel quel. C'est pourquoi les impôts indirects sont injustes, car fondés sur le principe de l'égalité.

D'ailleurs, les sociétés les plus inégalitaires sont celles où cette forme de perception est l'imposition dominante. De plus, on sait que dans les sociétés où les soucis de justice social sont un phénomène réel, la perception indirecte est corrigée par le critère des besoins nécessaires. Ainsi, lesdits biens de luxe sont plus imposés que ceux de première nécessité.

Kyoko : La justice contributive implique que l'ensemble des prélèvements soit réalisé selon le principe de l'inégalité. Toutefois dans une certaine tradition historique la revendication populaire parlait d'égalité devant l'impôt. C'est le cas notamment à l'époque de la fin de l'Ancien Régime en France.

Mais en réfléchissant bien au contexte de cette histoire, cette revendication exprimait, avant tout, la suppression des privilèges fiscaux tels qu'ils existaient alors pour la noblesse et le clergé. Il s'agissait, par conséquent, de demander à ce que les impôts soient payés par tous. Et que ces personnes soient imposées en raison de leur capacité financière.

De toute façon le principe de l'égalité devant la fiscalité est non seulement une impossibilité totale, mais une pratique très injuste. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard, si la taxe d'habitation imposée par le gouvernement de Madame Thatcher, en Angleterre à la fin des années 80, a provoqué autant d'émoi et de révolte. Selon la logique de cette fiscalité, l'impôt était payé selon le nombre de personnes habitant l'espace et non pas selon son importance et son confort. Une personne

habitant dans une petite chambre payait autant qu'une autre habitant dans un grand appartement de luxe !

Xocoyotzin : Le juste et l'injuste sont à ce niveau-là totalement intuitifs. De même pour la justice distributive proprement dite. Afin de comprendre la logique de cette manifestation de la justice il faut tenir compte que les dépenses publiques sont, essentiellement, de deux ordres, : les dépenses de fonctionnement et les dépenses sociales.

Pour les dépenses de fonctionnement, – attribuer les postes nécessaires à la bonne marche de l'État – à partir de quels critères ces emplois doivent être offerts et attribués ? Bien sûr tous les membres de la communauté sociale ne peuvent accéder en même temps à ces fonctions, car le tout ne peut pas rentrer dans une seule partie de cette totalité. Ainsi seulement un certain nombre de citoyens ont accès à ces fonctions.

Mais quel doit être ce critère, ou ces critères ? Faut-il, donc, attribuer ces postes selon le critère de la parenté, de l'amitié ou bien du clientélisme de ceux au pouvoir ? De grandes études ne sont d'aucuns recours pour comprendre que ces critères ne sont pas conformes aux principes de la justice distributive et au minimum éthique qui doit conditionner le fonctionnement d'une société appelée à être bien gouvernée.

Du point de vue de l'axiologie rationnelle, le seul critère valable est la capacité de chacun de contribuer au bien-être et au progrès de l'ensemble de la communauté. Mais, ce critère n'est pas viable pour les dépenses sociales.

Par conséquent, quel peut bien être ce critère ? Évidemment du point de vue éthique il s'agit d'accorder ces aides n'ont pas à ceux qui ont des moyens, mais plutôt à ceux qui n'en ont pas.

Donc le seul critère valable, selon les principes éthiques, est celui des besoins.

Ce sont ces aides qui doivent jouer un rôle social de première importance afin de contribuer au nivellement social. Mais aussi lorsque nous parlons de besoins, nous ne nous faisons pas seulement allusion à ceux qui se rapportent au minimum vital. Par delà ce minimum, existent notamment les besoins d'un logement décent, les aides médicales et celles qui garantissent l'égalité des chances sur le marché de l'emploi. Pour ces derniers, il est nécessaire d'y inclure les aides destinées à la formation des jeunes et au recyclage des adultes.

Almina : À propos du budget des aides sociales, crois-tu qu'il est éthiquement convenable, qu'il soit contrôlé et administré par les syndicats, comme actuellement en France et dans certains pays d'Amérique Latine ?

Xocoyotzin : En continuant à réfléchir à partir des principes de l'axiologie rationnelle, la réponse ne peut être que négative. Il s'agit, de comprendre que la chose publique est, du point de vue économique, l'ensemble des richesses mises à la disposition de ceux qui ont la légitimité populaire. C'est, donc, l'État qui doit assumer la charge de la gestion et l'administration de l'ensemble des prélèvements.

Il est vrai que la gestion, l'administration et la dépense de la chose publique, sont sans nul doute les problèmes fondamentaux de l'État éthique. Les principes de l'État de droit n'apportent pas de solutions à ces problèmes. Les principes de l'État démocratique non plus. En effet, le principe de l'alternance pure, – raison ultime de la logique démocratique – empêche le monopole de la chose publique par une élite donnée, mais n'apporte pas de solutions au problème des principes qui doivent guider l'allocation des ressources publiques.

De là la nécessité d'un ordre non seulement contrôlé par le droit et légitimé par le peuple, mais aussi d'un État conditionné par les principes de l'axiologie rationnelle. Le rôle fondamental d'un tel ordre est précisément la réalisation, la concrétisation des finalités contenues dans ces principes.

C'est ce qui nous fait penser que le rôle de l'État éthique n'est pas de gérer des entreprises de production et des services selon la logique du marché : l'impératif de la rentabilité. Le rôle de l'État éthique n'est pas de produire des marchandises. Et il n'est pas non plus d'assurer des services selon une logique marchande, voire d'une logique non-marchande. Car dans les deux cas le principe présidant cette pratique, est celui de l'égalité. Or la chose publique ne peut être gérée que selon le principe de l'inégalité, ce qui n'est pas le cas lorsqu'il s'agit de faire payer à tout le monde la même chose et quand le service est gratuit pour tous.

Cependant un État peut se trouver dans la nécessité d'assumer la gestion de certaines entreprises pour des raisons d'ordre stratégique ou d'ordre anti-monopolistique. Dans ce cas, la gestion de ces entreprises doit se faire selon la logique du secteur concurrentiel, en évitant par tous les moyens la formation d'une caste de gestionnaires de la chose publique. Pour cette raison, la participation s'avère la solution la plus rationnelle et la plus raisonnable. D'autant plus vrai que les politiques anti-cycliques peuvent exiger une certaine participation de l'État dans le marché boursier.

Il ne s'agit donc pas d'exclure ces formes de participation, quoique tout démontre que la politique monétaire est l'instrument le plus adéquat pour contrecarrer le phénomène des cycles économiques.

Almina : Si tu me permets j'aimerais avant de passer à un autre domaine que tu nous expliques ta position sur la proportion raisonnable d'une part, entre le secteur public et le privé, et de l'autre, entre les deux grands budgets de l'État.

Xocoyotzin : À vrai dire, je ne pense pas qu'on puisse donner dans ces domaines des référentiels fixes. Toutefois lorsque nous parlons de la proportion convenable entre la sphère publique et la sphère privée nous pensons, plus précisément, à la mesure des prélèvements obligatoires par rapport au produit intérieur brut d'une nation. Il est, ainsi, clair que cette division ne renvoie pas à cette relation entre l'économie privée et l'économie nationalisée. Cette dernière semble être très marginale.

Quelle doit être l'importance des prélèvements publiques ? Pour y répondre rappelons que ces prélèvements sont destinés à couvrir les deux chapitres importants, dont nous venons de parler. D'un côté, les dépenses de fonctionnement – de l'État central, des régions et des collectivités locales – et de l'autre, les dépenses sociales.

Pour les premières les principes éthiques veulent qu'elles soient réduites au maximum, car les fonctions publiques ne peuvent être une source de profit. Par contre, les deuxièmes doivent être plus importantes, car le rôle niveleur de la politique sociale est de toute première importance.

Pour ces raisons, on peut répondre à ceci : quelle est l'importance des prélèvements, en disant qu'ils dépendent en première instance des dépenses sociales ? Cela étant dit, l'ensemble des prélèvements trouvent leur limite dans la capacité productive du social. C'est-à-dire que la sur-ponction tend à paralyser cette capacité productive. La raison veut, par conséquent, que le niveau des prélèvements ne se transforme pas en une entrave à la capacité

productive de la société. En effet, la réduction de cette capacité ne peut que conduire à l'appauvrissement de l'ensemble de la communauté sociale et ne peut être l'objectif d'un État conditionné par la raison.

Pour ces différentes raisons et compte tenu de l'expérience des pays les plus avancés pendant le XIX^{ème} et le XX^e siècle, l'ensemble des prélèvements publics doit se situer autour d'un tiers du produit intérieur brut. En tout état de cause, un État ne doit pas s'endetter pour couvrir ses dépenses improductives.

Jean : Cette thèse de l'État de justice, en tant que devoir-être de ce qu'on appelle la démocratie libérale, me semble très importante dans la mesure où elle permet de démontrer d'un côté, que l'histoire n'est pas accomplie avec l'ordre des choses que nous connaissons actuellement dans les pays développés, – comme l'a cru Kojève et le pense Fukuyama – et de l'autre, que la réalisation de la justice n'implique pas le blocage de l'économie. De plus, tu sauvegardes la thèse classique disant que l'humanité est capable de pouvoir guider sa destinée et contrôler ses circonstances à partir de la raison.

Mais, cette dimension axiologique pose comme but la communauté d'égaux. Or dans quelle mesure ce but est-il dans l'ordre du possible au niveau national comme au niveau international? Voilà une question à laquelle nous n'avons pas apporté de réponse.

Xocoyotzin : Kant disait avec raison que nous ne pouvons pas déduire de ce qui est, ce qui est juste : ce qui doit être. De ce qui est, nous ne pouvons déduire que la logique d'un ordre institutionnel généralement fondé sur la hiérarchie des privilèges et la raison de l'injustice. Le devoir-être du monde ne peut être pensé qu'à partir de la raison axiologique pour laquelle le but de la société politique

est la création d'une communauté d'égaux au niveau national, comme au niveau international.

En effet le processus menant à ce but passe nécessairement par l'"isonomia" et s'accomplit dans l'"isocratia" et l'État de justice. Ce qui se dévoile dans ce mouvement, c'est que la raison pratique est raison instituante. Or il s'agit d'instituer précisément un ordre où chaque membre de la communauté sociale soit, dans tous les domaines où sa compétence se manifeste, en égalité de chances.

Dans un univers individualiste, la réalisation du soi passe nécessairement par la concurrence avec les autres. Cette compétition entre les différentes singularités n'est conforme aux principes universels, que si les individualités sont en conditions de se battre à armes égales. Le rôle d'un État soucieux de justice sociale est de créer, dès lors, les conditions et les règles pour que la concurrence puisse se réaliser selon le principe de l'égalité des chances.

Bien sûr cette logique d'égalité des chances est contraire à tout système corporatiste. Donc au monopole du secteur public et para-public par une soi-disant classe universelle, par une nomenklatura, ou bien par l'armée, ou les syndicats.

Le but de la logique de l'égalité des chances est, bien évidemment, non seulement de permettre l'épanouissement de la capacité de chacun, tout en assurant sa juste reconnaissance, mais aussi de permettre la réalisation des capacités optimales de la communauté sociale. Cette logique ne doit pas se manifester uniquement dans le secteur concurrentiel, sa finalité englobante doit se réaliser au niveau de l'espace public. La communauté d'égaux trouve ainsi son accomplissement dans le principe de l'isocratia et celui de l'alternance pure. Ceci veut dire que ce système exprime son maximum de possibilités dans la thèse aristotélicienne, où les citoyens doivent

avoir pareillement accès à tour de rôle aux fonctions de gouvernants et à celles de gouvernés.

Un tel système peu paraître absurde dans la mesure où il ne correspond pas aux possibilités de la logique du social elle-même. C'est d'autant plus vrai que nous ne connaissons, au sein de cette logique, que des systèmes oligarchiques. Nous sommes par conséquent, habitués à croire que seules certaines personnes sont capables d'assumer la direction des affaires. On doit dépasser cette logique providentialiste. Nous ne devons pas avoir confiance dans les personnes, mais plutôt dans la raison et son objectivation.

Pancho : Ce que tu viens de dire, cher Xocoyotzin, est très important. Je pense qu'il convient de dire que dans le règne de la raison axiologique, il n'y a pas de place pour le messianisme, pour la croyance en des êtres providentiels capables de conduire l'humanité vers le royaume de la justice. Au sens strict du terme, cette dimension est propre à l'univers de la moralité domestique. Si elle se maintient par delà ce monde, c'est que la raison idéologique n'est pas en elle-même la raison se manifestant dans sa plénitude axiologique, mais plutôt la raison crépusculaire. De plus, au sein de la logique des idéologies, la lutte pour la justice n'a pas encore fait place à la lutte pour la domination.

Xocoyotzin : Tout à fait d'accord. Les propos que tu tiens, cher Pancho, sont particulièrement justes.

Devons-nous faire confiance à des êtres providentiels, ou plutôt à la raison ? Aristote avait déjà posé cette question de manière très pertinente. Il dit, en effet, dans sa *Politique* que le point de départ de cette recherche est savoir s'il est plus avantageux d'être gouverné par l'homme le meilleur, ou par les lois les meilleurs.

De ce point de vue, lorsque nous disons qu'il s'agit de faire confiance à la raison, nous voulons signifier par là la raison pratique qu'est en première instance la raison instituante. Il s'agit dès lors de créer un ordre capable d'assurer, à partir de ses propres mécanismes objectifs, la justice sociale.

Cela ne signifie pas bien sûr, que la conscience ne doit pas intervenir dans ce mécanisme.

L'intervention de la conscience axiologique y est essentielle. Mais, cette conscience n'est pas de ceux qui gouvernent; il s'agit, plutôt, de la conscience qu'incarne la raison axiologique. Conscience de la communauté des justes dont le but, de son savoir et de sa pratique, est la lutte pour la raison et la justice.

La puissance régulatrice de cette action, ne peut être authentique et efficace qu'en dehors du pouvoir. Le non-compromis avec les forces partisans, est la condition même de l'existence de la fonction axiologique de cette communauté.

En tout cas l'existence de ces mécanismes et rôles objectifs ne peut qu'assurer la création d'une communauté d'égaux. Car dans un ordre formé d'individus semblables et égaux, il n'est pas juste qu'une petite minorité ait la suprématie sur tous. L'existence d'une communauté égalitaire implique, par conséquent, que tous les citoyens, sans exception, aient la possibilité de participer à la direction des affaires communes.

Dans ces conditions l'essentiel, pour la réalisation de cette finalité axiologique, ne se trouve pas dans les personnes qui accèdent au pouvoir, mais, bel et bien, dans l'ordre institutionnel lui-même. Car à partir du moment où les principes de la raison axiologique s'incarnent dans cet ordre leur finalité ne peut que se manifester pratiquement.

Jean : Je pense, cher ami, que nous sommes d'accord là dessus. Je me demande pourtant comment concilier le principe de l'accumulation, avec cette idée de la communauté d'égaux ?

Xocoyotzin : Tu poses là une question essentielle. En effet, la justice contributive et la justice distributive, ne peuvent pas assurer, par elles-mêmes, la dimension du nivellement indispensable à la réalisation de ce but. Pour que cette grandeur se manifeste, il faut éviter que le principe de la sur-accumulation se maintienne pendant plusieurs générations. Il convient, dès lors, d'imposer l'héritage d'une manière significative; surtout lorsqu'il s'agit d'une transmission en faveur d'adultes.

Par ailleurs cette imposition est pratiquée dans presque tous les pays les plus développés. En tout cas, elle ne semble pas constituer une entrave au développement de la capacité productive de ces nations. L'idéal, du point de vue de la perceptive qui nous intéresse ici, est de faire en sorte que l'entrée dans la vie active, puisse se réaliser dans les conditions maximales d'égalité.

En ce qui concerne cette problématique de l'accumulation élargie, de la capitalisation, il est important de comprendre quelle est la manifestation de la logique supérieure de la monnaie, au sein des sociétés individualisées. Il s'agit, par conséquent, de permettre la réalisation accomplissante des capacités contenues dans ce système. Et cela en évitant que l'accumulation d'une génération sur une autre ne crée d'inégalités trop importantes.

Cette régulation fait partie de ce qu'Aristote appela la justice corrective. Donc la recherche du juste milieu, entre le trop et le trop peu. Le nivellement social se manifeste ainsi, comme la résultante de plusieurs niveaux de régulation qui ont comme but conscient la concrétisation de la justice sociale.

Almina : Si j'ai bien compris, pour toi la communauté d'égaux est une manifestation de l'accomplissement du droit et de la réalisation effective des valeurs d'ordre universel. Mais, cette communauté n'exclut pas les différences au niveau des capacités parmi les êtres, comme dans l'avoir. Ainsi dans un tel ordre, une certaine inégalité continue à se déployer au sein de l'égalité.

Xocoyotzin : Tu as tout à fait raison. L'être se réalise dans et par la loi des contraires. Vouloir dépasser ce rapport, c'est chercher à se projeter par delà le concret lui-même et glisser dans l'idéalisme à l'état pur. Ce qui fut le cas de Marx.

C'est la raison pour laquelle le principe de la communauté d'égaux ne peut se manifester, au sein des sociétés, que par le nivellement maximal. En tout état de cause, il ne peut pas y avoir égalité pure en ce qui concerne l'être et l'avoir. Se rapportant à l'être, n'oublions pas que le malade et la personne en bonne santé ne sont pas au même niveau pour la capacité physique, par exemple. Il en est de même pour le vieillard et la personne dans la force de l'âge, et ainsi de suite.

En tout cas, ce n'est pas par nature – comme le croyaient les philosophes du droit naturel – que nous sommes égaux, mais plutôt du point de vue du fondement générique de l'humain. La logique de ses déterminations nous montre, en effet, que toute singularité est au même degré une manifestation de son universalité. En d'autres termes, qu'un être humain n'est pas plus humain qu'un autre. De la même manière qu'un chien donné n'est pas plus chien que les autres.

Cette dimension s'exprime dans le principe de l'égalité numérique, dans laquelle s'accomplit la justice juridique qui veut, en effet, que chaque individu soit tenu pour un et pas plus qu'un. Mais, pour

que cette logique puisse se réaliser pleinement, il est nécessaire, dans la lutte pour l'être et pour l'avoir, que tous les individus soient en égalité des chances. Ce n'est donc pas l'être ou l'avoir qui sont égaux, mais plutôt les conditions de leur réalisation. Car le juste veut qu'on tienne compte de la capacité de chacun.

Pour ces raisons, l'avoir ne peut pas être égal. Car il n'y a pas que cigales et fourmis, mais surtout que les capacités sont différentes. Or il serait injuste de ne pas tenir compte de ces différences. De là qu'au sein de cet ordre qui constitue notre devoir-être, l'accomplissement des capacités de chacun est à la fois la condition de l'épanouissement des autres et du bien-être de l'ensemble de la communauté sociale.

Kyoko : Cher ami nous te rejoignons tous là dessus. Chaque communauté sociale doit permettre l'épanouissement maximal des capacités de chacun, tout en garantissant la dignité, la sécurité et le bien être de tous. Et la réalisation de cette finalité passe nécessairement par l'objectivation dans l'État des valeurs universelles.

Mais comment devons-nous saisir le principe de la communauté d'égaux au niveau de la société des nations ? En d'autres termes, quels sont les moyens qui mènent à la réalisation de cette finalité?

Xocoyotzin : Chère amie, la volonté de réalisation de la substance éthique de l'humain ne s'arrête pas aux frontières des nations. Les communautés sociales particulières font partie de ce tout qu'on appelle tantôt la société des nations, tantôt la communauté des nations, ou bien la communauté internationale. Quoi qu'il en soit, nous constatons que le propre de toute partie est de s'occuper du soin du

tout. En tout cas, l'isolement provoque l'appauvrissement et la tendance à l'entropie.

Chaque société a non seulement besoin des autres, mais aussi d'un ordre international. Concernant les rapports avec les autres, ces relations, pour être vraies et authentiques, doivent être fondées sur le principe de l'égalité, ainsi seulement, l'échange peut être proportionnel et les rapports infinis.

Pour ces raisons, les nations se trouvent dans la nécessité de créer un ordre international susceptible d'empêcher et régler les injustices réciproques, tout en promouvant les échanges. À savoir un ordre institutionnel capable de créer les conditions de l'universalité des rapports d'une véritable communauté internationale.

Kyoko : Si j'ai bien compris, cette idée de communauté d'égaux à l'échelle internationale, exclut aussi bien la thèse de la république universelle, que celle de la coexistence des grandes structures impériales.

Xocoyotzin : Tu as parfaitement compris ma réflexion, chère amie. En effet, pour la thèse de la république universelle, – que Kelsen appela un État mondial et Kojève une république universelle homogène – je ne pense pas qu'elle corresponde à la logique du réel. Il ne faut pas oublier, à ce propos, que le réel est une multiplicité contradictoire et que le rôle de la finalité éthique n'est pas de faire disparaître les différences, mais plutôt de les réguler. De là que la réduction de la multiplicité à l'unité simple ne peut être que le résultat de la raison de la force et non pas de la force de la raison. En d'autres termes, la république universelle ne peut être, dans la pratique, que l'empire universel.

Or il s'agit de dépasser cette logique de la lutte pour la domination et passer à la lutte pour la justice. Pour cette raison, l'ordre international comme résultat de la coexistence des grandes structures impériales semble, aussi contraire à la finalité éthique que nous essayons de comprendre.

Il s'agit, en tout cas, de s'opposer à cette logique de la domination formulée par Hegel, et selon laquelle devant le peuple qui exprime l'esprit du monde, les autres sont sans droits. Il en est de même, pour la vision exposée par D'Annunzio. En effet, selon lui tout doit être permis à la race supérieure qui s'est élevée par la pure énergie de sa volonté, et rien ou peu aux races inférieures.

Kyoko : Nous devons nous opposer à ces visions anti-éthiques de l'ordre international. L'humanité a déjà trop souffert de cette volonté de domination et de destruction de ceux qui veulent éprouver leur puissance sur ceux qui ont été affaiblis par les circonstances de leur histoire et qui sont dans l'incapacité de se défendre.

Nous sommes conscients de la nécessité d'un but éthique permettant enfin le dépassement des temps négatifs et des systèmes de valeurs qui ont conditionné l'abjection et l'horreur des temps passés.

Xocoyotzin : Je ne vois pas d'autre alternative à l'"absoluité" du mal que le règne des valeurs universelles. Or cette perspective ne peut être que celle de la communauté d'égaux. Donc, la création d'un ordre institutionnel capable d'assurer l'égalité proportionnelle et l'égalité des chances entre les membres de la communauté internationale.

Kant, pour sa part, pensait que la finalité éthique de la communauté internationale, devait mener à la création d'une société

civile universelle, capable de s'administrer elle-même comme un automate. Cette communauté internationale, ne peut être celle d'une société civile universelle, mais bien plutôt celle d'une communauté d'États se relationnant entre eux selon le principe de l'égalité, en vue de tendre à l'universalité des rapports.

Pour cette raison une structure comme celle des Nations Unies semble la plus adéquate à cette finalité. Toutefois il faut dépasser la logique inégalitaire qui caractérise cette institution, logique qui trouve sa concrétisation dans l'existence de permanents ayant droit de veto. Ceci conduit actuellement, dans la pratique, à donner aux États-Unis le pouvoir de dicter le droit sur la scène internationale

Pancho : C'est vraiment un scandale ! D'autant que ce pays détient depuis la suppression de la garantie or du dollar, en octobre 1971, le droit d'émettre la monnaie internationale et donc de pouvoir payer les biens du monde avec du simple papier.

Xocoyotzin : Tu as raison de dire que c'est un scandale. De plus le privilège dont jouit cette nation n'est pas le résultat de la raison de sa force, ni de sa capacité de duper tous les autres. Ce fait de est, plutôt, le résultat de l'incapacité de l'intelligentsia internationale de saisir ses circonstances.

Jean : Il semble que cette incapacité renvoie au fait que dans le monde moderne, le savoir n'a pas un but éthique, mais plutôt une finalité instrumentale : la lutte pour le pouvoir. Cela expliquerait ce crépuscule de la raison que nous constatons et qui semble annoncer une nouvelle nuit des temps historiques.

Xocoyotzin : Voilà le drame qui nous accable. On dirait qu'un processus inéluctable nous mène vers le règne du thanatos. Et pourtant, tout indique, du point de vue de la raison, que la possibilité existe de pouvoir sortir de cette logique négative. L'être humain est tout à fait capable de pouvoir contrôler sa destinée, s'il se conforme aux exigences de la raison axiologique.

De ce point de vue, plus une nation se conforme à ses exigences, plus le bien-être général est une dimension concrète. Il en est de même pour l'ordre international : le bien-être de l'ensemble de la communauté des nations dépend du degré d'objectivation de la raison axiologique.

Cette raison commence à s'objectiver au niveau international, à partir du moment où l'instance légitimant le rapport entre les communautés sociales, a cessé d'être un Ego-transcendantal, pour se manifester plutôt comme un ensemble de valeurs commun à tous les êtres humains et devant être respectés par tous. Hegel rappelait déjà que la seule existence des valeurs universelles comme source du droit, annonçait une nouvelle époque pour le monde. C'est cette dimension qui tend à se manifester dans l'ordre du monde et qui doit conduire à son accomplissement éthique.

Il est clair, en tout cas que l'existence de cet ordre exclut toute possibilité de donation, comme cela fut le cas, pour le monde pré-américain, avec la bulle "Inter Cætera" de 1493 qui légitima et conditionna le génocide et le vandalisme absolu dans ce monde.

Cela dit le passage au règne des universaux n'implique pas leur manifestation concrète. Cette dimension est dans l'ordre des possibilités; c'est ce que nous essayons de démontrer. Tout indique cependant, que le devenir effectif de cette dimension présuppose l'existence d'une communauté de justes capable de promouvoir la justice à l'échelle universelle. Ainsi, les membres de cette communauté ne

peuvent pas mettre en avant les intérêts particuliers, mais plutôt les valeurs universelles. À ce propos, l'argument : "qu'il soit dans le vrai comme dans le faux, dans le juste comme dans l'injuste mon pays a toujours raison", est un argument qui n'a aucun fondement éthique.

Jean : Cette position implique, par conséquent, que le philosophe n'a pas de patrie. Son seul compromis est de se rapporter à l'objectivation des valeurs universelles. C'est tout à fait conforme à ce que nous avons soutenu jusqu'ici. La philosophie est la science des valeurs, comme science de ce qui doit-être. Toute la connaissance a, dès lors, une fonction axiologique, car elle permet la manifestation concrète de cette finalité englobante.

Xocoyotzin : C'est de cela dont il s'agit. Car, du point de vue axiologique il ne s'agit pas uniquement de commenter et d'interpréter ce qui est, mais de montrer la possibilité et la nécessité de son accomplissement.

Almina : Il s'avère, dès lors, clairement que l'accomplissement du monde ne peut être que le résultat de celui de la raison instituante. Plus concrètement, les communautés sociales ne sont constituées rationnellement que en tant que des communautés juridiques et non pas comme des ensembles religieux, ou ethniques. Le développement de l'universalité des rapports entre les différentes manifestations de la famille humaine, exige que les entraves, que les murs dressés par la barbarie venue du fond des âges, soient éliminés.

Xocoyotzin : Ta parole est juste, chère amie. Le règne de la raison est le règne de la tolérance. Plus précisément, la manifestation d'un univers culturel où la dimension essentielle de

l'humain est d'une part, celle de son être générique, et de l'autre, celle de sa capacité d'être en concordance avec la raison axiologique.

Vous le voyez, chers amis, il est grand temps que cette nouvelle mesure puisse enfin se manifester. Nous vivons une époque de malheur et de crise universelle. Tout indique que notre moment historique est entraîné par un processus négatif semblant conduire l'humanité vers sa propre perte. Est-il si difficile de constater que les forces d'un nouveau Léviathan sont déjà à l'œuvre ?

Il n'est pas, en vérité, difficile de percevoir que, cette fois-ci, la puissance thanatique se profilant dans les brumes de la raison éclipse, est un monstre tricéphale. Chaque tête symbolise les doctrines qui ont déjà produit le mal et le crime universel. Sa puissance négative est le produit de cette synthèse qui ne trouve devant elle que le vide du nihilisme, la pensée limitée des spécialistes et la non-pensée du soi enfoncé dans les sables mouvants de sa propre subjectivité.

Il est donc grand temps que la raison axiologique puisse enfin se manifester et exercer son travail de justice et de vérité. Il se peut, toutefois, que cet éveil de la pensée universelle ne puisse se produire que lorsque les ténèbres seront déjà à l'œuvre; car l'oiseau de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit.

C'est avec ces paroles que la soirée a pris fin et que les amis se sont séparés, laissant leur hôte dans le silence de l'aurore qui se profilait déjà.

Cogitations ultérieures

Depuis quelque temps Wolfgang cherchait à rentrer en contact avec Xocoyotzin. Puis un jour de printemps l'occasion se présenta grâce à une de ses amies qui connaissait.

Kyoko : C'est ainsi que Wolfgang a pu écouter pour la première fois la voix de Xocoyotzin. Un rendez-vous était alors fixé pour le soir même, pour dîner chez lui.

Ce fut une fois à table que la discussion a commencé. Voici l'essentiel de ce dialogue:

Wolfgang : Je voulais surtout vous dire cher Xocoyotzin que j'ai beaucoup aimé la discussion que vous avez eu avec vos amis. J'ai particulièrement aimé la façon de comment les choses se sont déroulées. Entre vous cinq la volonté de domination ne se manifesta à aucun moment. Elle ne perturba pas la recherche de la vérité. On peut dire qu'il s'agit d'une recherche en commun de la vérité.

Xocoyotzin : Je suis d'accord avec vous. La discussion fut très belle. Ce fut sans doute un moment exceptionnel. On dirait même un moment magique. Car toutes les discussions qu'on peut avoir avec des amis tendent à se dégrader car très souvent pour certaines personnes la réflexion théorique est le vide, et pour d'autres il y a des domaines interdits où on ne peut s'immiscer.

Wolfgang : C'est le cas notamment lorsqu'on discute avec de vrais croyants, que ce soit dans les domaines politiques comme dans les domaines religieux. Je ne parle pas, bien évidemment de personnes de mauvaise foi... Pour qu'une telle entreprise réussisse, il est nécessaire qu'il y ait une volonté commune. Car par-delà le plaisir de se rencontrer

et de passer un moment ensemble, il y a la dimension extraordinaire de la réflexion en commun.

C'est cette dimension de la communauté de la communication et de la communication communautaire qui constitue un des moments les plus beaux de la vie en société.

Car le dialogue, au sens pur du terme, implique précisément cette dimension de la communication où il y a non seulement la volonté de se rapporter à l'autre, mais aussi la volonté de produire une réflexion totalisante. Or, dans le processus de cette réflexion les désaccords sont essentiels, car ils permettent l'éclaircissement des idées, afin d'arriver à un accord supérieur.

Xocoyotzin : Vous avez raison. Car l'être humain est non seulement capable de s'entendre, mais aussi de se comprendre. Il peut partir de la différence pour arriver à ce qui est commun et qui puisse, en dernier instant, garantir notre coexistence.

Wolfgang : C'est justement de cela dont il s'agit. Car il n'y a pas d'existence sans coexistence. S'il l'être humain veut dépasser la perpétuelle guerre généralisée il est obligé de s'entendre, pour justement d'arriver à des accords capables d'assurer et de promouvoir la vie en communauté.

Xocoyotzin : C'est ainsi que le but de la communication intelligente est de dégager les différences et les désaccords pour nous situer au niveau des principes et des valeurs communs.

Car nous partageons à la base des valeurs. Pour cette raison nous parlons de valeurs communes. C'est la même chose pour les principes. La justice est par exemple une valeur commune. De même

que le principe selon lequel l'égal, doit être traité en égal et l'inégal, en inégal.

Certes des personnes pensent que ce qui est juste en deçà des Pyrénées, ne l'est pas au-delà. Par conséquent, l'idée de la justice est relative que les races sont différentes et qu'il n'y a rien de commun entre les Allemands et les Japonais, ou entre les Blancs et les Noirs etc. Le but de cette différenciation étant de montrer que certaines races sont supérieures à d'autres. Donc, il y a des peuples qui sont destinés à dominer, d'autres à servir et d'autres encore à être exterminés.

Car si nous regardons de près les choses, nous nous rendons compte que nous sommes tout d'abord des êtres humains, ce n'est qu'après que nous disons que nous appartenons à une communauté ethnique, sociale ou de croyance. Puis ce n'est qu'enfin que je suis une singularité. Ainsi la dimension universelle est justement la substance de cet animal rationnel, et qu'il est avant tout un être humain. De la même manière que les différentes espèces de chiens appartiennent au genre chien.

Wolfgang : Nous sommes à ce niveau là, cher ami, totalement d'accord. Il est clair qu'il y a chez l'humain, comme dans tout ce qui est, trois dimensions: le singulier, le particulier et l'universel. Nous n'avons pas besoin de montrer que l'universel existe, comme le faisait Platon. Nous n'avons pas besoin, dès lors, de l'interrogatoire socratique. Car lorsque nous nous définissons, nous affirmons être des humains en première instance. Ce que l'animal intuitionne, car le propre de tout l'être est de se reconnaître dans son espèce. Puis lorsque nous qualifions les choses, c'est par expérience que nous mettons le semblable avec le semblable et non avec le dissemblable. Par conséquent les chaises vont avec les chaises et les tables avec les tables.

Xocoyotzin : Oui c'est vrai, cher ami. Mais pour l'humain - pour le sujet de la connaissance - l'universel est un "*a priori*", tandis que pour les objets de sa connaissance, les concepts d'ordre général sont "*a posteriori*". C'est à partir de la connaissance du singulier et du particulier que je déduis l'universel de l'espèce en question. En d'autres termes c'est la connaissance de telle ou telle espèce animal qui me permet d'appréhender l'idée de l'animal en question. Les en-soi platonicien sont des catégories "*a posteriori*". Par contre le sujet de la pensée, l'être humain n'a pas besoin de connaître d'autres êtres humains pour arriver à l'idée de l'humain.

Wolfgang : Votre raisonnement est très cohérent. Il permet de surmonter le célèbre conflit entre le réalisme et l'idéalisme de l'époque scolastique. De plus il est important, dans ce que vous venez dire, de faire la différence entre les concepts d'ordre général et les concepts universaux, car les premiers sont le produit de l'expérience, tandis que les deuxièmes sont d'ordre purement intuitif et sont communs à tous les êtres humains.

Car l'être humain possède non seulement l'intuition de sa substance et est capable de l'exprimer, mais aussi ce qui est commun à l'ensemble de cet être. Plus précisément que cet être possède des sentiments qui lui sont communs ainsi que la capacité de réfléchir ses propres circonstances. Pour cela même cet être est un animal rationnel qui possède des sentiments de base capables de lui permettre de s'orienter dans le monde.

Xocoyotzin : C'est évident, car cet être est le seul animal non programmé dans son comportement par la nature. Il doit donc se programmer à partir de ces sentiments, du bien et du mal, du juste et de

l'injuste qui lui sont communs. C'est précisément ces valeurs communes à l'ensemble de l'humain que nous appelons les universaux, ou les valeurs universelles.

Wolfgang : Jusque-là nous sommes d'accord. Mais comment à partir de cette conscience et de ces sentiments communs, l'être humain a pu produire dans son historicité autant de disgrâce et de malheur ?

Xocoyotzin : En effet, ce qui a conditionné ces actions de malheur dont tu parles, cher Wolfgang, ce ne sont pas les valeurs universelles en tant que telles, mais plutôt des systèmes de valeurs particuliers. En effet ces systèmes particuliers ne peuvent être efficaces que s'ils sont légitimés par des valeurs universelles. C'est toujours au nom du bien, de la vérité et de la justice que les monstruosité les plus grandes sont accomplies. Protagoras rappelle, à ce propos, qu'il n'est pas difficile d'avancer avec le masque de la justice. Cioran pour sa part nous dit dans son *Histoire et Utopie* qu'on n'accède guère à l'hégémonie sans le concours de hauts principes mensongers dont les peuples virils se servent pour dissimuler leurs instincts et leur visées.

En effet notons, à ce propos, que la volonté de domination ne se réalise pas d'une manière cynique. Il faut qu'elle soit cachée par un voile de mensonges. Le nazisme par exemple a provoqué la révolte des autres peuples car son discours était trop impudent, insolant et d'une incommensurable suffisance. Il n'offrait aucune consolation à ses victimes. Ce n'est pas au nom du bien de l'humanité qu'ils ont cherché à imposer leur visée dominatrice universelle.

Wolfgang : En effet pour le nazisme la race allemande était la race supérieure et son destin manifeste, comme on le dit aux États-Unis,

celui de la domination universelle. Pour le reste de l'humanité, des peuples avaient le droit à la servitude et d'autres pas même le droit à la vie, ce qui était le cas principalement des peuples dits de couleur.

Dans ce discours il n'y a pas de hauts principes mensongers, comme dit Cioran, qui se cachent au cœur même de ladite doctrine. C'est pourquoi, tôt ou tard, l'ensemble des peuples de l'Europe se sont levés contre ce projet. Certes des nations ont soutenu ce pouvoir conquérant, mais elles ont mis entre parenthèses la volonté de domination universelle du nazisme et ont agi comme s'il s'agissait d'un nouveau partage du monde. Ce fut le cas notamment de l'Italie fasciste et de l'Espagne franquiste et ceci montre jusqu'à quel point cette prétention nazie n'était pas viable.

Xocoyotzin : Vous avez, cher ami, tout à fait raison. Mais revenons au problème de l'instance supérieure – qu'est la dimension de l'universalité de l'humain et le noyau des universaux - elle est à la fois la mesure de l'humain et le réceptacle des valeurs universelles. Car cette universalité est notre substance, notre fondement. Ainsi nous disons que nous sommes avant tout des êtres humains. Ce n'est que par la suite que nous appartenons à des groupes et à des ensembles. Et puis, enfin, que nous sommes des singularités.

Par conséquent, les singularités, comme les particularités sont des manifestations de ce fondement commun. De la même manière que tout chien est aussi chien que n'importe quel autre chien. Il en est de même pour ce qui est de l'être humain. Il n'y a pas d'être humain ontologiquement plus humain qu'un autre être humain, ou d'ensemble humain qui soit ontologiquement plus humain que d'autres.

Du point de vue ontologique le principe de l'égalité s'impose. Plus concrètement tous les humains partagent au même niveau leur propre

fondement, qu'ils soient hommes ou femmes, grands ou petits, gros ou maigres, Blancs ou Noirs et ainsi de suite.

Wolfgang : Je partage tout à fait votre point de vue. C'est d'ailleurs pour cette raison que Confucius disait que la nature nous unit et que la culture nous sépare. Puis il y a le célèbre concept grec de l'"Isothymia" dont vous avez fait mention lors de la discussion avec vos amis.

Xocoyotzin : Vous avez raison. Qui plus est, cette notion d'"Isothymia" est d'une beauté remarquable. Car il s'agit de l'égalité en dignité. Mais si nous réfléchissons bien, ce concept va plus loin de ce que nous cherchons à expliquer. Car nous parlons pour le moment de la substance - de "sub-stare", de ce qui se tient dessous -, du fondement de cet être, de sa dimension simplement ontologique. Par contre lorsqu'il est question de l'"Isothymia", de cette demande de reconnaissance de chacun - dans le sens de dire : j'ai aussi droit à être reconnu comme un être humain - est un moment supérieur. Dans la mesure où la singularité est conscience, en tant que figure émergente de sa substance.

Wolfgang : Oui, très bien. Je vois ce que vous voulez dire. En effet, cette explication me semble fondamentale, car la singularité que revendique le droit à la reconnaissance en tant que sujet, est un être qui a la capacité de revendiquer l'"isonomia", voire même de l'"isocratia".

Xocoyotzin : En effet, c'est là justement que se situe le processus. Mais ce déploiement ne peut être compris pleinement, si on ne tient pas compte qu'il y a à la base un principe d'égalité ontologique. Ceci où ce principe trouve son fondement dans la chose elle-même et est, par la même, logique. Par exemple, si nous parlons des rapports

qu'il y a entre les sujets, les espèces et le genre, nous disons que les deux premières déterminations font partie de la dernière qui est le tout. En d'autres termes, selon la chose elle-même et sa logique, les espèces sont des manifestations du genre, de la même manière que les parties le sont du tout. En tout état de cause que l'espèce d'un genre le soit de ce genre même.

D'ailleurs nous pouvons exprimer cet aspect d'une autre manière en disant que toute espèce chien est une partie du genre chien.

Wolfgang : Quoi que permettez-moi, cher ami, je suis d'accord avec la démarche de votre pensée, mais on peut toujours s'opposer à cette logique en arguant que des parties sont plus importantes que d'autres, je veux dire quantitativement. Ceci peut mener à soutenir que des parties sont supérieures à d'autres.

Xocoyotzin : Certes, vous avez raison, on peut toujours faire cette remarque. Mais au niveau de la substance ce n'est pas la quantité qui compte. Par exemple, prenons la réalité actuelle, nous constatons que les Chinois sont plus nombreux que les Japonais et que les Anglais, mais nous ne pouvons pas en déduire que les premiers sont plus humains que les autres. Vrai ou non ?

Wolfgang : Bien sûr. Mais on peut dire qu'un homme est plus humain qu'un autre, qu'un moment historique est supérieur à un autre, ou qu'une culture est plus belle qu'une autre etc. Nous employons donc des critères de valeurs. Ceci nous empêche justement de relativiser tout et de dire que des systèmes criminels, comme le nazisme, le marxisme dogmatique et le christianisme conquérant sont semblables aux autres manifestations socioculturelles.

Xocoyotzin : Vous avez tout à fait raison cher ami de souligner que les critères de valeurs qui nous permettent de juger la vie, car l'être humain est un producteur de valeurs. En effet cet être est le seul animal non programmé, dans son comportement, par la nature. Il doit donc se programmer lui-même.

De plus l'être humain est le seul animal capable de se détruire intra-espèce. Car le loup tue des moutons et d'autres animaux pour satisfaire ses besoins, mais il ne tue pas ses congénères pour le simple plaisir d'affirmer sa supériorité.

Wolfgang : Nous sommes d'accord là-dessus. D'ailleurs dans le règne animal la régulation naturelle du comportement concerne aussi l'agressivité. C'est ainsi que dans les bagarres entre animaux, il y en a toujours un qui se soumet. Lorsqu'il y a des bagarres entre chiens, par exemple, le chien dominé pousse des cris de détresse, paralysant la mâchoire du chien dominant. Ces bagarres provoquent des blessures, mais rarement la mort.. La mort de l'adversaire est normalement le résultat d'un accident, une hémorragie interne par exemple.

De plus les bagarres entre animaux de la même espèce sont conditionnées par des causes très précises, la hiérarchie, le territoire, le sexe et la nourriture. Chez l'humain par contre les différences ethniques et religieuses peuvent être les causes de guerres totales, où l'objectif est justement l'élimination de l'autre y compris des nouveau-nés. C'est ainsi que dans les Psaumes 137,9 il est dit : heureux qui saisit tes enfants, et les écrase sur le roc. Osée pour sa part, dans le 13,16, reprend cette idée de la façon suivante : leurs petits enfants seront écrasés, et l'on pendra le ventre de leurs femmes enceintes.

Le but de ces entreprises est l'extermination totale de l'altérité. C'est précisément souligné dans le Psaume 109,13 : que ses

descendants soient exterminés, et que leur nom s'éteigne dans la génération suivante.

Xocoyotzin : Vous avez raison, cher ami, de rappeler ces textes. Nous en reparlerons par la suite, si vous êtes d'accord...

Wolfgang :Ça me va.

Xocoyotzin : En effet avant d'aborder ce problème - côté misanthropique de ces systèmes de valeurs se présentant comme manifestation des valeurs universelles dans le monde - il faudrait saisir la source même de cette instance éthique supérieure. Kant a souligné que la pensée tire sa cohérence d'une source unique, à laquelle elle emprunte son unité et sa logique finaliste. Mais l'universalité n'a comme foyer que l'universalité elle-même.

Wolfgang : C'est ce que nous appelons Dieu ou l'Absolu. Héraclite pour sa part nous dit, à ce propos, que toutes les lois humaines se nourrissent d'un Un divin, et que cet Un est le Logos. Platon pour sa part considérait que c'est par l'Un que tous les êtres existent.

L'Un en tant que point de départ de l'Être. Mais nous savons que cet Un peut être conçu soit comme fondement de l'Être, soit comme une source éthique du monde.

Xocoyotzin : Mais en respectant les trois domaines de la connaissance grecque, nous pouvons dire qu'il y a trois absolus. Car les trois domaines en question sont : la logique, la physique et l'éthique.

Les stoïciens disaient, à ce propos, que le monde de la connaissance est comme un oeuf : d'abord la coquille, puis le blanc de l'œuf, et enfin le jaune de l'œuf. La coquille correspond à la logique, car c'est l'élément commun au tout et maintient l'unité du Tout. Puis le blanc de l'œuf est la physique, tandis que le jaune est l'éthique, le domaine propre à l'humain.

Nous pouvons ainsi parler de trois domaines absolus. D'un côté la métalogique s'interroge sur l'unité des contraires, puis la métaphysique appréhende la question du fondement de l'être du cosmos et, enfin la méta-éthique cherche à comprendre le domaine de l'en-soi des valeurs.

La dimension métalogique se rapporte à la loi des contraires. Donc à ce mouvement qui va de la non distinction première - le T'ai-ki de la philosophie chinoise - à la règle des contraires, le "Koua" du même système de la pensée. Dans la conceptualisme aztèque, il est question d'Omothéotle.

Par contre la dimension métaphysique - à l'horizon de la physique - se rapporte à la substance même de l'être cosmologique. Plus précisément l'unité simple du temps et de l'espace. Car c'est au sein du temps et de l'espace que l'être se manifeste. Rappelons que pour Aristote la dimension de la métaphysique, au sens strict du terme, se rapporte au Premier Moteur. Cette magnitude qui fait mouvoir toute chose, mais qui n'est pas mu par autre chose que par elle-même. Spinoza nomma cela la nature productrice, par opposition à la nature produite.

Enfin la dimension méta-éthique concerne l'Absolu éthique, à savoir cette instance en elle-même, l'unité des valeurs universelles. Car ces valeurs sont, à la fois, les sentiments communs des être humains et les objets de l'intuition éthique. Puis ces objets de l'intuition éthique sont les sentiments moraux médiatisés par la capacité synthétique de la

raison. De sorte que l'unité des valeurs universelles est l'En-soi éthique de l'humain ou l'Absolu éthique.

Wolfgang : Oui, je comprends très bien ce que vous voulez dire; cher ami. Car effectivement nous ne devons pas confondre la dimension métalogue avec l'instance métaphysique ou avec la grandeur méta-éthique.

Pour la dimension métalogue, nous savons que la loi des contraires est le fondement de l'être et qu'il ne peut y avoir de positif sans négatif. La règle des contraires nous donne les catégories avec lesquelles nous pensons le monde, la vie et les choses.

Quoique cette règle se manifeste d'une manière différente dans le monde physique que dans le monde éthique. En effet, dans le monde physique le négatif s'oppose au positif, tandis que dans la dimension éthique le négatif s'oppose au positif en tant qu'excès, ou en tant que défaut. Par conséquent, dans le domaine éthique le positif est la ligne droite, c'est-à-dire l'idée de justice. Et donnera le concept de la juridicité : le droit, "das Recht", "the Right", "el derecho", "el drito", "o direito" etc., etc., etc.

Puis tout indique qu'au niveau de l'humain lui-même la loi des contraires se manifeste par la dominante de l'une ou de l'autre des catégories de base. Ainsi le masculin ne s'oppose pas d'une manière tranchante au féminin puisqu'il y a dominant masculin et dominant féminin d'un côté de l'autre. Par conséquent "Yin" ne s'oppose pas au "Yang", comme si l'un est en face de l'autre, mais qu'il y a plutôt des mélanges de l'un et de l'autre chez l'humain. Et c'est justement ce que les aztèques appellent "Omotécutli" (Seigneur de la dualité, où le masculin est dominant) et "Omocihuatlé" (Dame de la dualité, où le féminin est dominant).

Xocoyotzin : Donc, cher ami, la loi des contraires se manifeste dans l'univers physique, dans le monde éthique et dans l'organisme humain lui-même d'une manière différente. Mais en tout cas, cette dernière dimension est une instance à part, elle n'appartient ni à la métaphysique ni à la méta-éthique.

Wolfgang : Oui !, là-dessus nous sommes tout à fait d'accord. La logique est une dimension à part. Elle est un produit de la pensée, donc de la réflexion sur le monde physique, sur la réalité normative et organique de l'humain.

En tout état de cause il est clair qu'entre le monde physique et le monde éthique nous avons affaire à deux sphères différentes. Non seulement du point de vue de la manifestation de la loi des contraires, mais aussi pour la logique même de l'instance absolue de l'un et de l'autre. En effet, concernant cette dernière problématique, l'absolu métaphysique n'a rien à voir avec l'Absolu éthique. Car l'Être autosuffisant des métaphysiciens - impliquant ce qui est, est, et ce qui n'est pas, n'est pas - n'a rien à voir avec l'idée de la justice, de la vérité et du bien dans le monde. De là l'absolu métaphysique et l'Absolu éthique ne peuvent être une et même chose. Ceci est d'autant plus vrai que l'Absolu éthique - le Dieu des êtres humains - ne peut pas avoir la prétention d'avoir créé le cosmos avec ses milliards et milliards de galaxies.

Mais avant d'aller plus loin, nous devons nous interroger sur ceci : l'Éternel de *l'Ancien Testament* est-il en fait l'absolu ?

Xocoyotzin : Vous avez raison cher ami, cette question se présente d'elle-même. Car ladite tradition monothéiste présente cet ego transcendantal comme étant l'Absolu, le créateur de l'Être : du cosmos, de l'être humain et des catégories de la pensée.

Le problème est toutefois le suivant. Cette instance se présente dans l'*Ancien Testament* comme l'ego transcendantal de son peuple ou comme l'en-soi de ses mœurs. Car tout peuple peut, non seulement se représenter un sur-moi, mais aussi lui donner la dimension d'un ego transcendantal. C'est ainsi que l'Oncle Sam est le sur-moi de la communauté conquérante des États-Unis, de la W.A.P.S., de la société américaine blanche et protestante. Ce n'est, donc, pas un hasard si l'Oncle Sam est une image du gentleman anglo-saxon du début du dix-neuvième.

Évidemment cette image reste au stade du sur-moi. Elle n'atteint pas la dimension de l'ego-transcendantal. En tout état de cause l'ego-transcendantal dont il est question, n'est pas l'en-soi de l'humain, mais l'en-soi d'un peuple. Or l'esprit d'un peuple n'est pas une dimension générique car le particulier n'est pas le général, de la même manière que la partie ne peut pas être le tout.

En tout cas ce dieu est le dieu de son peuple. C'est dit à maintes reprises dans l'*Ancien Testament*. Par exemple Isaïe 43,15 dit à ce propos : je suis Éternel, votre Saint, le créateur d'Israël, votre roi.

Pour sa part Jérémie parle en se référant à ce dieu de : l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël. Mais cette puissance particulière se présentera comme instance universelle. Ce qu'affirme Isaïe 54,5 lorsqu'il dit : ton rédempteur est le Saint d'Israël, il se nomme Dieu de toute la terre.

Wolfgang : Ces passages, cher ami, doivent être soulignés. Mais ce dieu ne se présente pas seulement comme l'ego-transcendantal d'un peuple donné, sinon aussi comme un être immanent. En d'autres termes il n'est pas transcendance pure dans sa manifestation, telle qu'elle est exposée dans l'*Ancien Testament*.

En effet la Genèse 32,24-28, raconte qu'une nuit Jacob, lors de son retour de la terre de ses ancêtres, - où il était allé pour trouver femme - il rencontre un homme avec lequel il entame une lutte jusqu'au lever de l'aurore. Puis, comme Jacob tendait à dominer l'homme en question et alors que l'aube était pointait, il lui demanda de le laisser partir. Requête que Jacob refusa si l'homme ne le bénissait pas. C'est alors que l'homme, après avoir demandé son nom à Jacob lui répondit : ton nom ne sera plus Jacob, mais tu sera appelé Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes et tu as été vainqueur.

Pour sa part Osée, 12,4, rappelle que dans sa vigueur Jacob luttait avec Dieu et qu'il fut vainqueur. Ainsi le soi-disant Cosmocrator est, ici, une singularité vaincue par une autre singularité relativisant l'idée de cette instance comme étant le Tout Puissant en tant que tel.

Xocoyotzin : Vous avez raison, cher ami, cette anecdote est très significative. Car le sur-moi d'un peuple, est une partie de ce tout qu'est la communauté elle-même. Par conséquent la partie ne peut être plus importante que le tout. En effet, dans cette histoire, l'Éternel est présenté comme la partie, tandis que Israël est la manifestation de cette communauté elle-même. D'ailleurs trouvons exprimé ce rapport de la partie au tout dans un célèbre passage de Jérémie 51,19, où Yahvé est considéré comme la part, la portion, de Jacob. Bien sûr il y est dit aussi qu'il a tout formé et qu'Israël est la tribu de son héritage.

Wolfgang : C'est le sens de ce texte. Mais dans les textes, ce dieu n'est pas simplement transcendance. Certes l'anecdote de la bagarre avec Jacob peut être considérée comme une exception. Mais n'oublions pas que selon un texte chrétien, l'Apocalypse, à la fin des premiers temps - lors de l'accomplissement de la Promesse - l'Éternel doit vivre éternellement sur terre avec son peuple.

Xocoyotzin : En tout état de cause nous ne pouvons pas considérer l'Éternel d'Israël comme un absolu, dans le sens où l'est l'absolu métaphysique et encore moins l'absolu métalogue. Pour l'absolu métaphysique, nous ne pouvons pas l'identifier au premier moteur aristotélicien ou au fondement de l'être - que ce qui est est, et ce qui n'est pas, n'est pas - tel que vous l'exprime le dieu Tloque-Nahuaque des Aztèques ou le dieu Viracocha de la culture Inca. Nous ne pouvons pas non plus dire qu'il est semblable au concept de l'Être parménidien ou de la substance spinoziste. En tout cas nous ne pouvons pas soutenir avec Descartes que si l'Absolu est Dieu, l'Éternel d'Israël est le dieu et, donc, l'absolu.

Jusqu'ici nous avons constaté que Yahvé est la manifestation de l'esprit de son peuple et que, de plus il exprime la volonté d'être l'Esprit du Monde. Car dans l'Exode 18,11 l'Éternel est le plus grand de tous les dieux. Puis dans le Deutéronome 4,35 il est affirmé que l'Éternel est Dieu et qu'il n'y a point d'autre.

Mais indépendamment de cette prétention à l'universalité, il ne s'agit pas d'un absolu métaphysique. Pour cette raison Leszek Kolatowski a soutenu dans son *Horreur Métaphysique* qu'en acceptant l'hypothèse que le Dieu de la *Bible* est le vrai gouverneur du monde, alors il n'est pas Absolu. En effet le dieu de *l'Ancien Testament* ne peut pas être considéré comme un Absolu dans le sens que nous avons décliné ici ce concept.

Wolfgang : C'est tout à fait clair. Notons de plus que ce n'est pas parce qu'on lui ajoute une singularité, *stricto sensu*, comme le Christ, qu'on en va faire un Absolu. Nous n'arrivons pas non plus à ce résultat en ajoutant l'esprit dit saint de ce peuple. De la même manière

que nous n'arrivons pas non plus, par la même dimension absolue au sens méta-éthique, par exemple. En d'autres termes la Trinité chrétienne ne donne pas non plus une dimension absolue. C'est particulièrement vrai lorsqu'un particulier s'approprie l'universel, il nie non seulement les autres particuliers, mais aussi l'universalité elle-même.

Xocoyotzin : Les pratiques des monothéistes conquérants et particulièrement du christianisme sont évidentes. Mais, cher ami, la cause même de l'universalité du mal produit par ces pratiques ne se trouve pas uniquement dans l'appropriation de l'universalité méta-éthique.

Au fond de ce système de valeurs il y a une dimension misanthropique fondamentale dont parle Cioran : ces hauts principes mensongers. Certes Kolatowski indique, dans le texte auquel j'ai cité, que ces institutions religieuses ont toujours interdit d'interpréter ces textes, même en pensée pour les présenter comme inintelligibles. À ce niveau-là, l'Église catholique a été le modèle par excellence. C'est d'ailleurs pourquoi le célèbre *Dictionnaire de l'Inquisition*, de 1494, interdit la traduction des livres d'Écriture sainte en langue vulgaire. Les fidèles n'avaient droit qu'à un résumé édifiant de ladite l'histoire sacrée et de la vie du Christ.

Certes le protestantisme a autorisé la lecture de *La Bible*, mais cet accès direct aux textes n'a pas permis de saisir le contenu effectif de ces écrits. Les protestants tendent à psalmodier les textes en question et ne cherchent pas à les comprendre. En effet, jusqu'à quel point leur contenu est-il conforme aux valeurs universelles ?

En d'autres termes, le but essentiel est savoir si ces écrits sont la manifestation de l'Absolu éthique, plus précisément la manifestation accomplissante des valeurs universelles. Si tel est le cas, il est évident

que les pratiques monothéistes sont la manifestation de la perversion de ces valeurs.

Cependant, nous partons, ici, de la thèse où c'est au nom de valeurs que l'humain agit et en vue de les accomplir. Son action est, dès lors, conditionnée et légitimée par des systèmes de valeurs. Le résultat d'une pratique donnée, n'est que la conséquence du pouvoir être du système de valeurs conditionnant et légitimant l'action en question. Ainsi un système de valeurs qui légitime la destruction de l'altérité ne produit que le mal absolu et l'universalité du crime. On connaît l'arbre à ses fruits, disait le Christ lui-même. Marx, quant à lui, affirmait que c'est dans la pratique que nous connaissons la vérité de la théorie.

Donc le résultat pratique d'un système de valeurs est la manifestation de son contenu. Il ne peut y avoir de différence radicale entre la doctrine et sa pratique. Soutenir le contraire c'est dédouaner la doctrine, par rapport à sa propre production. Par exemple à l'époque de la conquête de l'Amérique, Las Casas disait - dans son *Traité Probatoire* du droit des rois de Castille sur les Indes occidentales - que la loi évangélique est cause de justice. Or, si cela avait été le cas, on l'aurait constaté dans la réalité de ce monde. Par contre Montesquieu dit que la religion chrétienne donne, à ceux qui la professent, le droit de réduire en servitude ceux qui ne le professent pas, pour travailler plus aisément à sa propagation.

En tout cas, ajoute-t-il, cette manière de penser encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes. Ils fondèrent sur cette idée le droit de rendre tant de peuples esclaves car ces brigands qui voulaient absolument être brigands et chrétiens, étaient très dévots.

En comparant ces deux jugements, l'un - celui de Las Casas - fait comprendre que la doctrine en question n'a rien à voir avec la réalité, tandis que l'autre - celui de Montesquieu - démontre le contraire.

Wolfgang : C'est vrai cher Xocoyotzin. Car le rapport entre la doctrine et sa pratique est de telle sorte que la doctrine tend à jouer, non seulement un rôle légitimant par rapport à sa propre pratique, mais aussi avoir une fonction critique. Le rôle légitimateur est tout à fait simple à comprendre. En effet, la fonction première de toute doctrine - théorie ou système de valeurs - se réalisant dans le monde, est de déterminer, d'informer et d'affirmer sa propre manifestation, car c'est au nom de ces valeurs et pour les accomplir que ces valeurs ont été mises en pratique.

Bien sûr, il demeure toujours un écart entre la doctrine et sa pratique. Par exemple, dans le cas du christianisme la conquête n'a pas conduit au règne de l'amour entre prochains, et dans le cas du marxisme, l'expropriation des expropriateurs n'a pas produit le règne de la liberté et de l'abondance. Quelle est la cause d'un tel écart ? En d'autres termes, quelle est la cause (ou les causes) du non accomplissement de la théorie ?

La conscience dogmatique - dont la fonction n'est pas de simplement légitimer le résultat de la pratique - va considérer que ce non accomplissement n'est que le résultat d'êtres maléfiques qui ont pris le pouvoir pour le pervertir. Ceci explique les mouvements millénaristes qui luttaient pour le deuxième retour du Christ sur la terre - pour la parousie -, afin d'instaurer son règne dans le monde. Ce fut le cas de Savonarole et de tant d'autres illuminés que le christianisme n'a pas manqué de surproduire. Dès lors, pour eux il faut détruire le mal dans le monde comme l'idolâtrie, le paganisme et les pêchés de la chair.

Dans le cas de la pratique du marxisme, ces mouvements dogmatiques vont conduire à ce qu'on appela la "révolutionnarisation" du monde : la révolution permanente, les révolutions culturelles et autres révolutions dans la révolution. Le but de ces pratiques étant la négation radicale du monde, de la monnaie et de la marchandise, et dont le polpotisme était sans doute la manifestation la plus radicale.

Xocoyotzin : En effet le dogmatisme de ces doctrines meurtrières pousse à la radicalisation de ce qui va être conçu comme le salut du monde. C'est toujours au nom du bien, de la justice et de la vérité que ces mouvements se manifestent. Mais ces mouvements qui passent, comme disait K. Marx, de la critique de la parole, à celle des armes ne mettent pas en question leurs systèmes de valeurs qui, pourtant, produisent le malheur dans le monde. Ils ne s'interrogent, même pas, sur la logique de cette production de la négativité. En d'autres termes ils n'interrogent pas leur système de valeurs.

Il s'agit ici, bien sûr, des systèmes de valeurs agissant au nom des valeurs universelles. Car au sein de ce système les acteurs ont la possibilité de faire ressortir au maximum la façade altruiste, et de cacher le côté misanthropique de leur entreprise. Cette capacité leur permet de se présenter comme des membres d'une communauté angélique, voire comme des personnes de bonne volonté. De plus, cette capacité à s'approprier les valeurs universelles rend ces pratiques plus acceptables que les concrétisations cyniques. Pour cette raison d'ailleurs la pratique du marxisme se présente comme plus acceptable que celle du nazisme, alors que cette dernière fut beaucoup moins meurtrière que la première. Il est question actuellement de 25 millions de morts pour le nazisme et de plus de 100 millions pour le communisme.

Xocoyotzin : Je suis, cher ami, totalement d'accord avec votre récit. On n'a pas, pour ainsi dire, dévoilé le côté démoniaque du nazisme, à savoir pourquoi cette doctrine a produit le mal dans le monde. La misanthropie est à la base comme à la surface de son discours. Or ce n'est pas le cas des doctrines monothéistes et du marxisme. En d'autres termes, il n'y a aucuns principes mensongers au

cœur du nazisme, car cette doctrine ne se cache pas derrière le masque de la justice, cas notamment des dites doctrines monothéistes.

Dans le marxisme, c'est très différent. Il n'y a pas, en effet, de principes mensongers à la base, au cœur de ce système théorique. La cause du mal, de l'immensité du crime produit, c'est la négation des systèmes de la reproduction sociale du monde individualiste, du règne de l'autonomie. Car dans le règne du droit, la juridicité ne s'adresse pas aux individualités.

Dans le code pénal, il n'est pas dit, par exemple, tu ne tueras point. Mais que quiconque commet un meurtre est passible d'une peine de x années d'emprisonnement. Par conséquent le droit, comme a souligné Hans Kelsen n'a rien à dire à l'individu. Donc dans le règne de l'État de droit, l'individu est libre de faire ce qu'il a envie de faire. Il doit, pour ainsi dire se fixer ses propres règles pour se manifester au sein du règne de la juridicité.

Ce monde de l'individualisme est un processus s'accomplissant au sein du développement de la moralité objective. Aristote avait déjà montré que c'était par le biais de la convention que le monde individualiste se réalisait. De plus, il a souligné également que la convention existe afin de garantir les droits réciproques. Par le biais de la convention l'ordre social tend à s'accomplir. Car la finalité de ce processus est la création d'une communauté d'égaux pour bien vivre, comme disait Aristote.

En d'autres termes la moralité s'objective, - par le biais du droit, de l'économie et du politique - pour créer une communauté d'égaux. Par conséquent le droit, l'économie et le politique sont des moyens qui existent en vue de cette fin. Ou ce qui veut dire la même chose : cette fin - la communauté d'égaux - ne peut pas se concrétiser sans le développement des moyens conditionnant son existence.

Ainsi la destruction, la négation, de ces moyens provoque l'effondrement, la néantisation de l'ordre social individualiste et la régression brutale à la barbarie du sang et du sol. Donc au règne de la communauté simple.

Wolfgang : Ce que tu dis, cher Xocoyotzin, est très important. D'ailleurs, tu avais développé cette problématique, lors de la belle discussion que tu as eu avec tes amis.

En effet, la pertinence de cette théorie se dévoile actuellement avec les recherches faites sur le retour de Lénine en Russie. Car Lénine se réfugie en Suisse, en 1900 et les Allemands vont le ramener en Russie, en avril 1917. Ils lui font traverser le front de guerre, non pas dans un wagon blindé, comme on le disait à l'époque, mais avec ses amis dans un train de seigneur, avec wagon-restaurant et tout à l'avenant.

Comment expliquer une telle sollicitude du côté de l'armée allemande, alors embourbée dans une guerre avec la Russie ? Nous savons actuellement que la direction de l'armée allemande, avec le Maréchal Ludendorff en tête ont pris cette décision car ils ont conclu que la révolution bolchevique allait ramener - la nouvelle puissance émergente, la Russie - à la nuit des temps historiques. De plus cette entreprise fut acceptée par le Kaiser lui-même et Lénine a reçu une subvention très significative du gouvernement allemand jusqu'à sa mort, le 21 janvier 1924.

Xocoyotzin : Effectivement, je suis au courant de cette affaire. Mais alors comment les militaires allemands sont-ils arrivés à la conclusion que la pratique du marxisme provoque l'autodestruction des sociétés ? Nous avons constaté cela pendant toute la période où cette théorie a été mise en pratique.

Or le principe de la raison suffisante montre qu'on n'a pas besoin d'attendre la pratique d'une idée pour connaître à l'avance son résultat. On peut, en effet, prévoir son résultat. En réalité tout être doué d'une formation suffisante est capable de le faire. L'étonnant, par conséquent, n'est pas que le commandement de l'armée allemande ait compris la logique de ce processus, sinon que les intellectuels de l'époque ne soient pas arrivés aux mêmes conclusions.

Car comment s'expliquer qu'un Sartre ait pu soutenir dans sa *Critique de la Raison dialectique* que le marxisme est l'horizon indépassable de la pensée de notre temps ? Ou encore comment comprendre l'attitude de Raymond Aron par rapport à Marx ? En effet Aron a voulu jusqu'à la fin de sa vie écrire un texte important sur Marx pour montrer la dimension scientifique de sa pensée et, par là, l'incompréhension des épigones.

Mais serait-il difficile de comprendre que si en économie on nie les mécanismes de la reproduction élargie, on va se trouver avec une réalité qui ne connaît que la reproduction simple ? Puis, si on nie le marché comme tel, on va se trouver au sein d'un ordre qui ne connaît que l'échange par le biais du troc.

De plus, en niant le principe de la sécurité juridique et de l'État de droit, on va se trouver au sein d'un ordre où le pouvoir est conditionné par la volonté du despote. Or, Aristote indiquait déjà qu'il ne s'agit pas de donner le pouvoir au roi aussi sage soit-il, mais aux lois. Car il est plus convenable et raisonnable de donner le pouvoir aux règles produites par la convention qu'aux hommes.

En tout cas, il n'est pas difficile de comprendre que la négation des mécanismes de l'économie, ne peut pas conduire au développement économique. Ensuite la négation pratique du droit, de l'économie et du politique entraîne nécessairement l'effondrement de l'ordre individualiste et l'enfoncement dans la nuit des temps historiques.

Dès lors, dans ces conditions la négation des mécanismes économiques ne produit pas l'abondance matérielle tout comme l'existence de l'ordre socialiste ne permet pas le dépassement de la dialectique de la nature comme l'a cru Lysenko.

Wolfgang : Il est clair, cher Xocoyotzin, qu'à la base du marxisme il y a une absurdité manifeste. Car pour rester au sein de l'économie, les décisions de politique économique particulières peuvent provoquer des désastres plus ou moins importants à l'intérieur d'une société ou à un niveau plus large. Que dire alors des politiques qui détruisent le système par lequel les sociétés modernes satisfont leur besoin ?

Ainsi, la pratique du marxisme ne provoque que des désastres de première magnitude. En effet, en interdisant l'échange, - y compris le troc - fait par les Khmers rouges, sous le règne de Pol Pot, cela va provoquer un état de nécessité généralisée, où ceux qui contrôlent les armes, contrôlent les biens, pour subvenir à leurs besoins, tout en excluant les autres. Mais cette exclusion mène à l'anéantissement d'une partie plus ou moins importante de la population, en rapport directe avec l'état de nécessité en question.

Mais ce processus entropique a-t-il une finalité autre que celle donnée par le discours ? Plus précisément y-a-t-il ici une ruse de la raison, comme aurait dit Hegel ? Donc une autre finalité cachée.

Xocoyotzin : Je ne pense pas qu'il y ait, du côté de la théorie marxiste, un quelconque mensonge pour provoquer l'émergence d'une autre finalité que celle contenue dans son discours. Je pense sincèrement que Marx a cru en toute bonne foi, par exemple, que la négation de l'économie devait conduire au développement des forces productives. Cette croyance se fonde chez lui sur la thèse suivante : le

développement des forces productives est le résultat des automatismes de l'histoire. De plus cette croyance a été consolidée par la thèse principale de la dialectique hégélienne, où tout moment est supérieur à celui qui le précède, et inférieur à celui vers lequel il tend. Ainsi la capitalisation est productivement supérieure à la féodalité et, par conséquent, inférieure productivement au système devant le remplacer : le communisme.

En effet, n'oublions pas que pour Marx l'accomplissement du monde n'est pas l'œuvre des hommes, mais de la dialectique de l'histoire, des automatismes de ce processus. Ainsi, pour l'auteur du *Capital*, l'humanité ne réalise pas, dans son processus d'accomplissement, un quelconque idéal. Ce qu'elle réalise ce sont les forces en puissance continue dans la matière elle-même.

En effet, la grande différence entre Aristote et Marx est que pour celui-ci la communauté d'égaux, ne se réalise que dans et par la négation de l'économie, du droit et du politique. Par contre pour Aristote ce processus n'est que le résultat de l'accomplissement de ces moyens en vue de cette fin. Plus précisément, pour Aristote, l'être humain réalise, dans ce processus, sa substance éthique. Donc ce qui est contenu en puissance dans cette substance - la logique du dévoilement de l'En-soi éthique de l'humain - se dévoile par le biais de la raison théorique et se manifeste concrètement dans et par la raison pratique. En fait ce dévoilement se manifeste empiriquement par la conventionnalité, c'est-à-dire par la production normative qui assure et promeut l'égalité des chances entre les membres de la communauté.

Ainsi la raison peut et doit conditionner ce processus d'accomplissement. Mais, lorsque la raison s'endort – Goya l'a montré dans un de ces célèbres tableaux – alors surgissent les monstres. Car au niveau de la relation entre la théorie et la pratique, la plus haute manifestation de l'irrationalité se situe au niveau de la non conformité

des moyens par rapport à la fin. Par exemple, arrêter de nourrir ou saigner les malades est une aberration de l'esprit ou une monstruosité, car les moyens – comme affamer ou vider quelqu'un de son sang - sont contraire à la fin : la santé. La raison de la pratique implique, dès lors, nécessairement la conformité des moyens par rapport à la fin.

Mais la pratique du marxisme - la destruction de la raison s'objectivant dans les institutions - mène non pas à l'accomplissement du règne de l'autonomie, sinon au dépassement de ce monde, c'est-à-dire à la régression vers le règne de la communauté simple. Normalement ce mouvement aurait dû conduire à la restructuration des communautés de base et à la castification du social. Platon l'a très bien compris, dans sa *République* et, d'après lui, Saint Augustin, Thomas More et Campanella.

Bien entendu, la concrétisation de ce processus ne pouvait que dépendre de sa radicalité. Lénine a très bien saisi cela, dans sa critique du gauchisme, écrit un peu avant sa mort, en tant que maladie infantile du communisme. En tout cas la pratique du marxisme a produit des résultats contraires aux propositions de son théoricien. Berdiaev quant à lui pensait, dans son texte sur *La Source et le Sens du Communisme russe*, que ce bouleversement créait les conditions d'un nouveau Moyen Âge. Il dit, à ce propos, dans ce texte que la Russie a glissé de l'ancien Moyen Âge au nouveau Moyen Âge, évitant les temps modernes, avec leurs domaines culturels bien séparés, différenciés, leur libéralisme et leur individualisme.

Mais pour Nicolas Berdiaev, le nouveau Moyen Âge n'a rien à voir avec le Moyen Âge ancien et encore moins avec la féodalité. Il s'agit plutôt, dit-il, de l'esquisse d'un nouveau type de société où prédominent les aspirations vers l'intégralité et l'unicité, en opposition avec l'individualisme des temps modernes.

Ainsi Berdiaev a essayé de représenter avec ce concept de nouveau Moyen Âge, ce que Marx lui-même appelait le mode de

production asiatique. Par conséquent un ordre global ayant à sa base des communautés agricoles et au sommet une structure castifiée, qu'on trouve dans l'Empire Inca, par exemple. Mais le grand problème de la pratique du marxisme, à ce niveau là – entre la base et le sommet –, est que l'unité supérieure ne cherche pas le bien-être de sa communauté, cas au sein de l'Empire Inca, mais bel et bien la satisfaction des besoins ostentatoires et la domination universelle de ceux contrôlant le pouvoir. Pour cette raison, si on prend l'expérience de l'Union Soviétique, cet ordre va surtout développer une industrie à faire peur ; loin, en tout cas, des besoins des masses broyées par le despotisme.

En fait nous avons affaire pour l'Empire Inca, à un système de réciprocité entre la base et son sommet, par le biais du don et du contre-don. Et l'objectif fondamental de cet ordre n'était pas le pillage de la base sociale, sinon maintenir et promouvoir la sécurité matérielle de l'ensemble de la communauté. Dans ce monde, la logique de la prédation et de l'anéantissement de l'humain est arrivée avec le christianisme. Mais c'est un autre point que nous aborderons par la suite.

Par conséquent, si nous réfléchissons le marxisme à partir de son idéalité - la création du règne de l'abondance dans la liberté -, sa manifestation pratique peut apparaître comme une ruse de la raison. Par contre en saisissant ce processus (du changement social) en tant que destin et fatalité comme le dit Berdiaev, nous nous rendons compte que ce mouvement n'est pas un accident produit par la perversion de personnalités démoniaques comme Lénine, Staline and Co, mais tout simplement le résultat d'une dérive nécessaire ou encore d'une nécessité nécessaire.

Wolfgang : De toute manière, Marx le souligna, on ne peut comprendre un mouvement social ou une théorie à partir du discours

qu'ils tiennent d'eux-mêmes. En tout cas en nous situant à partir de la position de la raison suffisante - selon laquelle la raison permet de comprendre les résultats de la pratique d'une doctrine avant sa manifestation effective - on aurait pu comprendre, puisque la négation de la moralité objective (et des manifestations propres au règne de l'individualisme) ne conduit qu'à la destruction de l'ordre social, que cette idéologie était l'instrument de la régression vers un ordre despotique ponctuellement hiérarchisé. Ainsi le marxisme ne se présente plus comme la puissance permettant, comme le disait Engels, de sauter du règne de la nécessité au règne de la liberté, mais bien le contraire.

Mais vu de cet angle, l'idéologie marxiste n'est pas une ruse de la raison, sinon le glissement vers le malheur du monde, dans la mesure où le mode de production asiatique, dont parlait Marx, ne peut être la finalité éthique de l'ordre social. D'autant plus que la doctrine remplissant le vide éthique du marxisme n'est autre que le monothéisme. Ce n'est, d'ailleurs, pas un hasard si l'effondrement du marxisme pratique a provoqué le retour en force du religieux.

Car le marxisme ne se réclame d'aucun principe éthique. Ce n'est pas non plus au nom de l'humanisme qu'il se manifeste dans le monde et qu'il se présente comme le chemin de la révolte contre l'oppression et l'exploitation. Cette révolte résulte des automatismes de l'histoire. Cette raison Althusser faisait soutenir que le marxisme n'est pas un humanisme. Certes le marxisme possède une dimension dite utopique, mais c'est l'appât qui déclenche l'envie de mordre. C'est la puissance énergétique qui explique que des milliers d'êtres humains se sont jetés corps et âme dans une entreprise anti-humaniste broyant, sans aucune conscience de culpabilité, des millions et des millions d'êtres humains, tout en donnant à la caste dominante le plus ferme sentiment d'être des bienfaiteurs de l'humanité. Ainsi cette caste, sans aucun principe éthique, va se transformer en une puissance prédatrice sevrée aux

mamelles du cynisme et de l'ostentation. Ainsi lorsque le glas sonnera pour cet ordre, la nomenklatura va s'approprier de la chose publique avec un style digne du plus haut gangstérisme.

Xocoyotzin : Cher Wolfgang, je suis tout à fait d'accord avec ça. Vu à partir de la dimension « utopique », le résultat pratique du marxisme - le cimetier de ses illusions - se présente comme un mauvais tour de l'histoire, une pure et simple hallucination. Mais, à ce propos, le concept d'utopie renvoie, en première instance, à l'œuvre de Thomas More, à un ordre ponctuellement hiérarchisé, comme la République de Platon. Nous avons ainsi affaire à un ordre social n'ayant rien à voir avec l'idéal du monde. De ce point de vue il n'y a pas, pour ainsi dire, tromperie avec la marchandise. Car, qu'on le veuille ou non, le socialisme réel se ressemble étrangement à la République du Platon et donc à l'utopie de More. Par conséquent à partir de cet angle, il n'y a pas de déformation, de perversion de la théorie par rapport à la pratique. Le grand problème, bien sûr, est qu'il y a eu une volonté d'idéaliser ce concept. Ceci est contraire à sa propre logique, car l'utopie de More est, précisément, le contraire de la fin éthique du monde.

Cette fin éthique est le règne de la justice, donc l'existence d'une communauté d'égaux, aussi bien au niveau des nations comme au niveau international. Il ne s'agit, dès lors, pas d'un ordre castifié, mais d'une réalité où le nivellement social atteint son maximum. De plus cette dimension n'est pas le produit de l'imaginaire social comme le veut Castoriadis, mais plutôt d'une dimension contenue dans la substance éthique de l'humain. Donc il ne peut y avoir confusion entre un ordre castifié et une réalité nivelée, où la liberté et l'égalité se manifestent d'une manière totalisante.

Ce n'est dès lors pas la fin sociale que nous choisissons délibérément, mais plutôt les moyens nous permettant de réaliser pareille fin. Or, ces moyens sont précisément le droit, l'économie et le politique. Et c'est par le biais du processus conventionnel que ce mouvement se réalise. Ainsi ces moyens existent en vue de cette fin éthique. Et ce sont eux qui doivent être légitimés par cette fin. Car s'il est vrai que toute fin légitime ces moyens, il est vrai aussi que les moyens rationnellement légitimés, sont ceux qui correspondent à la fin en question. Dès lors, lorsque des moyens inadéquats sont légitimés par une fin éthique nous avons affaire à une imposture, à une tromperie. La perversion se produit aussi quand les moyens sont pris en eux-mêmes comme des fins. Nous avons alors affaire avec une pratique anti-éthique. Car c'est en vue d'une fin éthique que ces moyens existent, et non pas en vue d'eux-mêmes. Ainsi le droit n'existe pas en vue de lui-même, mais par rapport à la justice. De la même façon que le politique n'existe pas pour lui-même, mais pour une fin éthique : l'État de justice. Évidemment, on peut dire la même chose de l'économie, car elle existe en vue du bien-être de tous les membres de la communauté sociale.

Par conséquent, le problème n'est pas le bien fondé de cette fin éthique, mais plutôt l'emploi de moyens qui ne correspondent à la réalisation de cette finalité. Par exemple partir de la thèse selon laquelle la garantie juridique n'est pas la condition même de la liberté politique, ou que l'échange n'est pas consubstantiel à l'être humain, mais une manifestation de sa propre perversion.

Cela dit, il est vrai, pour Marx, que le développement de l'Histoire est le résultat du développement des forces productives. Donc la manifestation de ce processus n'est pas le résultat de l'activité rationnelle de l'être humain. C'est, d'ailleurs, pour ces raisons que l'éthique ne joue aucun rôle dans la pensée de Marx. D'où ce côté aussi terriblement anti-humaniste que l'on constate dans la pratique du socialisme réel, où les

élites du pouvoir ont eu comme but de leur action, la destruction de leur propre communauté. En tout cas, il est extraordinaire de penser que ces grands monstres de l'humain, ont été respectés et glorifiés par des personnes qui ont toujours affirmé lutter contre l'injustice dans le monde.

Wolfgang : Il y a là cher ami, une monstruosité manifeste. Mais l'échec du marxisme se présente actuellement comme l'échec de la raison. De là aussi ce phénomène du retour du religieux avec sa capacité de destruction et des guerres sans fin. D'autant plus que ce phénomène religieux est devenu substance des anciens pays colonisés et de ceux qui ont connu le malheur du socialisme réel. Mais le plus étonnant, dans ce phénomène, c'est comment les anciens dominés ont intégrés les valeurs de la domination.

Xocoyotzin : Il faut s'interroger sur la logique de cette doctrine comme nous l'avons fait pour le marxisme. En tout cas au cœur de ce système nous n'avons pas trouvé de principes mensongers. Ce n'est pas comparable à une étoile à neutron qui absorbe, broie et écrase tout à l'infini mais plutôt tel un cyclone, avec un cœur vide. Car la prétention rationnelle repose sur l'irrationalité elle-même. Puis aussi que le centre du pouvoir tend à se maintenir dans la sérénité de sa puissance, pendant qu'alentours règne le désastre. Curieusement ce mouvement, dans sa pratique conquérante, a pris le symbole d'une étoile rouge, d'une étoile mourante. C'est là encore, une coïncidence troublante, car l'étoile rouge ne peut être le symbole de la vie cherchant à se manifester dans sa plénitude, mais plutôt celui de l'empire de la mort : le règne de Thanatos.

Cependant la logique des valeurs constitue la structure fondamentale du monothéisme. Essayons de rentrer au cœur même de ce système de valeurs, pour comprendre pourquoi il a pu produire

l'"absoluité" du mal et l'universalité du crime ? Car dans ce système de valeurs une dimension misanthropique se cache derrière un cœur angélique.

Wolfgang : Pour commencer notons que le mot clef de cette religiosité est précisément le concept de monothéisme. En effet, à un moment donné de l'histoire on a cru que l'un s'oppose au multiple tel le vrai au faux. On n'a pas remarqué, dès lors, que cette opposition pose problème dans la mesure où : tout un est multiple et tout multiple se réduit à l'unité. C'est ainsi que l'Être est Un, une totalité, et que cette totalité est composée par un nombre infini de déterminations. Puis c'est ce nombre infini de déterminations que nous appelons l'Être.

De plus, pour le concept de monothéisme, soulignons aussi que si l'Absolu est bien un, tout un n'est pas un absolu. À ce propos l'ego-transcendantal d'un peuple ne peut pas être un absolu, de la même manière que l'esprit d'un peuple ne peut être l'esprit du monde car le particulier ne peut pas être un universel.

Ainsi on peut se demander quelle est la particularité de ce particulier, et pourquoi ce particulier se donne la forme de l'universel ? Pour la première question, remarquons que ce particulier - le dit Peuple élu - a réalisé quelque chose de très particulier dans l'histoire de l'humanité : il s'est dédié au culte de son sur-moi. Ceci à la différence d'autres peuples qui ont rendu culte soit à des puissances naturelles - comme Chronos et Poséidon, par exemple, chez les grecs - soit à des concepts culturels - comme Minerve chez les romains ou Maya dans l'hindouisme -, soit encore des concepts en rapport avec le logos : comme le Tao du Taoïsme, ou l'Omotheotle (le seigneur de l'unité simple) chez les Aztèques. Dans ces peuples les religions ne furent donc pas cause de guerre, comme l'a signalé Voltaire, puisque dans les guerres

les vainqueurs ne s'attaquaient pas aux dieux, mais se les appropriaient comme le fit César après la conquête de la Gaule.

Xocoyotzin : Nous sommes, cher Wolfgang, totalement d'accord là dessus. En effet, on n'a pas besoin d'approfondir *l'Ancien Testament* pour comprendre qu'il s'agit d'un texte exprimant la volonté de puissance de son peuple. Hegel dans son écrit *l'Esprit du christianisme et son destin* nous signale à ce propos que l'âme de ce texte est la haine du genre humain, et que les prophètes ne faisaient qu'allumer leur flamme au flambeau d'un démon assoupi.

Par conséquent cette particularité du culte d'une communauté en elle-même, va donner ce côté égocentrique et misanthropique. Plus précisément le fait que l'ego-transcendantal de ce peuple ne voudra que le bonheur de sa propre communauté au détriment du bonheur, de la liberté, voire de la vie des autres peuples.

Mais afin de saisir la logique du rapport entre ce dieu et son peuple, il est nécessaire de faire référence au trois concepts de base de *l'Ancien Testament*, c'est à dire l'Alliance, la Donation, la Promesse. C'est ainsi que ce dieu va manifester la volonté de domination de sa propre communauté. Car selon les Nombres 29,9, Israël est un peuple dont la demeure est à part et, qui ne fait point partie des nations.

Cela dit, c'est dans le livre de la Genèse que le pacte entre ce dieu et Abraham se réalise. Car ce personnage ne fait pas une alliance de fidélité avec son dieu, mais ce dieu est plutôt le sujet de cette action. C'est ainsi que dans la Genèse 17, il dit à Abraham : Voici mon alliance, que je fais avec toi. On ne t'appellera plus Abram ; mais ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude de nations.

Puis l'Éternel dit à Abraham : j'établirai mon alliance entre moi et toi et tes descendants après toi selon leurs générations. Ce sera une

alliance perpétuelle. Et pour finir ce pacte Yahvé dit à Abraham : tout mâle parmi vous sera circoncis. Vous vous circoncirez ; et ce sera un signe d'alliance avec moi.

Voilà donc les paroles essentielles se rapportant à cette alliance perpétuelle. Évidemment il n'est nul besoin d'être un grand sage pour comprendre que le dieu d'un peuple ne peut pas faire alliance avec un autre peuple. En effet, si un tel phénomène se produisait, il est facile de comprendre qu'il cesserait, par là même, d'être le dieu d'un peuple donné. Nous gardons ici la fiction du sujet de l'action, car dans la réalité il s'agit bien du rapport d'une communauté avec elle-même. Et dans ce dialogue appartenant à ladite l'histoire sacrée, le sur-moi d'un peuple assume le rôle de sa propre substance et lui accorde une destinée surhumaine.

En tout cas tout d'abord, notons que pour cette puissance il s'agit bien d'une alliance perpétuelle, et non pas d'une alliance circonstancielle. D'ailleurs cette dimension de l'éternité de cette alliance est répétée plusieurs fois. C'est le cas, par exemple de Baruch 2,35 et des Psaumes 111,5.

De plus je rappelle que c'est l'alliance qui donne lieu à la donation et au problème de l'esclavage en Égypte. Cette alliance est, au sein de cette histoire, un paradigme fondamental. Mais avant de réfléchir sur ce paradigme fondamental, il faut constater qu'Abraham est originaire de la ville d'Ur en Chaldée. Puisque c'est à la demande de l'Éternel qu'il a quitté le pays de ses ancêtres pour se rendre au pays de Canaan. Et, c'est dans ce pays que l'Éternel lui est apparu, qu'il a établi son alliance avec Abraham, et qu'il lui a fait la donation. Pour cette raison il est dit au 15,7 de la Genèse que l'Éternel parla ainsi à Abraham : je suis l'Éternel, qui t'a fait sortir d'Ur en Chaldée, pour te donner en possession ce pays.

Cependant n'oublions pas qu'il y a deux donations. La première correspond au 15,18 de la Genèse, et est formulée de la façon suivante

: je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate. Puis la deuxième donation correspond au 17,8 du même texte, où il est dit précisément : je te donnerais, et à tes descendants après toi, le pays que tu habites comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle, et je serai leur Dieu.

Wolfgang : En effet, cher ami, nous sommes d'accord qu'il y a deux donations, ou, plutôt deux variantes de la donation. Mais dans cette histoire appelée sacrée, il n'est question que de la deuxième donation. C'est, en plus, dans le pays de Canaan que se réalise la conquête et le partage des terres, entre les tribus d'Israël.

Xocoyotzin : Nous sommes d'accord là-dessus. Je voulais simplement signaler qu'il y a deux versions de cette donation. En tout cas, il est important de noter qu'une de ces variantes concerne la presque totalité du monde civilisé de l'époque. Mais ce phénomène cesse d'être significatif par rapport à la Promesse qui concerne la totalité de la terre. C'est dit précisément dans le Psaume 2,8 : je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession.

Certes, nous aborderons cette dimension par la suite. Pour le moment l'important est que le pays de Canaan était habité précisément par les Héthiens, les Amoréens, les Cananéens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens. Et par rapport à eux les ordres de l'Éternel sont très précis. Il dit dans le Deutéronome 20,16 : dans les terres que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage tu ne laisseras en vie rien de ce qui respire. Cet ordre est donné aussi de la façon suivante, dans le 7,6 du même texte : tu dévoreras tous les peuples que l'Éternel, ton Dieu, va te livrer, tu ne jetteras sur eux un regard de pitié.

Wolfgang : Ces ordres vont fonder précisément le droit divin de conquête et des destructions des peuples vaincus. De plus, pour ce dieu il ne s'agit pas seulement de détruire les populations de la Terre Promise, mais aussi les lieux de leur culte. C'est ainsi que Moïse dit à son peuple dans le Deutéronome 12,2-3 : vous détruirez tous les lieux ou les nations que vous allez chasser servant leurs dieux. Vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs statues, vous brûlerez au feu leurs idoles, vous abattrez les images taillées de leurs dieux et vous ferez disparaître leurs noms de ces lieux-là.

On comprendra, à partir de ce texte, pourquoi le christianisme et l'Islam ont provoqué tant de destructions dans l'histoire, non seulement dans les Amériques, mais aussi en Égypte, dans la civilisation gréco-romaine et dans bien d'autres contrées dans le monde, y compris l'Île de Pâques.

Xocoyotzin : Certes cette immense vague destructrice commencée dans le pays de Canaan, va non seulement emporter une partie considérable de la culture universelle, mais aussi une partie importante de l'humanité. Le cas de l'Amérique de l'Afrique, de la Sibérie et l'Australie sont, au niveau de l'humain, des cas particulièrement significatifs.

Mais avant d'aller plus loin, dans la compréhension de cette puissance négative, il serait très important de saisir le problème du séjour du peuple hébreux en Égypte et celui de la conquête du pays de Canaan.

En effet je vous rappelle tout d'abord, cher ami, que c'est lorsque l'Éternel fit son alliance avec Abraham qu'il lui dit que ses descendants seront asservis et opprimés pendant quatre cents ans, en Égypte. Quoique dans l'exode 12,40, il est question de quatre cent trente ans.

Mais cela n'a pas d'importance. Après tout la différence n'est pas très significative.

Cela dit selon la tradition historique des religions monothéistes cet événement raconté par l'Exode, la sortie des Hébreux d'Égypte, se produit l'année 1250 avant la datation chrétienne, ou l'année 2511 du calendrier hébraïque, qui est le calendrier Chaldéen. Dans ces conditions l'arrivée du peuple hébreux s'est produite entre moins 1650 et moins 1680, que l'on choisisse la période de quatre cents ans ou de quatre cent trente ans d'esclavage en Égypte.

Or le problème de ces dates - de l'arrivée de ce peuple en Égypte et de son exode - est que d'un côté, cela correspond à une période où l'empire égyptien n'existe pas, et de l'autre, que cela coïncide avec la moitié du règne le plus connu de l'histoire égyptienne : celui de Ramsès II. Donc pour la période de l'arrivée, il faut rappeler qu'à cette époque la basse Égypte, était sous la domination des Hyksos que les égyptiens appelaient ainsi. Ils ont établi leur capital à Avris, dans la partie orientale du delta. Cette occupation va durer de moins 1710 à moins 1555, et va donner lieu à la deuxième période intermédiaire. Donc à celle qui va commencer avec la fin de Moyen Empire et terminer avec le début du Nouvel Empire.

Qui étaient ces Hyksos et bien tout simplement les Cananéens. De plus cette population, comme le démontre le texte sur *La Naissance des Écritures*, publié par le British Museum, va, pendant cette période, non seulement respecter la culture égyptienne, mais accomplir une oeuvre de première importance pour la culture universelle : la création de la première forme de l'écriture phonétique.

Wolfgang : En effet vous avez raison, cher Xocoyotzin. Je connais bien ce texte et il me semble fondamental. Il nous apporte beaucoup de lumière dans cette histoire que nous essayons de

comprendre. Car la première forme d'écriture phonétique va se manifester autour de moins 1650. Les spécialistes l'appellent linéaire A, et est un dérivé de l'écriture cursive égyptienne. Celle précisément que nous trouvons dans les papyrus et que les grecs appelaient écriture hiéroglyphique.

Car les Égyptiens avaient deux formes d'écriture la monumentale ou hiéroglyphique et la cursive ou hiéroglyphique. Et cette dernière est une simplification de la première, tout en restant idéographique. Or les cananéens vont réaliser ce tour de force extraordinaire que fut l'introduction de l'écriture phonétique au sein d'une écriture encore idéographique. De là que l'écriture linéaire A est une écriture mixte. La véritable transformation - celle que les spécialistes appellent la linéaire B - va être opérée par les Phéniciens, peuple cousin des Cananéens.

Nous avons alors affaire - vers 1050 - à l'écriture dite alphabétique qui va donner naissance aux écritures alphabétiques connues actuellement, dans ces deux variantes : vocalique et consonantique. La première écriture vocalique est le grec – les Grecs appelaient leur alphabet : "phoinikeia grammata", c'est à dire lettres phéniciennes - qui se développe à partir du huitième siècle, presque en même temps que la première écriture consonantique, l'écriture araméenne. Celle-ci est appelée aussi écriture carrée et va devenir l'alphabet hébraïque, c'est-à-dire l'écriture que les hébreux vont apprendre lors de la captivité de leur élite à Babylone, entre moins 587 et moins 539.

Xocoyotzin : Je suis entièrement d'accord, cher Wolfgang, avec ce que vous venez de dire sur le développement de l'écriture alphabétique. Mais pourquoi parlez-vous d'élite juive en ce qui concerne la captivité à Babylone.

Wolfgang : Car on a tendance à dire que l'ensemble du Peuple dit Élu a été emmené en captivité à Babylone par Nabuchodonosor. Ce qui n'est pas exact. En tout cas Jérémie nous dit, précisément dans le 52,30 de son texte, que ceux menés en captivité furent en tout quatre mille six cents personnes. Et tout indique, en plus, qu'ils ne furent pas traités comme des esclaves.

Xocoyotzin : En effet vous avez raison de faire cette remarque. De plus c'est pendant ce séjour forcé à Babylone que cette élite, la caste des lévites, va intégrer l'écriture araméenne, avec laquelle ils vont rédiger leurs différents récits religieux. Par conséquent la rédaction des premiers livres de *l'Ancien Testament* n'a pu se faire avant le début du quatrième siècle, avant la datation chrétienne. Car un certain temps est nécessaire pour adapter l'écriture à une langue. Ainsi les attributions faites de certains textes à des anciens, comme le Pentateuque à Moïse et la plupart des psaumes à David, ne correspondent pas à la réalité, car du temps de ces deux patriarches les hébreux ne connaissaient pas l'écriture.

Mais afin d'éclaircir au mieux cette histoire nous devons reprendre le fil de l'histoire égyptienne pour savoir jusqu'à quel point le peuple de l'Éternel a pu séjourner en condition d'esclavage en Égypte. Car c'est par l'Exode que ce dieu commence à montrer sa supériorité sur les autres dieux. La destruction de la grande puissance militaire de l'époque, de l'Égypte en est la manifestation la plus concrète. Ce sont les plaies d'Égypte qui provoqueraient sa destruction. Ainsi des serviteurs de Pharaon lui disent, dans le 10,7 de ce texte, à propos de Moïse et des désastres provoqués par l'ire de l'Éternel : jusqu'à quand cet homme sera-t-il pour nous un piège ? Laisse aller ces gens, et qu'ils servent l'Éternel, leur Dieu. Ne vois-tu pas que l'Égypte périt ?

Puis après la destruction de tous les premiers-nés - depuis le premier-né de Pharaon jusqu'aux premiers-nés des animaux – se produit le désastre total du Pharaon et de son armée dans la mer rouge. Ce qu'affirmé le Psaume 136,15, avec les mots suivants : il précipita Pharaon et son armée dans la mer rouge.

Par conséquent l'exode est le processus fondateur par excellence, et il mena à la consécration de l'alliance avec les commandements. Pour cette raison la dogmatique chrétienne elle-même considère que du point de vue de l'histoire du peuple hébreux, l'Exode à une place plus importante que la Genèse.

Wolfgang : Nous sommes, cher ami, d'accord là-dessus. Il est évident que cette histoire du séjour forcé de ce peuple en Égypte - comme une punition de leur dieu - et l'exode, constituent des événements fondateurs de cette religiosité. Donc des événements liés à l'histoire de l'Égypte, que nous connaissons bien actuellement. Car la destruction des bibliothèques des cultures de l'époque gréco-romaine, a empêché de comprendre plus tôt cette histoire. Le déchiffrement des écritures égyptiennes et la recherche égyptologique moderne, ont permis de voir clair là-dedans. Quoique la célèbre ironie de l'histoire a voulu qu'une partie très importante de cette recherche ait été faite pour prouver le séjour en question et, donc l'Exode.

En tout cas, pour cette affaire, nous n'oublions pas que *Le Coran* confirme la thèse selon laquelle le Pharaon et son armée ont été engloutis par la mer rouge. En effet dans la sourate 17,105, il est précisément écrit que le Pharaon a voulu les expulser du pays, et nous l'avons submergé, lui et tous ceux qui l'on suivi. Ce texte est de plus confirmé par le verset 20,81, où il est dit que le Pharaon et son armée poursuivirent les enfants d'Israël et les eaux de la mer les couvrir tous. Puis il y a un autre texte où le Pharaon dit avant de se noyer : je crois

qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui en qui croient les enfants d'Israël. Je suis de ceux qui se résignent à sa volonté.

Concrètement, dans le 10,90 du *Coran*, Ramsès II serait le premier non juif à avoir cru que le dieu d'Israël était le Dieu en tant que tel. Allant ainsi au delà de ce qui est affirmé dans *l'Ancien Testament*.

Xocoyotzin : Pour ces différentes raisons, cher ami, nous devons regarder de près l'histoire de l'Ancienne Égypte. Reprendre, pour ainsi dire, le fil de l'invasion des Hyksos et la fin de cette occupation.

L'histoire raconte en effet que les Hyksos furent expulsés par Ahmôsis Ier en moins de 1555. Et c'est cette expulsion qui va donner naissance au Nouvel Empire ; donc à la dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynastie. D'autre part la Palestine va se trouver pour l'essentiel de cette période sous la domination de l'Égypte.

En effet Ahmôsis Ier - le fondateur de la dix-huitième dynastie et du Nouvel Empire - va non seulement expulser les Cananéens, mais aussi conquérir la Palestine et ce jusqu'au sud-est de la Turquie actuelle. Ainsi toute la façade méditerranéenne du Moyen Orient - y compris les villes de Damas et Alep - va se trouver sous la domination de l'Égypte.

Tout indique que les limites de cette conquête furent réalisées par Thoutmôsis III. Car bien que Pharaon légitime, il fut pendant sa jeunesse le chef de l'armée de sa célèbre sœur Hatshepsout, la grande Pharaonne de la dix-huitième dynastie. En tout cas il marque l'histoire de cette conquête par la célèbre victoire de Megiddo, en moins de 1456, au sud de Damas. De plus pour ce qui est des possessions égyptiennes dans ces terres - cananéennes, phéniciennes et assyriennes - il convient de rappeler la célèbre bataille de Kadesh au nord-est de Beyrouth, en moins de 1274. Cette bataille contre Mouwattali, roi hittite, va être célébrée par Ramsès à Abou-Simbel.

Puis l'histoire de ce monde raconte que Ramsès II a visité à nouveau la Palestine l'an 18 de son règne. Plus précisément selon les calculs de K. Kitchen en février 1261 avant la datation chrétienne. De plus il a tenu à marquer son nouveau séjour en Palestine par l'érection d'une stèle à Beth Sham, au sud-est de Nazareth. Car Christiane Desroches-Noblecourt, dit dans son étude sur *Ramsès II*, qu'il n'existe, au cours des trente dynasties égyptiennes, de monarque dont on puisse, comme pour Ramsès, suivre l'existence presque au fil des années.

En effet, n'oublions pas que, selon la tradition dite monothéiste, l'Exode s'est produit en moins 1250 ; et ce n'est qu'après quarante ans d'errance dans le Sinaï, que Josué va entreprendre la conquête de la terre de Canaan. Et par conséquent la conquête de Josué a dû se produire à partir de moins 1210.

Wolfgang : Ce que vous venez de dire, cher ami est tout à fait juste. Tout indique que la Palestine est restée sous la domination égyptienne jusqu'à la mort de Ramsès III, en moins 1146. Puis comme vous venez de le dire, le règne de Ramsès II est la période la plus connue de l'Ancienne Égypte. On sait par exemple qu'il est né en moins 1304 et qu'il est mort en moins 1213. Donc qu'il est mort à 92 ans, après 67 ans de règne, puisqu'il a commencé à régner en moins 1279.

C'est en moins 1274 - la cinquième année de son règne - que la bataille de Kadesh contre les hittites a eu lieu. Ces derniers étaient alors gouvernés par le roi Mouwattali. De plus - à propos du rapport entre les Égyptiens et les Hittites - quelques années plus tard, la réconciliation va se produire, avec la signature du traité de paix et d'amitié de décembre 1259. Ce traité entre le nouveau roi hittite, Hattousil et Ramsès va donner, selon les spécialistes le premier texte d'un traité de paix dans l'histoire. Il existe actuellement une copie de ce traité sur une tablette

d'argent, au British Museum, en langue akkadienne et signes cunéiformes. En outre, le texte du traité est reproduit sur les murs du temple d'Amon à Karnak, en écriture hiéroglyphique. Il est vrai que ce traité de paix est en même temps un traité d'alliance contre Salmanazar Ier, roi des Assyriens.

Tout indique, d'après Christiane Desroches-Noblecourt, que ce traité fut négocié par le fils aîné de Ramsès II, Sethherképéschef, et va conduire, entre autre, au mariage du Pharaon avec une fille d'Hattousil, Maâthornéferouré, en moins 1245. Ceci explique, par conséquent, pourquoi la région de la façade méditerranéenne du Moyen Orient va se trouver pendant une bonne période sous la domination égyptienne. Le danger alors, pour l'intégrité de l'Empire Égyptien, ne pouvait arriver que du nord de cette bande de territoire, donc des Hittites ou des Assyriens.

Le fils aîné de Ramsès, Sethherképéschef, fut, quant à lui, général de l'armée de son père de 1254 jusqu'à 1229. Il meurt l'année 53 du règne de Ramsès II, c'est-à-dire en 1226. La mère de Sethherképéschef est Isis-Nofret, la deuxième femme de Ramsès. Sont aussi fils d'Isis-Nofret, Maremptha (l'héritier du trône) et Koemouaset, le premier égyptologue, le premier, en réalité, à cataloguer et à restaurer le patrimoine architectural et artistique de cette grande culture. En tout cas la première épouse de Ramsès II, Nofretari - celle représentée avec lui à Abou-Simbel - ne lui a pas donné que des filles comme par exemple Bentanat et Meryt-Amon qui furent filles-épouses du Pharaon.

Xocoyotzin : Ce que vous venez de dire, cher ami, montre clairement que l'événement de l'Exode, dont il est question dans l'Ancien Testament, n'a pas pu se produire sous le règne de Ramsès II. De plus, son corps se trouve actuellement dans la salle de la momie du Musée du Caire, à côté de la momie de son héritier au trône : Maremptha. Ces momies furent trouvées le 6 juillet 1881, par Auguste Mariette, dans la

cachette de Deir el-Bahari là où les prêtres de l'époque de la décadence les dissimulèrent avec d'autres momies pour les sauver du pillage. Tout indique que ce phénomène commence à se produire avec la fin du Moyen Empire, sous le règne des derniers Ramsès de la XX e dynastie. De plus nous savons actuellement que les tombeaux de Ramsès II et de son père, Seti Ier, furent sacqués pendant le règne de Ramsès IX. Ce qui montre la décomposition de l'ordre égyptien de l'époque.

En tout cas une chose est claire - comme le signale l'auteur du texte sur Ramsès II, mentionné auparavant - il n'existe, en fait, aucun événement rapporté par les documents égyptiens faisant allusion à un départ - ou à une expulsion - d'étrangers hors du pays à cette époque. Tout au plus, rajoute-t-il encore, pourrait-on supposer un amalgame, dans la légende, avec l'expulsion des Hyksos.

Certes, nous ne pouvons pas confondre les Cananéens avec les Israélites. D'autant plus que dans le développement de cette histoire nous allons assister à une relation brutale entre le dominant et le dominé. C'est ainsi que Sophocle exprime ce rapport : l'Éternel a parlé contre toi, Canaan, pays des Philistins ! Je te détruirai, tu n'auras plus d'habitants.

Donc en plus de ce rapport de haine qui s'accroît chaque fois davantage, nous avons affaire à deux cultures très différentes. Ce que nous allons constater par la suite, si vous êtes d'accord.

Wolfgang : Tout à fait, cher ami. Pour le moment il me semble que nous devons mettre au clair le problème de la conquête de la terre de Canaan. Pour déterminer à quel moment elle s'est produite, et expliquer la destruction du peuple vaincu et la réduction à l'esclavage des résidus de cette population.

Xocoyotzin : C'est le chemin que nous devons suivre pour l'heure, cher Wolfgang. Car la conquête de la Palestine par les Hébreux

s'est produite telle que la tradition monothéiste la présente. En effet nous savons actuellement que la conquête de la Palestine n'a pas pu se faire avant la mort de Ramsès III, en moins 1146.

De plus nous savons que la première tentative de pénétration dans ce territoire se produit sous le règne de Maremptha, le fils de Ramsès II, mort en moins 1202.

Cette information provient justement de la célèbre stèle d'Israël, découverte par Gaston Maspéro à côté des Colosses de Memnon, c'est-à-dire des résidus du temple funéraire d'Aménophis III. Cette stèle est actuellement au musée du Caire. Dans cette stèle de moins 1204, est raconté que des bandes de nomades s'appelant hébreux avaient cherché à rentrer dans le territoire de la Palestine et avaient été chassés. Tout indique, par conséquent, qu'il s'agit d'un événement marginal produit sous le règne de Maremptha.

Les hébreux pénètrent alors petit à petit en Palestine, provenant de la Mésopotamie, terre de leurs ancêtres. En parlant de cette population Pierre Chaunu explique dans son texte sur *Clovis*, que le mot hébreux, "habiru", désignait en Mésopotamie les semi-nomades de la périphérie, considérés comme des brigands, des voyous, des gens de sac et de corde.

Nous avons ainsi affaire à une population semi-nomade vivant sous des tentes - fait largement confirmé par *l'Ancien Testament* – à la peau plutôt brune se différenciant des Cananéens et des Phéniciens qui, comme les Assyriens, ont une peau très claire.

Wolfgang : Il s'agit là, cher ami, entre les Hébreux et les Cananéens, de populations très différentes. En effet les Cananéens étaient, alors, une population très avancée. Ils avaient développé une architecture et surtout avaient conquis la basse Égypte grâce à l'utilisation des chevaux, que les Égyptiens ne connaissaient pas. Par

contre les Hébreux, que signale Pierre Chaunu, étaient encore une population semi-nomade ne connaissant pas l'écriture et ne pratiquant pas l'architecture.

Quoique les Hébreux aient développé un système de valeurs leur permettant la conquête de l'espace vital. Cette population va donc prendre des éléments de la culture environnante en Mésopotamie - comme le mythe de la tour de Babel, ou celui du déluge -, et va surtout porter en elle la nécessité d'avoir un territoire pour elle. Bien évidemment ce besoin d'appropriation de la terre, va devenir une dimension paroxystique avec l'idée de la promesse.

La terre des Cananéens va devenir, tout d'abord, l'objet de cette entreprise conquérante. Cette idée se trouve déjà clairement exprimée de manière assez simple dans le dénommé Testament de Noé. En effet cette histoire, raconte qu'après le déluge Noé cultiva la terre, et planta de la vigne. Ayant bu du vin, il s'enivra et se découvrit à l'intérieur de sa tente. Cham le père de Canaan, voyant la nudité de son père, s'en alla dehors le raconter à ses deux frères. Mais Sem et Japhet prirent un manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; sans toutefois la voir, puisque leurs visages étaient tournés en arrière.

Puis, poursuit le récit, lorsque éveillé de son vin, Noé apprit ce que lui avait fait son fils cadet : "Maudit soit Canaan, dit-il, qu'il soit le dernier des esclaves de ses frères !" Et il ajouta : "Béni soit le seigneur, Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu donne de l'espace à Japhet ; que celui-ci habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave !"

Voilà le texte en question. À son propos remarquons trois niveaux différents. Le premier est assez formel et indique comment Noé passa immédiatement de Cham à Canaan. C'est Canaan le maudit et non pas Cham. Canaan devient ainsi le peuple maudit par excellence, peuple

devant être réduit en esclavage et exterminé car possède la terre convoitée : la terre promise.

Deuxièmement l'humanité est divisée en trois parties. D'un côté les descendants de Sem, qui donnent naissance au peuple élu. Peuple dont Yahvé est le Dieu. Puis viennent les descendants de Japhet qui dépendent des premiers puisqu'ils vivent dans ses tentes. Enfin il y a les descendants de Cham, dont les Cananéens sont la manifestation la plus concrète : celle de la race maudite. Ce schéma triptyque va donner par la suite d'un côté le peuple des seigneurs, de l'autre les serviteurs et enfin les races maudites devant être exterminées.

La troisième version, est communément appelée le Testament de Noé. C'est la version que Louis Sala-Molins appelle l'idéologie blanco-biblique - de l'époque du colonialisme chrétien - et selon laquelle les peuples vaincus (comme les Indiens et les Noirs) sont des races marquées par la malédiction divine : malédiction de Noé. Dans ces conditions les peuples de la Nouvelle Alliance sont ceux à qui Yahvé a voulu donner la gloire, le pouvoir et la domination dans le monde. Dans ce schéma des peuples sont condamnés à servir et cette servitude est l'instrument du salut. Et en dernière instance les peuples, comme le dit Isaïe 60,12, qui ne voudront pas servir et devront être exterminés.

Xocoyotzin : Cher Wolfgang, nous sommes d'accord là-dessus. Car cette histoire va devenir paradigmatique. Dans le cas du christianisme il est même question d'histoire sacrée. À aucun moment cette conscience ne peut imaginer que le contenu des écritures sacrées ne correspond pas à la vérité.

En tout cas pour la conquête du pays de Canaan, les enfants de l'Éternel ne sont pas arrivés de l'Égypte, mais directement de la Mésopotamie. De plus cette conquête va se produire plus tard que ce qui a été soutenu. Car le problème n'est pas savoir si les Hébreux ont

envahi la Palestine et exterminé sa population, mais quand et comment ces événements se sont produits. En tout cas nous savons actuellement que la conquête de Josué ne s'est pas produite telle que nous l'a décrit le livre qui porte son nom. Ce ne fut pas une guerre-éclair, avec extermination totale de la population vaincue. Josué n'a pas non plus arrêté le soleil et ni suspendu la course de la lune, comme il est dit dans le 10,13 de ce texte.

Pour la conquête elle-même, Gaston Maspéro explique déjà - dans son *Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient* - que la prise de possession ne comporta pas d'actions décisives et rapides, elle fut lente et graduelle. Les immigrants se glissèrent dans le pays par bandes de bergers et de brigands, et, gagnant de proche en proche, se trouvèrent à la longue en nombre suffisant pour chasser, asservir ou absorber les anciens habitants.

En tout cas la conquête de la terre des Cananéens ne s'est pas produite, par exemple, selon le modèle de Jéricho où après l'écroulement de ses murs, les tribus de Yahvé s'emparent de la ville où elles passèrent au fil de l'épée tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes, expliqué, par ailleurs, dans le 6,21 du livre de Josué. Puis, raconté un peu plus loin, les soldats de Josué brûlèrent la ville et tout ce qui s'y trouvait ; ils mirent seulement dans le trésor de la maison de l'Éternel l'argent, l'or et tous les objets d'airain et de fer.

Lors de cette conquête, tout indique - signalé par Hegel, dans le texte déjà mentionné , que les Israélites laissèrent en vie nombre d'habitants, mais dépouillés de leurs biens et réduits en esclavage. Mais ces crimes, qu'il indique par la suite, sont restés tout au plus comme des squelettes sans âme dans l'ossuaire de la mémoire.

Wolfgang : Tout montre, en effet, que toute la population cananéenne ne fut pas entièrement exterminée. L'épisode de la Cananéenne avec le Christ, dans Mathieu 15, le démontre clairement. Mais cet événement montre surtout la haine et le mépris pour le vaincu. Car n'oublions pas que dans ce texte Jésus traite la Cananéenne de chienne, parce-qu'elle lui demande d'aider sa fille possédée par les démons. Il lui répondit concrètement : il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le donner aux chiens.

Le droit divin de conquête fonde alors non seulement le droit de destruction et de mépris des peuples vaincus, mais aussi le droit du pillage. Pour cette raison Isaïe 8,1, nous explique que l'Éternel lui dit de prendre une grande table et d'écrire d'une manière intelligible : qu'on se hâte de piller qu'on se précipite sur le butin ! Puis Nahum 2,10, de son côté, ordonne à ce propos : Pillez l'argent ! Pillez l'or ! Il y a des trésors sans fin, des richesses en objet précieux de toute espèce. Enfin Aggée explique que l'Éternel des Armées parle ainsi : encore un temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, j'ébranlerai toutes les nations ; les trésors de toutes les nations viendront, car l'argent est à moi et l'or est à moi.

En tout cas, dans les Nombres 23,21, l'Éternel ne voit point d'iniquité en Jacob, ni injustice en Israël. Car toute cette histoire est pour lui une manifestation de la justice.

Xocoyotzin : En effet ce n'est pas très moral tout cela... Mais pour la conquête elle-même, il semble que c'est en moins 996 que David expulse les Jébusiens de Jébus et que cette ville s'appelle par la suite Jérusalem. Et c'est sous le règne de David que cette entreprise va être terminée que souligne le deuxième texte de Samuel dans son cinquième chapitre.

Ainsi se forme ce paradigme du droit divin de conquête et de destruction et pillage des peuples vaincus. Par conséquent, le droit de conquête d'espace vital avec toutes les horreurs et les contradictions que cela implique. Car d'un côté apparaît la nécessité de sauvegarder une partie de la population et de l'autre d'avoir la présence de la preuve du crime. Pour ces raisons les résidus des peuples vaincus vont être cause de mépris et de haine. De là aussi la culpabilité de n'avoir pas accomplie l'œuvre d'extermination. C'est est exprimé par le Psaume 106,34 de la façon suivante : ils ne détruiraient point les peuples que l'Éternel leur avait ordonné de détruire.

Wolfgang : C'est tout à fait ce modèle conquérant que nous constatons dans les Amériques, ou en Australie par exemple. Il faut comprendre que si la population cananéenne n'a pas été entièrement exterminée, du point de vue du texte - dans les terres objets de la donation - il s'agit de ne pas laisser des êtres humains en vie. Car les Nombres 33,55 expliquent que: ceux d'entre eux que vous laisserez seront comme des épines dans vos yeux et des aiguillons dans vos côtés, ils seront vos ennemis dans les pays où vous allez vous établir.

Par conséquent du point de vue du paradigme, il s'agit de ne pas laisser de reste des populations conquises. Car, dans ce type d'entreprise, surgit nécessairement le besoin de laisser un certain nombre en vie pour la servitude ou tout simplement pour les besoins de la chair. Ce fut le cas par exemple avec les Madianites - dans Nombres 31,18 - où Moïse ordonna à son peuple : ne laissez en vie pour vous que les filles n'ayant point connu la couche d'un homme.

En effet dans la logique de ces textes il s'agit d'éviter ce genre de pratique et exterminer jusqu'aux derniers. Le comportement des conquistadores dans les Antilles, où ils ont nettoyé jusqu'aux ombres, s'explique aisément. En tout cas pour les serviteurs et les esclaves, les

conseils de l'Éternel sont très clairs, le Lévitique 25,44-46 indique: c'est des nations qui t'entourent que tu prendras ton esclave et ta servante qui t'appartiendront, c'est d'elles que vous achèterez l'esclave et la servante. Ils engendreront dans votre pays ; et ils seront votre propriété. Vous les laisserez en héritage à vos enfants après vous, comme une propriété ; vous les garderez comme esclaves à perpétuité.

Par conséquent ce modèle de conquête - légitimé par la donation transcendantale - implique la destruction totale des populations vaincues et l'achat d'esclaves dans les régions environnantes. Il est le paradigme comme tel, du point de vue de cette histoire sacralisée ; et on n'a pas besoin de bien connaître l'histoire de la conquête américaine pour savoir que ce modèle fut appliqué dans certaines régions de manière très ponctuelle. Ce fut, par exemple, le cas des Antilles. En effet si dans ces îles, prenons le cas de l'Espagnole - actuellement la République Dominicaine et Haïti - que constatons nous ? Et bien, nous remarquons dans cette île - décrite par Colomb comme un paradis sans agressivité, dans son *Carnet du Premier Voyage* - que huit millions d'habitants la peuplait, d'après l'École de Berkeley. Pierre Chaunu, lui, dans son texte sur *L'Espagne de Charles Quint*, préfère parler de cinq millions. Quel que ait été ce poids démographique, nous savons actuellement qu'en 1540 – que souligna Las Casas - ne restait à peine que deux cent cinquante personnes qui disparaissent peu de temps après. Puis, la population des Taïnos, fait généralement connu, va être remplacée, pour les besoins de la servitude, par des esclaves africains.

Ce modèle ne s'est certes pas imposé dans toutes les Amériques. Dans le cas de l'espace Aztèque, par exemple, l'École de Berkeley estime à près de vingt cinq millions de personnes et qu'en 1585 le poids démographique de cette région n'atteignait pas les deux millions. Pourtant Cortés dit à Charles Quint - dans sa lettre du 15 octobre 1524 -

: nous ne ferons pas ici comme dans les îles, où nous avons négligé la culture des terres et détruit tous ses habitants.

Dans la région Aztèque, comme dans d'autres parties du continent, demeure une population indigène plus ou moins résiduelle. Mais cette humanité, déshumanisée au plus haut degré, est de nos jours encore considérée, par les seigneurs de ce monde et les métis, comme objet d'horreur, d'opprobre et de haine. Pour ces raisons il a toujours été considéré sur ce continent qu'un bon Indien, est un indien mort. Celui qui a eu la bonté de trouver une place dans l'au-delà, pour permettre de justifier l'entreprise conquérante comme une immense oeuvre de salut. Ce que Lewis Hanke appelle la lutte pour la justice dans la conquête de l'Amérique.

Xocoyotzin : Vos propos sont très forts, cher ami, mais je suis tout à fait d'accord. Rappelons toutefois que Claudio Sanchez Albornoz, l'historien de l'époque franquiste, parlait à propos des suicides collectifs chez les Taïnos et les Mayas, qu'ils étaient le résultat de leur inappétence vitale (*desgana vital*). Puis Salvador de Madariaga soutient dans son étude sur *L'Essor de l'Empire Espagnol de l'Amérique* contrairement à ce qu'on affirme parfois, que les très grandes civilisations indigènes remplacées par la domination espagnole, c'est-à-dire les Aztèques, les Incas et les Chibchas, étaient des barbares redoutables sous bien des aspects et leur disparition fut un immense bienfait pour le nouveau monde.

En tout cas, pour cette destruction de l'humain, un historien comme Pierre Chaunu, par exemple - dans son travail sur Charles Quint - soutient qu'il s'agit d'un génocide aujourd'hui encore sans équivalent. Par contre d'autres historiens comme Thomas Gomez et Itamar Olivares qui - dans leur étude sur *La Formation de l'Amérique Hispanique* - disent qu'il y a eu certes des massacres, mais rien permettant de parler

de génocide. Et un peu plus loin ils ajoutent que le terme génocide leur semble impropre, le concept d'ethnocide involontaire leur semble plus adéquat.

Pour sa part David Stannard indique, dans son étude sur *L'holocauste Américain*, quelques mois après l'arrivée des chrétiens dans les Antilles, que s'est produit le déchaînement de désastreuses pestilences, combinées avec le plus extensive et le plus violent programme d'éradication humaine que le monde ait jamais connu.

En tout cas ce processus de destruction va être arrêté par les Nouvelles Lois. Car les indiens vont passer sous le contrôle des ordres religieux. Ces lois furent inspirées par Las Casas et il va provoquer la disparition de "encomienda" et la concentration de la propriété de la terre sous le pouvoir de l'Église. De fait avant l'expulsion des Jésuites - en 1767, de l'Amérique espagnole - l'Église contrôlait les deux tiers des biens immobiliers de cette partie du monde.

Par conséquent après la première vague destructrice, dans ce monde, le pouvoir du Grand Empereur Catholique va ordonner la concentration de la population indigène résiduelle sous l'autorité de l'Église. Ceci donne naissance, à ce que les anglophones appellent les réserves - c'est-à-dire les "reducciones", les missions et les "presidios" - et qui vont empêcher la disparition totale de ces populations. Mais Pierre Chaunu explique dans son texte, par ailleurs déjà mentionné, que ces réserves de main d'œuvre procurèrent aux entreprises minières de travailler sans assurer le coût de production et de reproduction de l'homme, en dilapidant les réserves d'hommes accumulées au cours des siècles.

Puis dans un autre passage du même texte, Pierre Chaunu soutient que les techniques minières employées, dans ce monde, ont contribué avec les chocs microbiens et viraux accumulés, à faire le vide,

projetant l'occupant, constamment vers des nouveaux espaces, ou plus simplement, vers de nouveaux habitats humains à dévaster.

Wolfgang : Certes on ne peut pas dire ce genre de choses plus clairement. Cependant il s'avère très souvent nécessaire de le faire par rapport à une culture qui a choisi de cultiver le silence. De plus cette forme d'exprimer les choses, dans sa cruauté et avec cynisme, est d'autant plus significative qu'elle provient d'un homme plus papiste que le Pape, tout en étant protestant.

Mais revenons au point qui nous préoccupe ici. Cet acharnement contre les Indiens, cette haine absolue qui partage aussi les métis. Car comme l'indique Ruggiero Romano, dans son étude sur *Les Conquistadores*, le véritable problème est comprendre le processus qui a déstructuré un continent ; comprendre comment toute une masse démographique fut conquise, aliénée et rendue étrangère à elle-même.

Or, ces questions ne sont pas saisissables si on ne tient pas compte de la haine portée par les conquistadores et les colons, contre les populations indigènes. Car ces populations ont été non seulement anéanties et réduites à la condition animal, mais il subsiste toujours ce mépris infini. En effet à l'époque coloniale l'Indien était réduit au degré zéro de l'existence humaine. C'est ainsi qu'Antonio Ulloa et Jorge Juan - dans leurs célèbres *Nouvelles Secrètes de l'Amérique*, de 1743 - se demandent : qui peut douter que la situation des Indiens est pire que celle des esclaves Noirs ?

Pour sa part Juan Augustin de Morfi explique - dans son texte *Voyages dans les Indes Occidentales*, de 1778 - que les Indiens sont malheureux depuis le berceau et meurent dans la misère la plus totale. Puis Alexandre von Humboldt dans son texte sur *La Nouvelle Espagne*, signale que les indiens étaient considérés comme des êtres sans raison.

En tout cas, cette haine envers les Indiens pour la conscience chrétienne de l'époque a comme fondement le fait de croire qu'ils sont une espèce maudite par Dieu, à cause de leur idolâtrie, comme le disait Oviedo. Suarez de Peralta - un créole de la deuxième génération, né à Mexico - soutient pour sa part que les Indiens descendent du maudit Cham et que la guerre faite contre eux, a toute été faite par Dieu lui-même.

Xocoyotzin : Voilà, cher Wolfgang, la croyance fondamentale de cette haine et de ce mépris. Mais ces sentiments vont être, dans le cas de l'Amérique Ibérique, intériorisés par les métis eux-mêmes.

Pour ce phénomène du métissage, selon le discours biblique - système de légitimation - que le métissage n'aurait pas dû se produire. En effet ce discours interdit non seulement les accords avec les peuples qui doivent être anéantis, mais aussi tout mélange. Concernant la première dimension il est souligné dans l'Exode 34,12 : garde-toi de faire alliance avec les habitants du pays où tu dois entrer. Tandis que pour les rapports avec les vaincus, il est dit clairement dans le Livre de Josué 23,7 : ne vous mêlez point avec ces nations qui sont restées parmi vous. Donc avec les résidus des peuples conquis.

Sur le continent américain, par rapports à ces interdits, il y a eu différence de comportement entre les ibériques et les anglo-saxons. Mais cette différence ne provient pas du fait que les premiers n'ont pas respecté ces interdits, ce qui aurait été le cas des deuxièmes. Car une certaine tradition affirme - que souligne Gonzalo Zaragoza dans son étude sur *l'Amérique latine*, à l'époque coloniale - que les ibériques se sont mêlés aux Noirs et aux Indiens sans aucun scrupule (l'auteur lui-même le dit), tandis que les anglo-saxons n'ont pas eu cette attitude bienveillante.

En réalité les choses se sont passées autrement. Il y a eu mélange ethnique d'un côté et de l'autre. Certes plus important dans la partie ibérique que dans la partie anglo-saxonne. Mais la différence fondamentale n'est pas ici quantitative ; elle est dans le monde Ibéro-américain, que les métis ont été dressés à détester le côté de la mère, ce qui ne fut pas le cas de l'Amérique anglo-saxonne. Par conséquent aux États-Unis les mulâtres se considèrent Noirs et les métis, Indiens. Ce qui n'est pas le cas dans le monde Latino-américain.

Mais l'intériorisation de la haine et du mépris à l'égard de l'Indien, dans ce monde, ne s'est pas produite immédiatement. En effet, dans la première génération de métis - comme chez l'Inca Garcilazo - ils étaient fiers de leur côté indien. Loin d'être le cas, déjà à l'époque où les auteurs des *Nouvelles secrètes de l'Amérique* ont séjourné dans ce monde. Car ils soulignent que les métis sont des ennemis acharnés des Indiens. Cette couche sociale (dite des "Castas") est dressée à la servitude et à la défense de la race des seigneurs tout en étant frappée d'indignité, comme le constate Humboldt à l'époque de la Révolution Française.

Wolfgang : Le malheur de cette histoire a ainsi voulu que, dans ce monde, les enfants de la Nouvelle Alliance ont eu à produire eux-mêmes leurs propres serviteurs.

Xocoyotzin : C'est effectivement, dans cette histoire criminelle, un des malheurs de l'Histoire. Mais dans sa vérité cette manifestation sociale, est une déviance par rapport au paradigme fondateur. Car le discours fondateur ne dit pas que les enfants de la Promesse doivent produire leurs propres serviteurs. En principe leurs reins sont purs, et il ne peuvent en aucun cas produire l'impureté. En tout cas le but essentiel de cette manifestation de la foi yaviste, n'est pas

de produire sa propre servitude, mais l'accomplissement de la Promesse : de la dimension messianique.

En effet, le messianisme est la consécration, et la consécration finale ne peut être que la réalisation pleine et entière de la Promesse. Car Siracide explique, l'Ecclésiastique, dans son 44,22-23 : Le Très-Haut a donné à Abraham, par serment, la gloire dans sa race, et il lui a promis d'étendre sa part d'héritage depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.

C'est dans l'attente de cet accomplissement que vivra le peuple de l'Éternel, après avoir conquis la Terre Promise. Et dans le temps de cette attente, secouée par la captivité en Babylone, vont apparaître deux perspectives. Tout d'abord la vision de Daniel, selon laquelle ce n'est qu'après le règne des quatre grands animaux que les saints du Très-Haut recevront le royaume du monde et ils le posséderont éternellement : d'éternité en éternité. Car le Très-Haut domine sur le règne des hommes et il le donne à qui il lui plaît.

Wolfgang : Ce royaume éternel devrait être le cinquième. Par conséquent pour Daniel, le royaume des Saints du Très-Haut ne pouvait arriver qu'après l'Empire Égyptien, celui des Mèdes, des Perses et des Grecs. Mais le problème est que Daniel - qui écrit son texte entre moins 167 et moins 164 - ne perçoit pas la montée en puissance de l'Empire Romain.

Xocoyotzin : En effet, Daniel considérait que le temps était arrivé pour l'accomplissement de la Promesse. Pour cette raison il soutient - dans le 7,27 - qu'après avoir anéantie à jamais la domination du dernier des grands animaux : le règne, la domination et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux, seront donnés au peuple

des saints du Très-Haut. Son règne est un règne éternel, et tous les dominateurs le serviront et lui obéiront.

Wolfgang : Mais Daniel n'a pas compris que ce dieu n'avait pas englouti le Pharaon et son armée dans la mer rouge, ni détruit l'Égypte avec les coups de boutoir des dix plaies, ce dieu-là ne pouvait pas lui apporter le règne et la propriété de la terre sur un plateau. Car le royaume messianique ne peut être que résultat de la croyance, pour que l'ensemble de l'humain imprégné de foi yaviste, puisse crier d'une seule voix : Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Xocoyotzin : Nous sommes-là dessus, cher Wolfgang, totalement d'accord. Car seule la croyance pure peut voiler l'aveuglante clarté de ce discours.

Quoi qu'il en soit la perspective de Daniel devient problématique car peu de temps après les légions romaines avancèrent invincibles sur les terres d'Israël ; sans qu'à aucun moment ces soldats aient eu à demander au dieu Mars de se réveiller.

Alors la prophétie d'Isaïe va résonner au fond des cœurs des saints de Yahvé. Car les paroles du Prophète étaient connues de tous, mais un discret voile d'oubli semblait avoir caché les lettres du 7, 13-14, où il est dit : Écoute donc, maison de David ! Cela ne vous suffit-il pas de laisser la patience des hommes, que vous lassiez aussi celle de mon Dieu ? Aussi le Seigneur va-t-il vous donner lui-même un signe : que la Vierge conçoive et enfante un fils et qu'elle le nomme Emmanuel.

Car Emmanuel, le Messie, le Consacré, ne peut-être que le moyen terme de la consécration finale, de l'accomplissement Messianique. Ainsi ce n'est pas immédiatement des mains de l'Éternel que son peuple va recevoir la domination universelle. C'est plutôt par le biais d'un fils, d'un fils vêtu de lumière et d'amour que la finalité

messianique doit se produire. Car, dit Isaïe 9,5-6, un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule. On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix. Donner à l'empire de l'accroissement, et une paix sans fin au trône de David et à son royaume, l'affermir et le soutenir par le droit et par la justice, dès maintenant et à toujours.

Wolfgang : Ce texte dont vous venez de faire mention, cher Xocoyotzin, est vraiment remarquable. C'est le premier qui annonce le fils d'une vierge, auquel on donne le nom de Consacré, d'Emmanuel. En effet, n'oublions pas que les enfants de Yahvé sont tous consacrés et particulièrement les Lévites. Car Jérémie dit, dans ses Lamentations 4,2, Les nobles fils de Sion, sont estimés à l'égal de l'or pur !

En tout cas, ce qui annonce le 9,56 d'Isaïe c'est l'apparition d'un consacré auquel on appellera Dieu puissant, Père Éternel, Prince de la paix. Un homme du peuple de Yahvé, sera mis au niveau de son Dieu et aura pour fonction l'accroissement de l'empire de David. Tout en l'affirmant et le soutenant par le droit dicté par l'Éternel et par la justice de sa volonté, comme par celle de sa justice. Car toutes les nations de la terre doivent être bénies par la postérité des Patriarches.

Xocoyotzin : De là l'attente du Messie que le Peuple Élu va connaître, après l'effondrement de l'empire disloqué en lui-même (le quatrième empire) celui de la civilisation grecque.

Mais voilà que le Messie est arrivé. Car qu'on le veuille ou non Ecce Homo, le Christ, fut reconnu par d'autres peuples comme le Prince de la paix, comme le Dieu puissant : comme le Père Éternel. Mais son peuple ne l'a pas reconnu comme tel. Le Consacré n'a eu d'autre but que la promotion du plan secret de Yahvé. Pour cette raison le Christ explique, dans Mathieu 5,17-18, en toute clarté qu'il n'est pas venu pour

abolir la loi ou les prophètes, il n'est pas venu non plus pour abolir, mais pour accomplir. Car, pour lui, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Ce point est, par ailleurs, repris par Luc (16,17) lorsqu'il affirme qu'il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'il ne l'est qu'un seul trait de lettre de la loi vienne à tomber.

C'est précisément cette fidélité à la *Thora* qui est exprimée aussi par Paul lorsqu'il dit dans son Épître aux Galates, 3,10 : Maudit est quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, et ne le met pas en pratique. Or, nous ne devons pas oublier que le but de cette parole est précisément l'accomplissement messianique du peuple de Yahvé.

Par conséquent ce que le Christ cherche à expliquer c'est qu'il n'est pas contraire à l'accomplissement de cette finalité, mais qu'il est plutôt le moyen terme de la réalisation de ce but.

Wolfgang : Je pense, cher ami, qu'il n'y a pas de doute à ce niveau-là. C'est ce que Paul lui-même va essayer d'expliquer dans l'Épître aux Romains, où il souligne tout d'abord, dans le 4,13, que ce n'est pas par la loi que l'héritage du monde a été promis à Abraham et à sa postérité, mais que c'est plutôt par la justice de la foi. Ainsi le règne de Yahvé à travers son peuple - selon cette parole le but éthique du monde -, est une affaire de justice reposant sur la foi. Ce qui n'a rien à voir avec la justice elle-même. Car la justice va dans le sens de la communauté d'égaux et non pas dans le sens de la domination totale et absolue d'un peuple sur le reste de l'humanité. Et encore moins sur une seule partie de cette humanité (les Japhétistes), puisque les autres, les membres des races maudites (les Chamistes) doivent disparaître ainsi que ceux (des Japhétistes) qui ne voudront pas servir le peuple des saints du Très-Haut.

Puis Paul explique dans l'Épître aux Romains - 15,8 - que le Christ a été serviteur des circoncis, pour prouver la véracité de Dieu en confirmant les promesses faites aux pères - Par conséquent il est clair que pour Paul le Christ a été fidèle à son peuple en cherchant l'accomplissement de la promesse, du nouveau règne d'Israël, de son règne universel. Et dans ce même chapitre, l'Épître aux Romains, Paul souligne que cet engagement du Christ dans le projet messianique, dans le plan secret de Dieu, est conforme aux paroles d'Isaïe. Selon lesdites paroles - 15,12 - de son peuple sortira un rejeton qui se lèvera pour régner sur les nations. De plus dans cette même lettre il dit aux romains, dans le 15,10 : Nations, réjouissez vous avec son peuple. Ceci montre jusqu'à quel point la parole des fondateurs du christianisme est limpide, comme l'eau de la montagne au matin. Elle ne cherche nullement, à cacher le but messianique, ni essaie de prouver que le Christ n'est pas d'accord avec son peuple. Qu'il n'est pas le Messie, celui par lequel la finalité messianique doit se manifester.

Xocoyotzin : Il convient aussi de rappeler à ce propos, cher Wolfgang, que l'Épître aux Romains fut considéré par Luther comme l'Épître de la réformation. Par contre il rejeta, pendant un certain temps, le texte de l'Apocalypse, car il le considérait comme trop partisan du principe de la supériorité du peuple de Yahvé.

Cela dit l'Épître des Hébreux confirme précisément le sens de l'Épître aux Romains lorsqu'il souligna, au 2,16 : Que ce n'est pas assurément à des anges qu'il vient en aide, mais c'est à la postérité d'Abraham. De sorte que ce n'est pas pour assurer le règne des anges qu'il se manifesta dans le monde, mais c'est plutôt pour concrétiser la suprématie de son peuple dans le monde.

D'ailleurs pour cette raison Paul explique dans son Épître aux Éphésiens (1,17-18) qu'il prie son Dieu pour qu'ils puissent avoir accès

à la sagesse, c'est-à-dire qu'il illumine les yeux de leur cœur pour qu'ils sachent quels sont les trésors de gloire contenus dans l'héritage réservé à ses saints. Par conséquent selon Paul la sagesse consiste dans le fait de connaître la finalité messianique et accepter le règne universel du peuple de Yahvé, comme une gloire, comme un bonheur qu'il faut partager avec le reste de l'humanité.

Mais faut-il déduire, pour autant, qu'il y a une conformité totale entre l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. La différence est, pour l'essentiel, purement stratégique. En effet le Christ introduit une nouvelle dimension, celle de l'au-delà. Car, à ce propos, dans l'Ancien Testament l'au-delà n'existe pas. Le peuple de l'Éternel n'est pas destiné à aller dans l'au-delà après la mort. Ses morts doivent revivre, ses cadavres doivent ressusciter, comme le dit Isaïe au 26,19. Ou comme l'exprime encore le même Isaïe, au 66,14 : vos os reprendront de la vigueur comme l'herbe.

Ézéchiël pour sa part reprend la même problématique de la résurrection du peuple consacré lorsqu'il prophétise sous l'ordre de l'Éternel et dit, au 37,12-19 : ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Voici j'ouvrirai vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramènerai dans le pays d'Israël. Car les morts d'Israël doivent, selon cette croyance, ressusciter et vivre dans la Terre Promise sous la présence de l'Éternel et ils ne connaîtrons pas la deuxième mort. Par conséquent, le Royaume de la Promesse n'est pas dans l'au-delà, mais dans l'en-deçà.

Wolfgang : Effectivement voilà la grande différence. C'est sans doute cette différence qui sera la cause du malentendu. Car le Christ accepte la promesse faite aux Patriarches. Il ne met pas en doute la dimension messianique et il ne cherche pas non plus à la critiquer. Mais le problème que pose cette dimension de l'au-delà, est comment expliquer son apparition au sein de ce mouvement - qu'on ne peut

appeler encore chrétien - qui se veut être l'achèvement du projet hébraïque lui-même.

Xocoyotzin : Cher Wolfgang, je pense que vous touchez-là un problème essentiel. Malheureusement là-dessus la recherche fondamentale manque. Mais il est incontestable que nous avons affaire à une dimension nouvelle au sein de la culture hébraïque. Tandis que la dimension de l'au-delà fut plutôt une obsession égyptienne. Hérodote semble être le premier historien à remarquer ce phénomène.

On peut penser que cette obsession de l'au-delà, se trouve alors chez les Cananéens, comme une sorte de refuge par rapport à l'existence misérable de ces esclaves. De la même manière que de nos jours les victimes du génocide américain - les Indiens et les Noirs - sont actuellement très religieux, considérant encore que le ciel est une compensation pour les souffrances et la misère de la vie effective.

L'idée du ciel va apparaître comme la compensation donnée à l'esclave pour qu'il puisse supporter le calvaire de son existence. Ainsi le règne des cieux se présente comme le dédommagement donné à l'esclave, comme le complément du projet messianique de conquête universelle. Par conséquent du point de vue de cette perspective le projet messianique n'est viable sans la compensation illusoire de l'au-delà.

Ainsi surgit ce paradoxe - à la base, sans doute, du malentendu entre le Christ et son peuple - de l'enfant légitime d'un peuple qui ne connaît pas l'au-delà et qui fait de cette dimension un élément essentiel de son projet fondamental. Pour cette raison le Christ va dire, dans Mathieu 11,28 : Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos - car comme va l'expliquer Paul à Tite (3,7) : C'est justifié par sa grâce que nous devenons, en espérance, héritiers de la vie éternelle.

Puis dans son premier Épître aux Corinthiens (15,19), Paul soutient que si c'est seulement dans cette vie que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. De sorte que Jésus est garanti d'une nouvelle alliance, d'une alliance plus excellente, comme il est dit précisément dans le 7,22, de l'Épître aux Hébreux. Par conséquent il n'y a pas d'incompatibilité entre l'ancienne et la nouvelle alliance. De la même manière qu'il n'y a pas de contradiction entre l'ancienne et la nouvelle promesse. Car Yahvé promet à son peuple le règne universel sur la terre, tandis que Jésus promet aux siens le royaume des cieux. Bien évidemment, savoir si le Christ a cru dans ce qu'il promettait, est une autre affaire. En tout cas du point de vue Christique, ce qui a de la valeur, c'est l'autre monde, et tout ce qu'on doit viser se situe dans l'élément eschatologique : le jugement dernier.

Wolfgang : Vue de ce point de vue-là, il est clair, cher ami, que la nouvelle promesse est la condition de l'accomplissement de l'ancienne. C'est probablement pour ces raisons que Nietzsche considérait que la morale chrétienne était une morale pour esclaves. Mais au lieu de chercher une éthique ayant une valeur d'ordre universel, il va opposer au christianisme la morale du surhomme. En tout cas pour lui le christianisme - comme il le soutient dans *L'Antéchrist* - est l'"ultima ratio" de la tromperie.

En tout cas cette différence que vous faites entre l'ancienne et la nouvelle promesse, me rappelle ce qu'avait dit le célèbre aventurier Lope de Aguirre, dans une lettre adressée au roi d'Espagne Philippe II. En effet cet aventurier disait concrètement que Dieu avait créé le ciel pour les serviteurs, et la terre pour les seigneurs, pour les plus forts. Lope de Aguirre - personnage plutôt inculte - avait très bien compris le sens de ce rapport au sein de ce que Hegel appela la relation maître-esclave.

Xocoyotzin : En effet je connais cette lettre. En tout cas pour moi les textes sont tout à fait clairs. C'est ainsi que dans son Épître aux Colossiens Paul exprime (au 3,22-25) cette problématique de la façon suivante : Serviteurs obéissez en toute chose à vos maîtres, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage en récompense.

Puis dans son Épître à Tite, Paul reprend ce sujet (au 2,9-10) en lui disant : Exhorte les serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à se montrer toujours d'une parfaite fidélité, afin de faire honneur en tout à la doctrine de Dieu notre sauveur.

Enfin, pour sa part Pierre dans sa Première Épître (2,18-19) reprend ce problème disant : Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec le plus grand respect ; non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont rudes et fâcheux. Car ce qui est agréable à Dieu est que, pour lui plaire, nous endurions les maux et les peines qu'on nous fait souffrir avec injustice.

De sorte que l'injustice est un bien pour les serviteurs, car cela leur permet de souffrir avec patience. Pour cette raison, comme le souligne Louis Sala Molins dans son étude sur *Le Code Noir*, l'esclavage et la traite étaient considérés comme instruments du salut. En tout cas l'Église conseillait de donner à l'esclave l'espoir d'être récompensé de tant de peine dans une meilleure vie. La cruauté du maître était alors considérée comme le bonheur suprême.

Par conséquent comme le soutient l'Épître de Jacques (1,9-11), le frère d'humble condition doit se glorifier de son élévation, tandis que le riche doit se confondre dans son véritable abaissement, parce qu'il passera comme la fleur de l'herbe.

Ainsi la perspective christique implique pour les enfants de l'adoption - pour les sujets de la nouvelle alliance - l'acceptation de la servitude, en échange de la promesse d'une vie meilleure et éternelle dans l'au-delà. Et pour ceux qui ne veulent pas accepter ce pacte ils

devront être détruits. Pour cette raison Jésus dit, dans le 19,27 de Luc : Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les tue en ma présence.

Wolfgang : En effet selon cette logique christique il n'y a plus de différence entre les Japhétistes et les Chamanistes, mais entre ceux qui acceptent la servitude et ceux qui ne l'acceptent pas. Ce n'est pas dès lors un problème racial, mais tout simplement d'acceptation ou non acceptation de la nouvelle promesse.

Mais le texte que vous citez, cher ami, fut considéré par l'Église, comme la règle à appliquer contre ceux qui n'acceptaient pas sa loi. C'est ainsi que dans le *Dictionnaire de l'Inquisition* dit l'Anonyme de 1494, nous explique clairement au mot tuer que ce droit contre les hérétiques est explicite en toutes lettres par le 19,27 de l'Évangile selon Saint Luc.

Mais le développement du christianisme n'a pas permis l'accomplissement de la perspective messianique, par la voie de la stratégie christique. L'ironie dans cette histoire a voulu que d'autres peuples ont voulu être les héritiers de l'ancienne promesse. Ont voulu, en tant que Saints du Dernier Jour, accéder au règne, à la domination de tous les royaumes qui sont sous les cieux. Et leurs rois ont prétendu être des descendants de David et être destinés à gouverner le monde sous l'autorité d'une lignée d'Empereurs messianiques, pour pouvoir, ainsi, faire disparaître des peuples qu'au nom de l'universalité de l'humain réclament le droit à la liberté et au bonheur.

Dès lors le peuple de l'ancienne alliance va devenir objet de mépris et de haine de la part de ceux qui veulent prendre sa place. C'est alors que surgissent de nouvelles religions - souligne Karlheinz Deschner, dans son oeuvre monumentale : *Histoire criminelle du*

Christianisme - qui exproprient celle de l'ancienne alliance, puis l'insultent, la combattent et la poursuivent pendant près deux mille ans.

Mais c'est avant que cette vague de terreur ne sacrifie pas, dans les autels de sa suffisance, la vie et le bonheur de tant de peuples, que va surgir au sein de son écriture fondatrice une nouvelle perspective d'accomplissement messianique.

Wolfgang : Oui, je vois où vous voulez en venir. Vous voulez si je ne me trompe pas, parler de l'Apocalypse. C'est en effet un texte très troublant du point de vue chrétien. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, comme vous l'avez souligné, Martin Luther a voulu le supprimer des textes canoniques, mais que son ami Melanchton, l'en a persuadé de le faire.

C'est un texte attribué à Jean l'Évangéliste, mais que les spécialistes considèrent actuellement apocryphe. Cette Révolution se présente non pas comme le dévoilement de la fin du temps, mais plutôt comme la fin du premier temps. Car curieusement il y a une confusion très grande autour de ce texte.

En effet pour la conscience croyante l'Apocalypse est la fin du temps de l'humain, l'avènement du jugement dernier. Or il s'agit ici plutôt de la Révélation du plan de l'Éternel, tel qu'il est expliqué par Paul aux Éphésiens et aux Colossiens, par exemple. Mais le projet messianique se présente ici d'une manière un peu différente à celles que nous venons de voir.

Xocoyotzin : C'est justement de ce problème dont il s'agit. Car la perspective de l'Apocalypse est plutôt différente à celle de Daniel, comme à celle d'Isaïe. Mais cette différence n'est pas différence pure, comme serait le cas d'une troisième voie sans rapport avec l'une et l'autre des voies précédentes.

Par conséquent, comme vous l'avez souligné cher Wolfgang, l'Apocalypse n'annonce pas la fin du temps, mais plutôt la fin du premier temps et, par là même, l'avènement du deuxième temps. Ceci veut dire concrètement que le premier temps est celui où la finalité messianique n'a pas encore été accomplie, tandis que le deuxième temps est celui des temps messianiques en tant que tels.

Pour l'Apocalypse le moteur de ce mouvement n'est autre que l'Éternel des armées lui-même. C'est lui qui déclenche le grand jour de la colère, comme il est dit dans le 6,7 de ce texte. Mais avant que le malheur et la mort n'arrive du ciel, les membres des tribus d'Israël sont marqués au front du sceau de Yahvé. Puis il envoi des monstres sur la terre, avec les ordres de torturer pendant cinq mois tous les êtres humains qui n'ont pas le sceau de Dieu sur le front, comme il est souligné au 9,5-6 de ce texte. Puis il est ajouté qu'en ce jour là, les hommes chercheront la mort et ils ne la trouveront pas ; ils désireront mourir et la mort fuira loin d'eux.

Le fait est que les différents fléaux qui seront envoyés sur les enfants adoptés provoquent une mortalité très importante. Au 9,18 il est question qu'un tiers des hommes est tué.

Wolfgang : Ce qui veut dire concrètement que les êtres humains qui ne font pas partie de la communauté des saints du Très-Haut, comme le dit Daniel, ces êtres doivent être torturés et partiellement exterminés pour que les restes puissent intérioriser leur nouveau rôle de serviteurs.

Xocoyotzin : En effet c'est cela. Et c'est seulement alors que la Nouvelle Jérusalem pourra descendre du ciel avec l'Éternel et son Fils. Puis c'est alors que se produit la résurrection des morts, et comme

le dit le texte lui-même au 20,6 : heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection ; La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux.

Wolfgang : Ce qui est très orthodoxe du point de vue de l'Ancien Testament. Car selon cet esprit le peuple de Yahvé doit être réincarné et vivre éternellement sur la terre. Par contre du point de vue du christianisme - comme de l'Islam, par ailleurs - le fait que l'Éternel et Jésus quittent le ciel et descendent sur la terre, avec la Nouvelle Jérusalem, pour y vivre avec leur peuple, cela, disons-nous, pose beaucoup de problème.

En effet nous ne devons pas oublier que du point de vue de la dogmatique chrétienne il n'y a pas de jugement après la mort, comme chez les anciens égyptiens. Certes cette idée du jugement après la mort va s'imposer peu à peu dans la pratique du christianisme. L'Église catholique va ainsi légaliser l'idée du purgatoire pour vendre les indulgences, pour vendre des places au ciel... Mais du point de vue strictement dogmatique il n'y a que le jugement final. Et c'est alors que l'Éternel et le Christ décident de quitter le ciel pour vivre sur terre avec leur peuple. De sorte que c'est au moment de l'événement final - du moment eschatologique par excellence - que le ciel se vide de son essence. Car à partir de cette croyance : que vont-elle faire les âmes mortes dans un ciel sans le Père et sans le Fils ?

Xocoyotzin : Vous avez tout à fait raison cher ami, pour cette forme de conscience, un ciel sans Dieu est comme une source de vie sans eau. Mais le texte est tout à fait clair : la nouvelle Jérusalem ne va pas se situer dans l'au-delà. C'est bien dans l'en-deçà que - comme il est expliqué dans le 21,3-4 de ce texte - l'Éternel va vivre avec son peuple et qu'il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus,

et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.

De plus il est important de saisir que la nouvelle Jérusalem possède douze portes et que sur chaque porte est écrit - comme il est dit précisément dans le 21,12-13 du texte - les noms des douze tribus de fils d'Israël - "last, but not least" : la muraille de la ville a douze fondements et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'Agneau.

Ce qui veut dire concrètement que la nouvelle Jérusalem existe grâce à l'impulsion du Messie. Pour cette raison les fondements de cette ville, portent les noms des apôtres de l'homme, dont le rôle fondamental est celui de permettre la réalisation de la finalité messianique. Mais la nouvelle Jérusalem ne sera pas uniquement le lieu de résidence de l'Éternel avec son peuple. En effet selon les 21,24-27 du Dévoilement - du texte attribué à Jean l'Évangéliste - les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront point le jour, car là il n'y aura point de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations.

Il convient de remarquer que ce paragraphe ne fait que reprendre l'essentiel d'un texte d'Isaïe - le 60,11 - où il est dit d'une façon plus claire : tes portes seront toujours ouvertes, elles ne seront fermées ni jour ni nuit, afin de laisser entrer chez toi les trésors des nations, et leurs rois avec leur suite.

Wolfgang : Il est, en tout cas, curieux de constater que, par exemple, l'Église de Rome a toujours reconnu cette perspective messianique, lorsqu'il est question de la dimension eschatologique. Quoique dans le passé historique cette perspective n'était pas exprimée d'une façon aussi claire qu'elle l'est actuellement. C'est ainsi que dans *La Bible* éditée par les moines Maredsous, en 1956, il est expliqué dans l'Introduction que Dieu promet à son peuple un sort privilégié, grâce à la

conquête du pays convoité, et il lui laisse même entrevoir une participation à la gloire de sa victoire sur tous les peuples du monde.

Pour sa part *La Bible* catholique espagnole des Ediciones Paulinas, de 1988, dans sa note préliminaire au texte d'Ézéchiél affirme que le nouvel Israël sera transformés, sous l'impulsion du Messie, en propriétaire absolu de l'humanité - Ce qui est beaucoup plus clair et plus conforme aux saintes écritures. Car comme nous l'avons déjà souligné, Yahvé promet à son peuple non seulement l'héritage des nations, mais la propriété de toute la terre.

Certes cela n'implique pas que l'Église de Rome soit prête à donner tous ses biens au peuple de l'Éternel, ou à promouvoir une telle perspective. Tout cela venant d'une institution qui a passé des siècles à vendre des places dans l'au-delà, et qu'à la différence de son fondateur, n'a pas eu l'élégance de les accorder en toute libéralité. De plus nous ne devons pas oublier qu'il est difficile de penser que des personnalités comme les Borgia, ou les Medici - pour ne prendre que quelques exemples parmi les innombrables éminences qui se sont succédés sur ladite chaire de Pierre - ont pu croire à ce Royaume heureux de l'au-delà.

En tout cas l'Église est, actuellement très consciente du fait qu'une telle perspective est de l'ordre du devenir absolu et, par conséquent, de ce qui n'est pas empiriquement possible. En d'autres termes les églises chrétiennes, qu'assument cette perspective eschatologique, savent très bien que tout cela n'est que "Words, words" comme disait le Hamlet de Shakespeare.

Xocoyotzin : Vous avez tout à fait raison, cher ami. L'esprit de Vatican II est encore présent dans le monde catholique et probablement dans l'ensemble du monde chrétien. Mais avant de parler de cet esprit, nous devons parler du devenir général de cette particularité. Ce qui se

produit précisément pendant le Concile de Nicée en 325. Du point de vue théologique, ce Concile - qui est le Concile fondateur par excellence - va être le résultat de la dispute entre Atanasius et Arius. Mais la personnalité qui va jouer le rôle décisif c'est l'Empereur Constantin, qui, en prenant fait et cause pour Atanasius, va imposer le principe selon lequel le Christ et Dieu - le Fils et le Père - sont une et même chose. Par conséquent ce qui va se développer au Concile de Nicée - et qui va être confirmé par les autres conciles fondateurs : le Concile de Constantinople de 381, le Concile d'Ephèse de 431 et le Concile de Chalcédoine de 451 - c'est le principe selon lequel le Christ est homme et Dieu en même temps.

Notons que pour Arius ce principe n'avait pas de sens car un homme ne peut pas être Dieu, car la singularité ne peut pas être l'universelle. De sorte que pour Arius le Christ ne peut être qu'un prophète, mais non pas un Dieu. Ceci même si ce présupposé - de l'unité du Père et du Fils - était noyé dans la Trinité, en association avec le Saint Esprit. Car la présence de l'esprit dit saint de la communauté élue, ne peut pas permettre de dépasser l'irrationalité et l'absurde de base qui consiste dans le fait de soutenir que la singularité est une universalité. Par conséquent l'idée même de l'homme dieu.

Dès lors pourquoi Constantin va imposer ce choix ? Et pourquoi cette idée va s'imposer à travers les siècles, comme un dogme ; donc comme ce qui doit être tenu pour vrai. Il est clair, en tout cas, que par ce choix Constantin a marqué l'histoire du christianisme et, et par là même, l'histoire universelle.

Wolfgang : Il semble, cher Xocoyotzin, que le choix de Constantin, sur la divinité du Christ, est fondé sur la nécessité de dépasser le principe de la première alliance. Car parler d'une nouvelle alliance, c'est invalider la première ; ce qui ne peut pas être fait par une

singularité. Par conséquent une singularité ne peut pas invalider la promesse de Dieu. Une telle invalidation ne peut venir que du Dieu lui-même. Puis il y a le fait qu'un Dieu ne peut pas invalider, aussi facilement, sa propre parole.

En effet un Dieu qui a la prétention d'être le Dieu des dieux - et d'être l'Absolu en tant que tel - ne peut pas se permettre de dire un jour : je fais avec vous une alliance éternelle et un autre jour annuler la dite alliance, car en agissant de la sorte il nous fait comprendre qu'il ne sait pas de quoi il parle. Car nous l'avons déjà indiqué aussi bien dans le discours rapporté d'Ecce Homo, comme dans la parole de Paul, il n'y a pas de contradiction par rapport au discours de Moïse et des prophètes. En effet Yahvé promet à son peuple la propriété de la terre et le gouvernement des nations, tandis que le Christ promet aux siens le royaume de l'au-delà. De sorte que la nouvelle promesse n'invalide l'ancienne promesse. Tout au contraire, la deuxième promesse est le complément de la première, car il faut donner aux serviteurs l'espoir d'une récompense future. Ce que, l'histoire nous le montre, va fonctionner de manière démoniaque et efficace. Et cela non pas au bénéfice des enfants de la première alliance, mais au profit des enfants de la nouvelle alliance.

Or le christianisme de Constantin - lequel va être baptisé (oh ironie !) au chapitre de sa mort - se caractérise par le fait que les peuples de la nouvelle alliance vont se présenter comme les héritiers de la grandeur et de la gloire promise aux enfants de la première alliance. Ceci indépendamment de ce que Paul avait dit dans son Épître aux Romains (3,3-4), en parlant du peuple de Yahvé : c'est à eux qu'on été confiés les oracles de Dieu. Mais quoi ! si quelques-uns n'ont pas été fidèles, leur infidélité réduira-t-elle à rien la fidélité de Dieu ? Pas du tout.

En tout cas ce changement - introduit par le Concile de Nicée et dont Constantin fut le principal architecte - n'aurait pas pu être possible sans le principe de la divinité du Christ. Ce qui veut dire concrètement que cette supplantation n'a pas pu être faite que par un Dieu. Qui est en l'occurrence, considéré comme l'autre du même.

Xocoyotzin : Effectivement c'est cela la logique de ce changement. Par conséquent au processus de consolidation du christianisme en tant que puissance destructrice de toute différence ; pour laquelle les non-chrétiens vont être considérés pour parler avec Saint-Jérôme, comme des bêtes destinées aux abattoirs de l'enfer. Ceci d'autant plus que pour le christianisme conquérant l'Empire et l'Oekoumène sont des notions synonymes. Las Casas va soutenir par exemple, à ce propos, que le Pape a pouvoir, par droit divin sur toutes les nations du monde, y compris sur les peuples qui ne connaissent pas le nom du Sauveur.

La misanthropie fondamentale de cette parole va, ainsi, prendre une dimension universelle. Ce qui va surtout s'objectiver dans le règne de l'universalité du crime de l'époque conquérante. Où en quelques années de puissances chrétiennes ont été capables de rayer de la carte de l'existence des masses d'êtres humains plusieurs fois plus importantes que leur propre poids démographique. Ce cataclysme, à caractère universel, se réalise sous le signe de la croix, car Constantin a soutenu, comme par Cortés : Sous ce signe nous vaincrons ! Et toutes ces destructions culturelles et humaines ont été considérées comme des actions saintes, hautement honorables et glorifiantes. Et les actions de grâce sont toujours monnaie courante.

Certes depuis Félicité de Lamennais - au début du dix-neuvième - on ne peut plus soutenir : sans pape point d'Église ; sans Église point de Christianisme ; sans Christianisme point de religion et sans religion point

de société. Il est aussi hautement problématique d'affirmer avec Ernest Renan que Jésus n'est pas Dieu que, tel Bouddha, il est seulement le paradigme même de la bonté.

Car ce retour à Arius - au perdant du Concile de Nicée -, ne peut pas gommer un texte comme celui de Luc, où le Christ parle des ses ennemies et de ceux qui ne le veulent pas pour roi. Il ne peut pas non plus gommer des siècles d'horreurs et de destructions. Car nous ne devons pas oublier que le mal suprême - le malleus maleficorum - produit par cette histoire, n'est pas le résultat de la nature de l'humain, mais plutôt du système de valeurs qui a conditionné et légitimé ces actions dans le monde.

Wolfgang : Nous sommes d'accord là-dessus, cher Xocoyotzin. Mais il convient de rappeler que nous ne sommes plus à l'époque de Vatican Ier, que l'esprit de Pie IX a été emporté par la modernité. Il fut sans doute la dernière respiration rétrograde, au sens pur du terme, de cette institution qui a tant légitimé et profité de ce mal suprême. De cet horreur absolue qui a accompagné, comme son ombre, l'expansion du christianisme.

Par exemple Pie IX a non seulement produit l'Encyclique du Syllabus, en 1864, qui a condamné le droit de l'homme et la liberté de conscience, mais il va aussi imposer le dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'infaillibilité du Pape. De plus ce Pape, qui faisait partie de la noblesse italienne, va s'opposer à la réunification de l'Italie et, par conséquent, il refuse de renoncer à l'État pontifical.

C'est avec Léon XIII que le monde catholique connaîtra un Pontifice qui va se concilier avec la modernité. Puis avec Pie XII nous allons assister à une régression très importante de cette institution. Particulièrement avec le compromis de ce Pape avec le fascisme italien, allemand, espagnol et portugais. La véritable rupture va se produire avec

Jean XXIII et particulièrement avec le Concile de Vatican II. Lequel Concile va être inspiré par l'esprit de la catholicité française, très marquée par Renan. Mais avec le pontificat de Jean-Paul II on va assister à un reversement de situation. Car se produit d'un côté, l'effondrement du communisme et de l'autre, ce qui est convenu d'appeler le retour du religieux. De sorte qu'actuellement la plupart des conflits que nous connaissons sont d'ordre religieux et sont, principalement, secrétés par le monothéisme.

Xocoyotzin : Vous avez raison, cher ami. Vatican II est le résultat de la dérive de l'Église catholique. Mais tout indique que sous le pontificat de Jean-Paul II, nous assistons à un renversement de tendance. Tout laisse penser, en effet, que l'esprit de ce Concile semble être parti avec la fumée du temps qui passe. Le dogmatisme catholique traditionnel s'impose de plus en plus.

Certes le pape polonais a reconnu beaucoup de ce que cette conscience appelle des erreurs du passé, comme l'existence même de l'Inquisition. Et Jean-Paul II a demandé pardon pour la traite des africains. Ce qui implique reconnaissance de la responsabilité de l'Église dans cette tragédie humaine, de première importance. Quoique l'Évêque de Rome n'a pas fait de même pour les pré-américains. Il a même soutenu, à l'occasion du cinquième centenaire de l'ainsi dénommé découverte de l'Amérique, que la conquête de ce monde fut voulu par Dieu.

Wolfgang : Ce qui veut dire tout simplement, que le Dieu des chrétiens a voulu produire l'hécatombe humaine la plus grande de l'histoire et aussi ce crime à dimension universelle qui, par le biais du commerce triangulaire, va englober l'Afrique. Car comme le souligne Montesquieu dans *l'Esprit des Lois*, 15,5 : les peuples d'Europe ayant

exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Donc la destruction du monde pré-américain est la cause de la traite négrière et de la bestialisation de ces humanités pendant plusieurs siècles.

Certes Vatican II a voulu introduire un peu de bonté et de noblesse, mais son esprit n'a pas résisté à la pesanteur doctrinale et historique de l'institution. D'ailleurs c'est l'esprit de la catholicité espagnole, et particulièrement de l'Opus Dei, qui s'est installé avec Jean-Paul II. Donc d'un ordre religieux qui est un pur produit de l'Espagne franquiste. Ainsi après l'ordre des jésuites et celui des dominicains, voilà que la religiosité espagnole continue à conditionner l'Église catholique. Mais cette fois ci le nouvel ordre - l'Opus Dei - ne cherche pas à dominer par le biais de la Christolâtrie, mais par la prise d'un pouvoir. Plus précisément le pouvoir et l'argent semble être le but essentiel de cette nouvelle Sainte Mafia, pour reprendre le terme introduit par *Jesus Infante*.

En tout état de cause tout indique que nous sommes en train de vivre une période de transition ou l'espoir est la fille du désespoir. La crise de l'endettement internationale et la déstructuration sociale secrétée par le marxisme provoquent la méfiance dans la capacité de l'homme de pouvoir orienter son propre devenir. Hier encore l'histoire mondiale apparaissait comme le cheminement vers la communauté des nations, se réalisant dans l'universalité des rapports.

Le désespoir provoqué par la crise universelle dans laquelle le monde s'enfonce, mène les masses misérables à se réfugier dans les croyances qui ont produit le malheur dans l'histoire et conduit aux sentiments de l'hostilité perpétuelle. Mais en même temps que ce processus prend de l'ampleur, dans la puissance dominante - aux États-Unis - se manifestent des ardeurs messianiques. Car l'élite dominante de ce peuple se considère prédestinée, par l'histoire et par Dieu, à la

domination absolue dans le monde. Elle pense, en tout cas, comme le disait Hegel que : devant le peuple qu'exprime l'esprit du monde, les autres sont sans droit.

Xocoyotzin : Cher ami, c'est terriblement juste ce que vous dites. Les États-Unis sont devenus la puissance dominante dans le monde depuis la première guerre mondiale. Actuellement cette position est si évidente qu'aucune autre puissance ne cherche pas à la contester. C'est d'ailleurs au moment où le monde avait compris la nécessité de transformer les rapports de force en rapport de droit, que cette suprématie va commencer à devenir dominante.

Dans le temps précédent la Société des Nations, il y avait, entre les nations les plus puissantes, une lutte pour la suprématie et le droit à la domination des autres. Le Congrès de Berlin de 1885 - deux siècles après la publication du *Code Noir* - sur le partage colonial, fut la manifestation la plus concrète de cette nouvelle forme de lutte pour le messianisme : pour le droit à la suprématie et le droit à la conquête. La communauté des nations n'existait pas encore. Il s'agissait alors pour les puissances dominantes, d'une communauté de prédateurs. Il manquait, par conséquent, une instance internationale capable de trouver et d'imposer des solutions aux injustices réciproques. Les quatorze points du Président Wilson, en 1917, dès lors jouent un rôle de premier ordre, car imposent le principe de l'autodétermination des peuples et le respect de la souveraineté des nations.

Ainsi l'ordre international qui se constitue après la fin de la première guerre mondiale, se donne le but de ne plus faire de la guerre le rapport indépassable de la relation entre les nations. Certes il n'y avait pas encore une disposition éthique vers la communauté des nations. Il y avait certes, comme par le passé, des grandes âmes cosmopolites - qu'on pouvait compter avec les doigts d'une main - mais les

prédispositions à la haine et au mépris de la différence étaient encore trop enracinées.

Cependant, le projet de Kant, de la constitution d'une communauté internationale capable de s'autoréguler - à partir d'une philanthropie universelle fondée sur des principes axiologiques - commençait à faire son chemin dans la réalité. Mais toute cette vocation cosmopolite va échouer lamentablement. Et cet échec ne fut pas le résultat de la ruse de l'esprit du monde. Il fut plutôt la conséquence de la grande crise économique que les théoriciens de l'époque, y compris Keynes, n'ont pas su comprendre.

En effet on n'a pas compris à l'époque que les États-Unis thésaurisaient – en somme démonétisaient - une partie très importante du stock d'or du monde provoquant ainsi une rareté de monnaie au niveau international, la tendance à la thésaurisation du métal jaune et, par conséquent, l'effondrement du pouvoir d'achat. De là la surproduction généralisée que va caractériser cette crise.

Wolfgang : Effectivement cher Xocoyotzin, si on réfléchit bien cette époque on se rend compte que le monde va assister à une contraction du pouvoir d'achat, tout de suite après la fin de la première guerre mondiale. La réforme Poincaré en France - qui déprécie, en 1928, le franc papier à un cinquième de sa valeur précédente - en est ainsi une manifestation de cette crise. Par la suite on va assister à la désindexation des papiers monnaies, des autres pays, par rapport à l'or. Ce fut le cas particulièrement de l'Angleterre en 1931.

Nous savons actuellement, en tout cas, qu'en 1932 les États-Unis contrôlaient le 44% du stock d'or du monde . dont la moitié était désactivée, pour éviter tout problème inflationniste. Mais nous allons assister, par la suite, à l'augmentation de ces réserves. C'est ainsi qu'en 1944 les États-Unis vont contrôler le 80% du stock d'or du monde.

Quoi qu'il en soit, à partir de 1917 les États-Unis deviennent une puissance créancière et le dollar de ce pays remplace la livre sterling. Ce fut donc le début de la fin de l'Angleterre en tant que la puissance dominante au niveau international, et surtout au niveau financier.

Xocoyotzin : En effet c'est ainsi, cher ami, que les choses se sont passées. De sorte qu'à l'époque de l'ainsi nommée grande crise, les spécialistes du monde développé, n'ont pas compris que la politique de thésaurisation des excédents or des États-Unis était la cause de la crise. Puis, comme on peut le comprendre, c'est cet état de nécessité qui va conduire à la deuxième guerre mondiale.

Wolfgang : Nous sommes d'accord la dessus. Il ne peut pas y avoir vie sociale saine lorsqu'il y a aggravation de la lutte pour l'existence. La misère radicale mène à la guerre de tous contre tous. C'est précisément ce que nous constatons actuellement en Afrique noire.

Xocoyotzin : En effet, cher ami, pour qu'un monde social puisse fonctionner, dans la plénitude des capacités, il faut que la moralité puisse s'objectiver d'une manière raisonnable dans les institutions. En d'autres termes, il ne peut pas y avoir de vie sociale accomplissante dans la négation de l'économie, du droit et du politique. Les visites que nous avons faites dans les ossuaires des illusions marxistes, nous ont montré jusqu'à quel point l'ordre social est le produit de la convention, donc de la raison pratique. Et que cette pratique doit être conditionnée par la raison théorique. Mais le mépris de cette raison ne peut produire que des monstruosité : la misère et la disgrâce des plus faibles. La lutte pour la justice n'a jamais été l'affaire des forts ; cette

lutte a toujours été contenu dans le cri de ceux qui souffrent de l'injustice.

En tout cas, dans le monde de la pratique, l'objectif fondamental est la conformité de l'ordre conventionnel aux exigences de la raison axiologique. Car la philosophie de l'humain est essentiellement axiologique. C'est ainsi qu'en ce qui concerne la montée en puissance des États-Unis, il n'est pas difficile de comprendre que thésaurisation du métal jaune, pratiquée par ce pays d'une manière massive à la fin des années vingt, n'a pu que provoquer la contraction brutale de la demande au niveau international. Mais cette crise radicale de surproduction, ne pouvait que déclencher des conflits généralisés, où des idéologies criminelles se sont engouffrées avec la misère dans le monde. Par conséquent la dislocation des fondements de la moralité objective, ne pouvait alors que donner libre cours aux puissances thanatiques.

C'est de ce crépuscule de l'histoire que va surgir le nouvel ordre international, où la monnaie papier des États-Unis va être instituée comme monnaie de réserve internationale. De plus le pays de l'Oncle Sam va être la puissance prépondérante au sein du Conseil de Sécurité. Mais la position dominante de cette puissance ne sera vraiment consolidée qu'avec la suppression de la garantie or du dollar.

Ce qui veut dire concrètement que, depuis la fin 1971, les États-Unis se trouvent avec l'immense privilège d'émettre la monnaie internationale et de pouvoir acheter les biens du monde, sans aucune contrepartie réelle. Donc pouvoir acheter ces biens avec du simple papier. Ainsi ce pays est devenu arbitre, juge et gendarme du monde entier.

Wolfgang : Je suis d'accord, cher ami, d'une manière générale avec ce que vous dites. Mais il me semble que nous ne devons pas minorer l'importance des Accords de Bretton Woods. Plus

précisément de la première phase de ces Accords : de 1944 à la fin de 1971, avec les Accords de Washington du 18 décembre 1971.

Nous avons eu affaire pendant cette période, à une époque de croissance économique, dans tous les pays où le marché fonctionnait d'une manière plus ou moins adéquate. Alors seuls les pays socialistes connaissaient des difficultés économiques très importantes. Le déficit considérable de la balance agricole de l'Union Soviétique et de la Chine, par exemple, était la manifestation la plus concrète de ce dysfonctionnement. Quoique les statistiques de ces pays montraient une croissance extraordinaire. Staline disait pour sa part qu'on ne pouvait pas douter du développement vertigineux des forces productives soviétiques. L'effondrement de ce système a montré, en toute clarté, que les statistiques de ce pays étaient l'œuvre de fiction économique la plus importante de l'époque moderne.

En tout état de cause pendant cette période nous allons assister à une époque de croissance économique très importante dans les pays du premier et du troisième monde, comme on disait à l'époque. C'est ce qu'il est convenu d'appeler les Trente Glorieuses. Parce qu'il s'agit d'une phase de croissance économique qui va de 1944 à 1974.

Xocoyotzin : Je suis tout à fait d'accord, cher Wolfgang, avec ce que vous venez de dire. En effet pendant cette période, dite de trente glorieuses, l'échange au niveau international va se réaliser selon les principes de l'égalité proportionnelle. Car au sein de ce système - qui est celui des Accords de Bretton Woods au sens strict du terme - les États-Unis payaient en dernière instance leur déficit avec leur réserve d'or. Ceci veut dire aussi que ce système, tout en respectant le principe de l'égalité proportionnelle, va permettre la redistribution des excédents du métal jaune détenu par les États-Unis. Les statistiques à ce niveau là sont tout à fait claires. En 1944 les États-Unis contrôlaient plus des deux

tiers de l'or monétaire circulant dans le monde, tandis qu'à la mi-août 1971, ce pays ne possédait que le 12 pour cent de cette masse. Ce qui montre clairement que le système de Bretton Woods va jouer son rôle pleinement.

C'est d'ailleurs à ce moment - concrètement le 15 août 1971 - que le Président Nixon décida de supprimer la garantie or du dollar, ou comme on le disait à l'époque : de suspendre sa convertibilité. Notons que cette décision va être entérinée par les Accords de Washington dont vous avez fait mention.

En ce qui concerne ces événements - se rapportant à la suppression de la garantie or du dollar des États-Unis - nous devons tenir compte qu'ils ont mis fin, au sens strict du terme, aux Accords de 1944. Donc ces accords vont provoquer le passage du règne de l'or comme étalon, au règne du papier monnaie et plus concrètement du dollar des États-Unis, c'est-à-dire du USD. Ainsi cette rupture aurait dû conduire à la renégociation des Accords de 1944, en vue d'instituer un nouvel ordre monétaire susceptible de garantir le principe de l'égalité proportionnelle dans l'échange. C'est précisément ce qui fut préconisé par Jacques Rueff et, suivant ses analyses, par Charles de Gaulle.

Ce qui veut dire plus concrètement que cette renégociation aurait pu permettre, soit d'instituer un nouveau système monétaire international, soit de revenir à l'or comme étalon. Car, pour ce qui est cette dernière solution, il ne faut pas oublier que l'étalon or n'a pas été la cause de la crise des années trente. Cette crise fut plutôt le produit de la politique monétaire des États-Unis.

En tout état de cause, en 1971 les responsables de l'économie internationale n'ont pas suivi le chemin de la raison. Ils ont pris la redoutable décision de supprimer la pièce maîtresse du système de 1944, la garantie or de l'USD. Ce qui fait que nous sommes toujours dans l'ordre du système de Bretton Woods, mais modifié. Or, il convient

de retenir que c'est avec les Accords de Jamaïque - du 8 janvier 1976 - que la logique de ce nouvel ordre va atteindre sa plus haute cohérence et avec elle le grand privilège des États-Unis. Car ce nouvel Accord va conduire à la démonétisation du métal jaune ; au fait que ce métal ne joue plus de rôle monétaire. Par conséquent que l'USD n'a plus de contrepoids et que son privilège économique et financier est total.

Wolfgang : Je saisis, cher ami, très bien la logique de votre argumentation. Vue sous cet angle - qui me semble être celui de la logique du réel - il est clair que la crise que nous connaissons actuellement n'est pas la conséquence de l'horreur économique telle que tend à soutenir la pensée antiéconomique, avec Viviane Forrester.

Nous avons affaire plutôt dans cette histoire au cheminement de l'absurde. Car comment comprendre qu'on ait pu donner à la nation la plus riche du monde le droit d'acheter les biens du monde avec du simple papier ? Probablement tout cela est le résultat du fait qu'on n'a pas encore compris que les échanges marchandes se réalisent au sein d'un ordre institutionnel ; lequel est, par définition, le produit de la convention, de la négociation.

Or la convention est, en principe, conditionnée par la raison théorique et existe en vue de garantir les droits réciproques. Car ce qui est à la base de ce rapport c'est le principe universel selon lequel la justice veut que l'égal soit traité en égal et l'inégal en inégal. Or la communauté des nations est, selon cette logique, une communauté d'égaux. De sorte, la convention qui met tout au profit d'un seul (du plus fort) et tout à la charge des autres, ne peut être que le produit de la perversion ou de l'imbécillité. Dans ces conditions nous ne pouvons pas parler de règne de la raison, mais d'empire de la stupidité.

Par conséquent, le mal ne se trouve pas dans l'échange - lequel est consubstantiel à l'être humain, comme l'a souligné Aristote - mais

dans l'ordre institutionnel qui conditionne cet échange au niveau international. Or cet ordre ne peut pas être viable, s'il n'est pas conditionné par la raison axiologique. Plus précisément par les principes qu'incarne la dynamique universelle de l'humain. Voltaire nous dit, à ce propos, dans son *Dictionnaire Philosophique* : que si toutes les lois humaines sont le produit de la convention, il n'y a qu'à bien faire ce marché.

Xocoyotzin : Voilà une réflexion profonde. Car il est consternant et absolument désolant de constater que le monde actuel s'enfonce de plus en plus dans le malheur et la disgrâce universelle, parce que ceux qui ont le droit à la parole et la possibilité de s'exprimer, semblent incapables de saisir les choses les plus simples. En tout cas pour la plupart des économistes, nous ne pouvons pas dire que la cause de cette cécité, car ils participent à une organisation - selon la logique de la conspiration universelle - dont le but serait de maintenir et promouvoir la suprématie de la monnaie des États-Unis et, par conséquent, le sabotage de l'économie des pays les plus faibles. - Certes les dirigeants monétaires des organes des institutions de Bretton Woods - comme le FMI ou la Banque Mondiale - agissent dans le sens de la suprématie du USD dans le monde ; mais cela, disons nous, n'est pas une action incompréhensible ou même blâmable du point de vue de la juridicité positive, car ces personnes font leur travail. Cependant cela n'exclut pas le fait que cette action soit éthiquement condamnable, car dommageable à la plus grande partie de l'humanité. - De plus, à ce propos, il convient de faire la différence entre le soutien de la logique des Accords de 1944 avant la suppression de la garantie or du USD et après cette suppression. Car ce n'est pas la même chose de lutter pour le maintien de cette garantie et pour le système de la parité fixe de l'époque, que de lutter pour la suprématie de cette monnaie dans le

monde selon la logique qui va se manifester après les Accords de Washington de 1971.

En tout cas, le phénomène de l'endettement et la crise de cet endettement des pays dits du tiers-monde, en est une preuve de la manifestation négative de cette logique. En effet, ce phénomène va être la conséquence de la manifestation pratique de la théorie des renversements des termes de l'échange. Rappelons que cette théorie va se développer comme conséquence de la guerre du Kippour - en octobre 1973 - et, par la même, de ce qui est convenu d'appeler le premier choc pétrolier. Plus précisément la formation de l'OPEP, va faire croire que les pays du tiers-monde - considérés comme des producteurs de matières premières - allaient augmenter le prix de ces produits d'une manière considérable. De telle sorte qu'au bout d'un certain temps les matières premières devaient coûter plus cher que les produits finis.

Ce phénomène, dit de renversement des termes de l'échange, devait ainsi conduire à l'enrichissement des pays sous-développés - ou en voie de développement - et à l'appauvrissement des pays développés. C'est précisément cette perspective d'enrichissement des pays non encore développés qui va faire que les banques des pays riches vont démarcher ces nations (riches en puissance) pour leur prêter des sommes considérables.

La suite on la connaît dans ses grands traits : les dirigeants de ces pays se sont appropriés ces capitaux et les ont déposés dans les banques des pays riches. C'est ce qu'on a appelé le phénomène de la fuite des capitaux qui va provoquer l'endettement international et la quasi faillite de beaucoup de pays.

Ceci à tel point que beaucoup de pays dits du tiers-monde, doivent employer l'essentiel de la valeur de leurs exportations - de ce qu'ils gagnent dans l'échange international - uniquement pour servir leur

dette. De plus, nous devons savoir que cette dette fut déjà ré-échelonnée. Ce qui veut dire que ces pays ne font, pour le moment, que servir leur dette, car le capital devra être remboursé ultérieurement.

Wolfgang : En effet, c'est ainsi que ces pays se trouvent actuellement dans cette situation de misère et de décomposition sociale très avancée. Mais il me semble, cher ami, que nous devons souligner le fait que toute cette dérive vers la paupérisation absolue de ces sociétés, est le résultat de l'incidence dans la réalité internationale d'une thèse absurde, comme cette théorie de renversement des termes de l'échange. Elle est absurde car elle considère que le cuir contenu dans les chaussures peut coûter plus cher que les chaussures elles-mêmes. Donc qu'un élément d'un tout peut être plus important que le tout lui-même.

De plus on n'a pas compris à l'époque que dans ces pays la chose publique est encore considérée comme le patrimoine du despote. Ce qui veut dire concrètement que ces sociétés se situent en-deçà de l'État de droit. Car c'est avec l'État de droit que la chose publique devient la propriété de tous et que son appropriation va être considérée comme la cause principale du mal social.

En tout cas le point de départ de cette grande confusion est en rapport avec la dislocation des Accords de 1944. La disparition de la cohérence dans la mesure commune se manifeste comme la cause première de ce processus qui va conduire à la suprématie du USD tel que nous le connaissons actuellement. Par conséquent à la disparition de l'efficacité des monnaies nationales et à la consolidation du rôle du USD comme monnaie universelle ; donc à la consolidation de la puissance des États-Unis dans le monde.

Xocoyotzin : Tout indique en effet, cher ami, qu'il y a un enchaînement de causalité entre la dislocation des Accords de Bretton Woods et l'accroissement de la préférence pour l'USD dans les pays déstructurés qu'on appelle, par convention, processus de dollarisation. De plus dans ce mouvement il apparaît clairement que la thèse du renversement des termes de l'échange va jouer ce rôle de ruse de la raison dont parlait Hegel.

En d'autres termes c'est cette thèse qui va jouer le rôle de médiation négative, qui semble conduire à la paupérisation absolue d'une partie de l'humanité voire à la restructuration de l'ordre colonial.

C'est ainsi que l'endettement international va conduire d'un côté à la fuite des capitaux et à la perte d'efficacité des monnaies nationales. Par la suite - et tout se dévoile clairement si nous suivons l'expérience des pays de l'Amérique Latine - va se produire ce phénomène de l'enfoncement dans l'endettement et la préférence, de plus en plus grande, pour la monnaie des États-Unis. La restructuration de la dette - avec le Plan Baker du 9 octobre 1985 - et l'échange de la dette contre des capitaux - du Plan Brady du 10 mars 1989 - font précisément partie de ce moment de la déstructuration économique et du surendettement de ces pays. Donc de ce mouvement qui va faire que la dette extérieure va se transformer en dette éternelle et que leur principales sources de richesses vont appartenir, de plus en plus, à des entreprises étrangères.

Soyons clairs là dessus, le problème que pose la vente de ces richesses, ce n'est pas le fait qu'elles sont achetées par telle ou telle entreprise étrangère et multinationale, mais plutôt le fait que ces pays ne gagnent, pour ainsi dire, rien avec ces ventes. Car le Plan Brady - donc le plan proposé par le Secrétaire du Trésor des États-Unis et avalisé par le FMI - de l'échange de la dette contre ces capitaux, n'apporte pas grand chose aux pays qui vendent, par le biais des privatisations, leurs entreprises les plus importantes.

En effet dans la pratique les firmes étrangères qui acquièrent ces entreprises, achètent les obligations décotées de la dette de ces pays - mettons à 10% de leur valeur nominale - et se font reconnaître ces obligations au pair de leur valeur. Donc ce qu'ils achètent sur le marché international à 10 dollars, suivant notre exemple, est reconnu dans le pays en question à sa valeur nominale : 100 dollars. Ce qui est tout bénéfique pour les entreprises étrangères, à cause précisément de cet échange inégal, car ce qui vaut dix va être reconnu, suivant toujours notre exemple, à dix fois sa valeur. Or n'oublions pas que ce que ces entreprises des pays riches obtiennent, par ce biais, ce sont des entreprises très productives et très rentables, dans le secteur pétrolier, dans le secteur minier ou dans celui des services.

La raison et la justice auraient voulu plutôt que ces pays sur-endettés vendent ces entreprises sur le marché international - ou tout simplement en échange de devises, pour la part des nationaux - aux prix du marché, à leur prix réel, puis destiner cet argent à l'absorption de leur dette, à l'achat de leurs obligations décotées sur le marché international. Dans ce cas, l'absorption de la dette extérieure se serait produit effectivement.

Le Plan Brady favorise essentiellement les intérêts des entreprises multinationales, qui appartiennent précisément aux pays les plus riches. Par conséquent ce plan injuste, d'injustice radicale, a comme but pratique d'affaiblir encore plus les pays sur-endettés, en organisant le pillage de leurs dernières richesses.

Wolfgang : On peut se demander comment le Fond Monétaire International a pu cautionner une telle entreprise, car cette institution est après tout l'organe principal de l'ordre monétaire international. Cette institution devrait donc se donner comme but de promouvoir des

mesures capables d'assurer la justice économique dans le rapport entre les nations.

Xocoyotzin : Justement, cher ami, nous ne devons pas oublier que le FMI n'est pas une institution produite par la communauté des nations, mais plutôt l'organe principal du système de Bretton Woods. Puis il y a le fait que ce système est devenu de jure et de facto, à partir de 1971, un ordre dont le but est de maintenir et assurer la suprématie de la monnaie des États-Unis. Ce n'est donc pas un hasard si, comme le dit l'économiste américain Paul Krugmann - dans son texte : *Pourquoi les crises reviennent toujours* -, c'est le département du Trésor américain qui dicte en grande partie les politiques du FMI.

Wolfgang : En effet vous avez raison, cher ami, j'aurais dû faire ce rapport entre la première et la deuxième phase des Accords de 1944. Il est vrai qu'à partir du moment où la garantie or du dollar fut supprimée, à partir de ce moment ce système ne se donne comme but que le maintien de la suprématie du dollar. Et par là même, la sauvegarde du privilège de l'économie des États-Unis.

Je me pose maintenant la question de savoir pourquoi vous avez parlé, il y a un moment de re-colonisation. Est ce que cette problématique est en relation avec ce processus de l'endettement et de la faillite d'une partie très importante de la communauté internationale ?

Xocoyotzin : En effet, cher Wolfgang, pour ce qui est le devenir de ce problème de la dette internationale, nous nous trouvons devant deux perspectives : soit le monde continue dans la dérive que nous connaissons actuellement - et qui est la conséquence de la dislocation des Accords de Bretton Woods, comme nous l'avons déjà

remarqué - soit l'humanité décide de sortir de cette logique négative pour s'engager dans la voie d'un monde pacifié par la raison et régi par le droit juste.

Tout indique que, pour le moment, c'est la première perspective qui est à l'ordre du jour. Disons plus concrètement que les pays surendettés s'acheminent vers la faillite, vers la cessation des paiements. Ceci à moins que la communauté des pays riches - le dénommé G7 : le groupe des sept pays les plus riches du monde - décide d'effacer la dette de ces pays.

Ce qui veut dire concrètement que, dans l'un comme dans l'autre cas, ces pays s'acheminent par le surendettement à la perte de toute crédibilité, soit par banqueroute, soit par incapacité de faire face à ces créances. Mais le discrédit, comme tout le monde est censé le savoir, secrète la défiance, la méfiance. Par conséquent le fait que ces nations ne peuvent plus avoir accès au crédit sur le marché, et vont dès lors vivre de la charité internationale.

Car nous ne devons pas oublier que les États sont des sujets de droit et que tout sujet juridique doit être capable d'assumer ses engagements. Ceci est particulièrement vrai au niveau du crédit. De sorte que tout État qui se trouve dans l'incapacité de payer ses dettes - soit par banqueroute, soit par annulation - se trouve, par la même, en situation de discrédit, c'est-à-dire sans accès au crédit. Or le crédit, comme on peut le comprendre aisément, est absolument nécessaire dans un monde monétarisé et globalisé comme le nôtre.

Une telle situation ne peut mener qu'à l'apparition, dans ces pays, d'un état radical de nécessité et d'une lutte féroce pour la survie, par conséquent à la guerre de tous contre tous. De sorte qu'on peut penser qu'un tel enfoncement dans l'horreur ne peut conduire qu'à la demande de prise en charge par des nations plus puissantes : d'une re-

colonisation. Ainsi cette occupation ne sera pas le résultat d'une quelconque conquête, mais de la demande des élites de ces pays.

Mais cette perspective - qui ne peut être que la conséquence d'un processus d'entropie, c'est-à-dire à un état de désordre toujours croissant - ne pourra se présenter que comme la dernière carte, avant la fin de la partie dans le sens beckettien du terme. Par conséquent le processus de faillite, ainsi que l'annulation de la dette extérieure des pays sur-endettés ne peut mener qu'à l'autodestruction des sociétés en elle-même et à la re-colonisation des épaves sociales produites par ce mouvement. Bien évidemment, dans ces conditions, les nouvelles puissances coloniales présenteront leur intervention comme une manifestation de leur bonté, de leur magnanimité. Ce qu'implique nécessairement un système de valeurs très éloigné des principes qu'incarne la dynamique universelle de l'humain. Tout laisse à penser, dès lors, que l'esprit et les valeurs de la "bibelbelt" - où *ceinture biblique* des États-Unis - seront à la hauteur des circonstances.

Wolfgang : Tout permet de penser, cher ami, que le monde s'achemine de plus en plus vers une nouvelle phase maudite de l'aventure humaine. Certains peuples sont déjà au sein de la nouvelle apocalypse. Et dans les circonstances qui sont les nôtres, il n'est pas juste de nous abîmer, encore, dans l'espoir qui est fille du désespoir. Car il semble que, pour le moment, une caste maléfique rende les êtres aveugles pour les acheminer vers le précipice.

Pour ces raisons il me semble nécessaire de reparler le chemin de la raison, cette perspective sur laquelle vous vous êtes entretenu avec vos amis.

Xocoyotzin : En effet dans cette rencontre nous avons parlé de l'urgente nécessité de renégocier les Accords de Bretton Woods.

Car comme l'a déjà souligné Aristote, il ne peut y avoir vie sociale sans échange. De plus, toujours selon lui, l'échange ne peut pas être viable s'il n'est pas conditionné par le principe de l'égalité proportionnelle qui implique des échanges mondiaux équitables.

Or, il n'est pas difficile de comprendre que dans un ordre comme celui que nous connaissons actuellement, ce principe de l'égalité proportionnelle n'est pas respecté au niveau de l'échange internationale. Car comme nous l'avons vu, les États-Unis jouissent du droit d'émettre la monnaie internationale et de pouvoir, ainsi, acheter les biens du monde avec du simple papier.

Cela explique, par exemple, deux phénomènes très importants : en première instance le fait que les États-Unis est le seul pays à avoir une monnaie convertible et à ne pas avoir besoin de réserves pour garantir sa propre monnaie, et en deuxième instance il y a le phénomène du déficit de la balance de comptes courants ; plus précisément ce que les économistes appellent le taux de couverture.

En effet en ce qui concerne le premier point, il convient de noter que tout pays ayant une monnaie convertible, doit posséder des réserves en devises, pour garantir la valeur de leur monnaie. Or les États-Unis n'ont pas, depuis 1971, de réserves et pour cause, car ils souffrent d'un déficit extérieur de plus en plus important. Cela fait, par conséquent, que le pays de l'Oncle Tom garantit la valeur de sa monnaie avec les bons du trésor, émis par la Réserve Fédérale. Rappelons que cette exception à la règle générale est le résultat du fait que le dollar a été institué - par les Accords de Washington - en tant que monnaie de réserve sans aucune garantie effective, comme ce fut le cas lorsque l'USD était garanti par les réserves d'or du pays.

Car en ce qui concerne cette problématique de l'échange international, nous devons tenir compte du fait que, comme l'a souligné Adam Smith, derrière toute marchandise, il y a du travail. Ce qui veut

dire qu'en dernière instance les États-Unis ne couvrent pas leur déficit avec du travail, mais avec du papier-monnaie, dont le coût de production est marginal par rapport à sa valeur nominale.

De plus, pour ce qui est la valeur marchande de ce papier - dans sa forme monétaire ou quasi-monétaire -, il convient de tenir présent à l'esprit que ce papier tend à augmenter sa valeur, car il est la monnaie de réserve par excellence. Ceci d'autant plus que nous sommes dans un système où le métal jaune ne joue plus aucun rôle monétaire.

Puis, pour ce qui est du déficit de la balance de comptes courants, il est important de comprendre que cet écart par rapport à l'équilibre, représente la valeur marchande du privilège monétaire des États-Unis. Il est important tout d'abord de comprendre que l'addition des déficits de la balance courante des États-Unis, depuis la suppression de la garantie or du dollar est actuellement de l'ordre de trois fois supérieure à la dette extérieure des pays dits du tiers-monde. De plus pour saisir l'ampleur de ce déficit, nous devons tenir compte que pour l'année 2000, ce déficit fut de 420 milliards de dollars, tandis que la valeur des exportations, des biens et des services, de la quatrième puissance économique du monde, la France, fut cette année là de 388 milliards de dollars. Il convient aussi de rappeler que ce déficit, de 420 milliards de dollars, a représenté en 2000, le 7,5% du commerce mondial.

Wolfgang : Il est tout à fait évident, cher Xocoyotzin, que l'existence de ce privilège dépasse tout entendement. De plus ces données nous permettent de comprendre jusqu'à quel point cette puissance, cette arrogance, l'ostentation de cet empire à dimension universelle, ne repose que sur le vide d'une imbécillité non moins universelle ; dont les sujets d'une telle stupidité sont précisément des gens qui croient fermement détenir le savoir en tant que tel. C'est donc

en radicale opposition à cette pitoyable suffisance, que nous devons nous poser la question de savoir quel est le chemin de la raison. Peut-on encore croire que l'être humain est capable de pouvoir orienter sa destinée à partir des principes mêmes de la raison universelle ?

Xocoyotzin : Il me semble, cher ami, que la réponse ne peut qu'être positive. En effet, la raison axiologique - le "logos" comme disaient les grecs - est la substance qui doit conditionner la dynamique universelle de l'humain. Car cette substance fait partie de l'essence de l'humain. De plus elle n'est pas, par définition, un "Deus ex machina" qui lui apporte de l'extérieur la capacité de compréhension. En effet, la faculté de faire la différence entre le juste et l'injuste est propre à l'être humain. Descartes signalait, à ce propos - dans son *Discours de la Méthode* -, que la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes. Mais, pour sa part Aristote disait que très souvent devant les choses les plus simples et les plus claires, les hommes demeurent souvent aveugles, comme les chauves-souris devant la lumière.

Quoi qu'il en soit, nous avons jusqu'ici montré que la cause de l'horreur économique que nous connaissons, n'est pas la loi de l'offre et de la demande c'est-à-dire en économie, la manifestation fondamentale de la loi des contraires, mais qu'elle est plutôt d'ordre institutionnel. Et, bien évidemment, lorsque nous disons institutionnel, nous voulons signifier qu'il s'agit d'un phénomène conventionnel. Ce qui veut dire, plus concrètement, qu'il s'agit d'un problème de connaissance et de volonté.

Ceci nous mène, ainsi, à souligner que ce n'est pas le réel qui est en crise - qui est la cause de l'horreur économique -, mais bien la pensée, objectivée dans les institutions, qui en est la cause même du mal économique. Par conséquent la raison théorique doit actuellement

non seulement essayer de comprendre le fonctionnement de la réalité positive, mais doit aussi se donner comme but le rétablissement du principe de l'égalité proportionnelle dans l'échange (équitable) au niveau international.

Ainsi ce processus doit nécessairement passer par la renégociation des Accords de Bretton Woods. Par conséquent ce mouvement doit conduire au dépassement du règne du dollar et à l'institutionnalisation d'un nouvel ordre monétaire international susceptible d'assurer l'égalité des chances entre les nations. C'est ainsi que dans ce processus, il y a deux phases très précises, la première est celle de la décision de la renégociation des Accords de 1944, tandis que la deuxième phase concerne l'ordre qui devra prendre la place de ce système.

De plus il est important de comprendre que la première phase - celle qui se rapporte à la décision de la renégociation des Accords de 1944 - devra permettre le retour rapide à la solvabilité des nations. Ce qui est absolument nécessaire et urgent, à cause de la situation de misère et de chaos, dans laquelle s'enfonce de plus en plus une partie importante de l'humanité.

Wolfgang : Il est clair, cher Xocoyotzin, que le retour à la solvabilité des nations est d'une urgence extrême. Mais ce qui est surtout étonnant et consternant, c'est que toutes ces personnes qui se disent être des esprits critiques et des grandes âmes philanthropiques n'en parlent pas. Elles demandent soit d'annuler la dette, soit de taxer les transactions financières internationales. Par conséquent soit de pousser ces pays au discrédit et, par la même, à l'autodestruction de ces nations, soit à la marginalisation de ces pays affamés, par le biais d'un protectionnisme grandissant.

Mais, en tout cas, à aucun moment il est question de dépassement du règne du USD, comme condition au retour de la solvabilité des nations sur-endettées. Actuellement le souffle dit révolutionnaire vient du côté de ceux qui proposent la taxation des transactions financières. C'est ce qu'on appelle la taxe Tobin - du nom du prix Nobel d'économie en 1981, James Tobin - et qui propose une taxation de l'ordre de 0,1%. Il s'agit, selon lui, non pas de révolutionner le système capitaliste, mais de jeter des grains de sable dans ses rouages.

Cette idée fut proposée par James Tobin en 1971, car il pensait que la dislocation des Accords de Bretton Woods allait provoquer une fuite de capitaux très importante des États-Unis, vers le reste du monde. Par conséquent à l'appauvrissement de son pays. Or, comme nous l'avons souligné - et comme son collègue Milton Friedman l'a très bien vu à l'époque, et qu'on peut constater sans aucune difficulté - la suppression de la garantie or du dollar des États-Unis, n'a pas provoquée l'effondrement de l'économie de ce pays ou son appauvrissement. Il s'agit plutôt du contraire, comme nous l'avons déjà expliqué; car c'est à partir de ce moment que les États-Unis vont commencer à absorber une partie de plus en plus importante des richesses du monde, soit par le biais du déficit de la balance des comptes courants, soit par l'arrivée des capitaux en fuite des pays déstructurés, soit encore par l'afflux des investissements dans cette économie hautement florissante. Et ceci indépendamment des circonstances.

C'est précisément pour ces raisons que cette idée est tombée alors très vite dans l'oubli et avec elle son auteur, car il n'a rien apporté d'autre à la réflexion théorique. C'est donc dans ce champ de l'oubli que la gauche de la gauche française est allée chercher cette fleur fanée et a fait d'elle une étoile pour orienter la révolte de ceux qui ont des palpitations oecuméniques, ainsi que de ceux qui cherchent des finalités

universelles pour légitimer leur particularisme. C'est ainsi que Maurice Allais - un autre prix Nobel d'économie - va proposer la constitution de vastes zones communautaires homogènes conciliant leur libre échange en leur sein, avec la protection à leur périphérie.

Par conséquent, tout comme les syndicalistes étasuniens, cette gauche de la gauche réclame la libre circulation des capitaux au niveau régional et la taxation de toute transaction financière au-delà de la périphérie de cet ensemble. Car il s'agit avant tout d'empêcher les délocalisations, c'est-à-dire les investissements où le coût salarial est extrêmement bas. C'est ainsi que "les grains de sable" de la taxe Tobin sont destinés non pas à aider les pays dits du tiers-monde ; ceci de la même manière que le protectionnisme agricole n'aide pas non plus ces pays. En effet on n'a pas besoin d'être très intelligent pour comprendre que si la communauté économique européenne se protège contre les dites bananes dollars - donc des bananes des pays tropicaux de l'Amérique Latine -, ce n'est pas pour favoriser leurs exportations, mais pour protéger la production de bananes des Antilles françaises et des îles Canaries de l'Espagne, et ainsi de suite.

Ces discours cherchent dès lors - au nom du bien et de la justice universelle -, à défendre des intérêts particuliers. En d'autres termes, ces voix et ces poings se lèvent au ciel pour dresser un rideau d'imposteurs, qui cache la logique même du système dollar. Certes la plupart de ces belles âmes ne sont pas conscientes de ce qu'elles font, mais il est difficile de croire que les chefs sont à ce point aveugles...

Xocoyotzin : Vous avez totalement raison, cher Wolfgang. Il est en effet singulier de constater que ces belles âmes - que de philanthropie s'habillent - n'arrivent pas à percevoir ce que toute personne, avec un minimum de formation, devrait être capable de saisir. Par exemple, comment ne pas comprendre que dans un monde, où la

majorité de l'humanité vit dans le besoin - est formée de crève la faim comme on le dit - comment ne pas comprendre que la lutte contre la "mal bouffe" est un luxe de riches ? Car les médias vous apportent constamment des images permettant de comprendre que le problème essentiel pour cette majorité, ce n'est pas de bien manger, mais tout simplement de trouver de quoi se nourrir.

Cela dit laissons de côté cette mauvaise foi, et revenons au problème du nécessaire et urgent dépassement du règne du dollar. En effet, nous avons signalé le fait que ce processus comporte deux phases essentielles. La première phase est celle de la décision de la renégociation des Accords de Bretton Woods, tandis que la deuxième se rapporte à la renégociation elle-même, celle des propositions et donc celle de savoir quel est le système qui doit remplacer l'étalon dollar.

En ce qui concerne la première phase - qui est aussi importante que la deuxième - il n'est pas difficile de comprendre que le seul engagement en vue de la renégociation devra provoquer nécessairement l'abandon du dollar en tant que monnaie de réserve et de thésaurisation. Or nous ne devons pas oublier que la Banque centrale des États-Unis, la "Fed", n'a pas les réserves nécessaires pour acheter cette masse de dollars en offre, sur le marché international. Ce qui devra provoquer nécessairement la dépréciation à l'infini de cette monnaie. Tout indique, en effet, que plus du 60% des dollars émis par la "Fed" circulent en dehors des États-Unis.

Pour ce qui est de ce phénomène de la suroffre de dollars - comme conséquence de la décision de renégociation -, il convient d'ajouter à cette masse de papier monnaie dollar, celle des bons du trésor de ce pays. De sorte qu'il n'est pas absurde de penser que la dépréciation de cette monnaie devra être considérable. Ainsi les pays sur-endettés pourront rembourser leur dette en peu de temps. En

d'autres termes le retour à la solvabilité des nations sur-endettées devra se réaliser en quelques mois.

En effet, nous ne devons pas oublier que l'endettement international est libellé en dollars. Ce qui veut dire concrètement que si le dollar s'apprécie, la dette augmente en termes réels, tandis que le phénomène inverse se produit lorsque le dollar se déprécie.

Wolfgang : Votre explication, cher Xocoyotzin, est tout à fait limpide. On en peut que se demander, comme se fait-il que la communauté intellectuelle n'a pas, jusqu'à présent, trouvé le chemin de la raison. Certes, il y a ce rideau d'imposteurs - dont nous avons parlé il y a un moment - qui empêche de percevoir la clarté dans l'ordre des choses car ce rideau est devenu comme un mur infranchissable et dont les chemins de contournement mènent à l'infini de la misère et à la terreur apocalyptique.

Par moment, on ne peut que se demander si l'humanité n'est pas guidée par une caste maléfique, ou si cette perte de la raison n'est pas le résultat de cette longue ironie de l'histoire, que comme le pensait Nicolas Berdiaev, mène l'humanité vers un Nouveau Moyen Âge.

Xocoyotzin : Certes, mais il y a aussi des moments où on a l'impression que l'homme va prendre conscience du fait que - comme nous l'a fait comprendre Hegel - la raison peut guider l'histoire et que la raison doit guider l'histoire. En tout cas ce que nous constatons dans l'histoire est que malgré les régressions infinies - conditionnées par la prétention à la domination du monde - le Logos qu'incarne la dynamique universelle de l'humain a toujours su se frayer un chemin. Car ce logos n'est autre que la substance éthique de l'humain qui le conduit vers la création d'une communauté de nations, se réalisant dans l'universalité des rapports.

En effet nous partons de la thèse selon laquelle l'histoire mondiale et le cheminement qui mène à la communauté des nations et à la réconciliation de l'humain avec lui-même. Il est clair qu'il faut lutter contre tous les systèmes de valeurs qui ont créé la haine et le mépris dans le monde. L'histoire du monde est jugement du monde, disait Hegel. Car les systèmes de valeurs ont provoqué l'universalité du crime et ont rendu affreuse l'Histoire ne peuvent produire le contraire. Car c'est dans la pratique, comme le soutenait Marx, que les doctrines démontrent leur véritable réalité, leur fonction dans le monde.

La tâche principale de notre temps est de déminer l'Histoire, de drainer les sources de haine et de mépris que la négativité historique a accumulé dans son entreprise de conquête d'espace vital et de domination à caractère universel. Le chemin de ce processus d'accomplissement passe nécessairement par la concrétisation de ce qui est en puissance dans notre être générique. Plus précisément le fait que toute singularité est une manifestation de cette universalité, de même que toute particularité l'est aussi. Mais comme nous l'avons souligné, tout au long de cette discussion, ce processus est d'ordre conventionnel. C'est donc à travers la juridicité qu'il s'agit de réaliser le principe de l'égalité au niveau des sociétés et sur le plan international.

En ce qui concerne les nations, ce processus d'accomplissement mène à la communauté juridique. Donc à un ordre communautaire pacifié par le droit. Ce qui s'oppose à la communauté raciale et la communauté religieuse. Par conséquent au dépassement du principe du sang et des croyances exclusivistes et intolérantes. Ceci est d'autant plus nécessaire dans un monde qui tend à l'universalité des rapports, au cosmopolitisme, et où le voile de Maya — qui est pour nous uniquement tissé de mensonges et de l'imposture — a été déchiré, pour ne laisser apparaître que l'immensité de l'horreur et de l'universalité du crime. Pour ce qui est de cette problématique nous n'avons qu'à nous rapporter aux

phénomènes liés aux entreprises conquérantes. A ce propos Alexis de Tocqueville se demande dans son étude sur *La Démocratie en Amérique* « ne dirait-on pas, à voir ce qui se passe dans le monde, que l'Européen est aux hommes des autres races ce que l'homme lui-même est aux animaux ? Il les fait servir à son usage, et quand il ne peut les plier, il les détruit. ». Remarquons que ce comportement va mener à ce qu'en Espagne on appelle la Leyenda Negra (la légende noire), et Svetlan Todorov a bien souligné qu'elle n'avait rien d'une légende, mais que cette histoire était bel et bien noire.

Il est urgent par conséquent, d'agir dans le sens de la dimension rationnelle de l'humain, pour pouvoir dépasser l'horreur produite par les doctrines misanthropiques et maléfiques. Car avec la globalisation nous assistons à l'internationalisation de la lutte pour la justice. De sorte que dans un monde cosmopolite les systèmes particuliers de valeurs, ne peuvent que provoquer la guerre généralisée.

Il s'agit, dès lors, de s'appuyer dans la pratique sur des systèmes de valeurs qui mettent en avant l'universalité reliant les citoyens par-delà leur différence et promeuvent la nécessité de construire une communauté de nations se réalisant dans la plénitude de ces capacités. Car la substance éthique de l'humain est le fondement de son devenir accomplissant, vers la création d'une communauté universelle génératrice de paix.

Le contenu universel de l'humain - sa dimension générique - est principe et fin de son aventure historique. Dans la modernité, l'esprit du monde, nous a fait comprendre aussi que l'homme n'est pas seulement, pour parler avec Aristote, un animal politique, mais aussi un animal cosmopolite. Car avec la globalisation la dimension oecuménique a pris une importance qui n'existait dans les temps passés.

Il est donc grand temps de prendre conscience que la paix perpétuelle entre les nations - dont parlait Kant - ne peut se manifester

concrètement que si la communauté internationale est conditionnée par des principes d'ordre axiologique. Car les parties sont conditionnées par le tout. Or lorsque cette totalité ne fonctionne que dans le but de promouvoir et sauvegarder les intérêts d'une seule nation et de sa clientèle, il est clair que la coexistence internationale devient hautement problématique.

Nous constatons, en tout cas, qu'actuellement la plupart des sociétés sont embourbées et s'enfoncent de plus en plus dans une effrayante lutte pour la survie. Mais de ce magma de misère et de désespoir, ne peuvent surgir que des êtres saturés de violence infinie, contre ceux qui dans le théâtre du monde promènent leur privilège, dans l'arrogance et l'ostentation. Mais contre cette rage absolue il ne peut pas y avoir de parade, car l'expérience nous montre que les lignes Maginot, terrestres ou spatiales, ne sont pas invulnérables. C'est ainsi que dernièrement les pierres de l'Intifada se sont transformées en foudre destructrice et ont rasé, dans le temps d'un cauchemar, le cœur de Manhattan.

C'est alors que, dans la stupéfaction et la colère, résonna le hallali et l'appel aux croisades. Et c'est alors que de plus en plus des voix se lèvent pour demander le retour au messianisme et pour affirmer que le Christ est l'horizon indépassable de la raison de notre temps. Et ainsi à partir de ces circonstances, la puissance américaine s'apprête en Afghanistan, tel le dieu Mars, à manger ses propres créatures.

Wolfgang : Permettez-moi cher ami, de vous poser la question suivante, pourquoi faites-vous allusion à l'Intifada ?

Xocoyotzin : Il me semble, cher Wolfgang, que les événements auxquels nous assistons actuellement avec les attentats de New York et de Washington sont le résultat d'une accumulation

d'injustices entreprises par la République Impériale et secondé par les autres pays développés. Car le monde qui a émergé de la deuxième guerre mondiale n'est pas conditionné par la raison, ni humanisé par le droit juste.

Dans ce processus conquérant qui a débouché sur un monde unipolaire, les pays de l'Islam ont été particulièrement pénalisés. Ça a préparé le terrain pour les affrontements religieux que nous connaissons depuis l'effondrement du socialisme réel.

En tout cas par la création de l'État d'Israël, les anciennes puissances chrétiennes ont fait payer aux palestiniens, et aux arabes en général, le génocide commis par les nations germaniques. La tragédie de la Shoah a ainsi ouvert la route à la Terre Promise et à aucun moment la communauté internationale ne s'est interrogée sur la question de la légitimité éthique de la donation faite par Jahvé à son peuple.

On ne peut pas expliquer cette politique si on ne tient pas compte que la communauté internationale du 29 novembre 1947 était pour l'essentiel composée de nations chrétiennes, issues de l'Europe et des Amériques. Or pour ces États les décisions de l'Éternel ne peuvent être objet de réflexion.

Ils n'ont pas tenu compte, dès lors, que le droit international ne peut être conditionné par l'esprit d'une religion donnée d'une part, et d'autre part que la décision prise par la suite touche, dans sa substance, une partie extrêmement importante de la communauté internationale, celle des peuples arabo-islamiques.

Ce droit du retour — afin de ne pas déboucher sur une nouvelle guerre perpétuelle — aurait dû trouver sa légitimation au sien de l'esprit de cette religion. Et c'est d'autant plus évident que *Le Coran* reconnaît la Donation dans la Sourate IV, 54 où il est précisé : Nous avons, en effet, donné à la famille d'Abraham le Livre et la Sagesse. Nous leur avons accordé un immense royaume.

Wolfgang : Il est clair, cher Xocoyotzin, qu'une telle démarche n'aurait pas conduit à l'exacerbation des sentiments négatifs que nous connaissons actuellement. Car le conflit qui se développe en Palestine ramène brutalement le monde au règne de la barbarie des fanatismes religieux.

Xocoyotzin : En tout état de cause la décision des Nations Unies, du 29 novembre 1947, n'a pas donné lieu à une juste indemnisation, ni à la sécurité de la nation palestinienne, et encore moins à l'élaboration d'une communauté juridique capable de garantir l'égalité pour ses membres. De sorte que la guerre qui s'y manifeste est imprégnée, dans ses phases les plus radicales, par l'esprit des religiosités monothéistes, où le fanatisme mène souvent au besoin de se sacrifier pour être un martyr.

Mais en plus du spectacle quotidien des morts et des blessés en Palestine — où une armée extrêmement bien équipée affronte des jeunes tireurs de pierres, comme des chasseurs dans un poulailler — il y a également le problème de l'Irak et de l'Afghanistan. Après avoir été utilisé par les puissances occidentales comme un instrument de lutte contre la Révolution Iranienne, l'Irak fut écrasé en quelques jours par une armada sur-puissante. Et dans la déroute de cette armée — la quatrième du monde si l'on en croit les médias de l'époque — il n'était pas difficile de voir qu'il s'agissait d'une armée sous-équipée et composée pour l'essentiel de va-nu-pieds. Ainsi cette satrapie tiers-mondiste est apparue de façon nette comme un véritable tigre en papier qui a servi de faire-valoir aux maîtres de cette sinistre farce.

L'Afghanistan et ses islamistes furent, pour leur part, utilisés pour casser les ruines gisantes de l'Union Soviétique. Puis ce cimetière du communisme soviétique fut abandonné avec ses myriades

d'estropiés, son million et demi de morts et ses cinq millions de réfugiés, dans un pays dévasté commandé par un gouvernement obscurantiste, chargé de ressentiment et de haine. Car alors les maîtres du monde unipopulaire avaient cru que la radicalisme islamique — dans sa simplicité wahhabite — ne pouvait servir que de barrière idéale contre le communisme, tout en étant infiniment obéissante aux seigneurs de la finance new-yorkaise. C'est ainsi que les porteurs de cette macarena idéologique n'ont pas compris que ces hommes poussés par le désespoir sont prêts à mettre le feu au ciel.

Wolfgang : Il est indéniable, cher Xocoyotzin, que l'esprit du temps semble souffler l'odeur des guerres de religion. Et de plus en plus des âmes, en douleur de terrestreité, se disent prêtes à s'immoler pour accéder au paradis des justes. Car ils sont saisi de cette volonté de martyr que l'Église catholique célèbre encore avec ses saints et ses bienheureux. Bien évidemment cette aspiration à l'au-delà n'existe plus dans le monde laïcisé des pays développés, où le besoin du culte des martyrs est considéré comme une maladie de l'esprit.

Se pose dès lors la question de savoir, comment sortir de cette spirale de l'horreur, dans laquelle s'enfonce le monde ? Comment dépasser les doctrines de l'hostilité perpétuelle ? Donc des croyances où - comme dans le Coran V,69 - il est question d'inimitié et de haine jusqu'au jour de la résurrection.

Xocoyotzin : C'est peut-être dans un autre cycle du temps historique que l'humanité pourra comprendre l'urgente nécessité de la lutte pour la justice. Car sans justice il ne peut plus y avoir de coexistence, mais dérive dans le chemin de la lutte de tous contre tous.

Pour construire un monde pacifié par la raison et régi par le droit juste, il est nécessaire de comprendre que les moyens de cette fin ne

sont pas des systèmes de valeurs misanthropiques, mais plutôt un système de valeur philanthropique fondé sur des principes éthiques d'ordre universel. Seulement alors l'humain pourra faire face à l'horreur de l'histoire passée qui salit sa dignité et parvenir ainsi à la plénitude de la solidarité, dans l'universalité des rapports.

C'est avec ces mots que Wolfgang a pris congé de son ami et qu'il s'est fondu dans le silence de la nuit.